BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
23 D
17

011448
2.
4
4

A. IV. 4n.
B. VII. 26

46

46

REFLEXIONS SUR LES DEFAUTS ORDINAIRES DES HOMMES, ET SUR LEURS BONNES QUALITEZ.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

A LYON,
Chez JACQUES LYONS, rue Merciere au Bon Pasteur.

M. DC. XCIV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

12 23 S 14

BIBLIOTECA NAZ.
VITTORIO EMANUELE
ROMA

PREFACE.

JE veux bien avoüer de bonne foy, que c'eſt le Livre que Monſieur l'Abé de Villiers a fait qui a pour titre, Reflexions ſur les Défauts d'Autruy, *qui m'a donné la penſée & le deſſein de compoſer celuy-cy.*

Comme il a declaré dans ſa Preface, qu'il ne s'eſtoit pas propoſé de

traiter ſes Matieres à fond, j'ay crû qu'il m'étoit permis de travailler ſur le meſme ſujet, mais je veux que tout le monde ſçache que je n'ay pas prétendu égaler la vivacité de ſon eſprit, ny la beauté de ſon ſtile. Je me ſuis contenté de le ſuivre, ſans eſperer de l'atteindre, encore moins de le ſurpaſſer. Tous les gens d'eſprit & de Lettres conviennent que c'eſt l'homme du monde qui

penſe, & qui écrit le mieux, & j'en ſuis plus perſuadé que perſonne.

Ie ne me ſuis pas borné aux ſeuls Defauts des hommes, je me ſuis auſſi attaché à repreſenter leurs vertus & leurs perfections. Comme les Reflexions que l'on fait ſur leurs foibleſſes ſont tres-capables d'inſtruire, & qu'elles donnent une idée du vice, qui en fait concevoir de l'horreur; de meſme celles que l'on fait

ſur leur fermeté & ſur leur vertu, ne peuvent eſtre que tres-utiles, puis qu'elles ſont d'un grand ſecours, pour fortifier ceux qui ont déja commencé à mener une vie honneſte, ſpirituelle & chreſtienne.

Le cœur ſe revolte contre ce qu'on luy veut ôter de force, mais il eſt agréablement ſurpris & gagné par de bons exemples, & il donne ſans peine à ceux qui ſemblent ne luy rien

demander. On ne revient point contre ce qui ſe paſſe de cette maniere, & il n'y a point d'appel ny de retour contre ce que l'on fait ſi volontairement & ſi librement.

L'homme eſt de tous les animaux le plus difficile à gouverner. Sa vanité d'une part fait qu'il ne veut pas qu'on le ſoumette, & de l'autre ſon attachement aux plaiſirs & ſon amour pour le monde, l'empêchent de

ſoumettre de luy-meſme, & ſans y eſtre contraint. Il faut donc pour le reduire, luy laiſſer la liberté de faire ce qu'il veut ; il faut le convaincre ſans qu'il paroiſſe que l'on en ait le deſſein ; il faut luy faire voir le déplorable état où il ſe trouve, quand on luy parle de celui des autres ; il faut lui donner de l'amour pour la vertu, quand on en fait la peinture avec de belles & de vives

couleurs ; en un mot, il faut luy mettre un miroir devant les yeux ſans paſſer outre, & ſans luy faire croire qu'on ne le luy preſente, qu'afin de l'engager à s'y reconnoiſtre pour ce qu'il eſt.

Quoy que je me ſois ſervy des meſmes matieres, que l'Auteur des Reflexions ſur les défauts d'Autruy, par ce qu'elles m'ont paru tres-bien choiſies, & que j'ay crû n'en pouvoir trouver de

plus belles, ny de plus convenables à mon ſujet, je ne les ay pas traitées dans le meſme ordre que luy. Comme elles ſont ſans liaiſon & independantes les unes des autres, j'ay pû ſans conſequence commencer par celles, ſur leſquelles j'ay d'abord travaillé.

TABLE

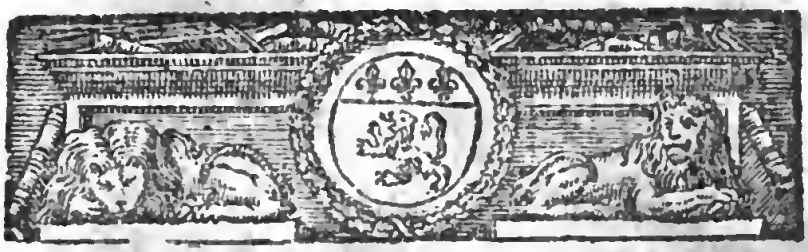
Des Matieres contenuës en ce Livre.

I. *De l'Envie.* page 1
II. *De ceux qui imitent les autres.* 19
III. *De la Religion.* 34
IV. *Sçavoir le monde.* 50
V. *Des Rapports.* 61
VI. *De l'Eſprit.* 78
VII. *Des ouvrages de l'eſprit.* 94
VIII. *De l'eſprit critique & ſatirique.* 113
IX. *Des Gens de bien.* 125

TABLE.

X. *Des Devots.* 142
XI. *De la Medisance.* 157
XII. *De ceux qui vivent ensemble.* 175
XIII. *De la vanité.* 188
XIV. *Se piquer de quelque chose.* 204
XV. *De la Conscience.* 215
XVI. *De la Sincerité.* 236
XVII. *Du commerce avec les Femmes.* 249
XVIII. *De la Raillerie.* 265
XIX. *De l'Interest.* 282
XX. *Des honnestes gens.* 301
XXI. *De l'Affectation.* 313
XXII. *Des Amis.* 328

Fin de la Table.



REFLEXIONS
SUR LES DEFAUTS ORDINAIRES DES HOMMES,
Et ſur leurs bonnes qualitez.

CHAPITRE I.
De l'Envie.

L'ENVIE eſt de tous les vices celui que l'on pardonne le moins; il marque une foibleſſe d'eſprit, & une lâcheté de cœur

qu'on ne peut excuſer.

Ce Vice, tout honteux qu'il eſt ne laiſſe pas d'eſtre ſouvent le vice des plus grands hommes ; un Alexandre pleure quand il apprend les Victoires de ſon Pere, & il croit que c'eſt luy ôter une partie de ſa gloire, que de la partager avec luy.

Un Saül ne peut ſouffrir que ſon Peuple donne à David plus de loüanges qu'il ne luy en avoit donné, & le rang qu'il tient ne le peut ſatisfaire ; quand il voit un de ſes Sujets plus eſtimé que luy.

1. *Reg.* c. 10.

Une Dame de qualité demanda un jour au Duc d'Albe, Gouverneur & Viceroy des Pays-Bas, qui dans ſon ſens étoit le premier Capitaine de ſon ſiecle. Le Duc luy répondit, qu'il croyoit

que le Marquis de Spinola étoit le ſecond. Cette réponſe étoit aſſurement ſpirituelle & adroite, mais étoit-elle une preuve de ſon envie ou de ſa modeſtie, ou étoit-elle une preuve de l'une & de l'autre, tout enſemble ? Il ne voulut pas dire qu'il étoit le premier, il aima mieux donner lieu à le penſer ; mais il n'heſita pas à nommer Spinola pour le ſecond, afin de ne ſe pas compromettre avec luy, & qu'on luy fiſt juſtice ſur cette préference.

Monſieur le Prince, c'eſt aſſez de le nommer pour en faire tout l'éloge qu'il merite, avoit coûtume d'appeller le Comte d'Harcourt le Cadet la Perle. Il eſt vrai que ce Cõte en portoit toûjours une à l'oreille, & qu'il étoit Cadet du Duc d'Albeuf ; mais je crois

que ſes belles actions,& ſur tout ce qu'il avoit fait à Turin, ne contribuerent pas peu à le faire ainſi appeller. Nôtre Heros n'étoit pas faché de cacher ſous un nom de plaiſanterie, le nom d'un homme qui marchoit ſur ſes pas, quoy qu'il ne la ſuiviſt que de loin.

Il me ſouvient que ce Comte dans une rencontre en Guyenne ayant eu un avantage conſiderable ſur les Troupes que commandoit en perſonne Monſieur le Prince, un Officier qui eſtoit dans la confidence de ſon Alteſſe & de ſes plaiſirs, lui dit en riant que le Cadet la Perle avoit fait des merveilles,& que Monſieur le Prince lui répondit avec cette preſence, cette juſteſſe & cette vivacité d'eſprit qu'il conſervoit

toûjours, qu'il ne faloit plus l'appeller le Cadet la Perle, mais la Perle des Cadets.

Il en eſt des grands Capitaines à l'égard de la gloire, comme il en eſt des femmes bien faites à l'égard de la beauté. Deux belles femmes ſont peu amies, & s'accordent peu ſur leurs prétentions chacune croit eſtre en droit de ſe preferer, & chacune remarque des defauts dans ſa Rivale, qui ne ſont point venus à la connoiſſance de celles, qui ne ſont point intereſſées dans leur querelle.

Deux grands Capitaines s'étudient toûjours ſur leur conduite, & quelque bonne & loüable qu'elle paroiſſe aux yeux des autres, ils y trouvent ſans ceſſe à redire, & ne la ſçauroient approuver. Tantoſt on devoit char-

ger l'Ennemi,& tantôt on devoit mieux diſputer le terrain ; tantoſt on n'a pas ſçû profiter d'un avantage,& tantoſt on s'eſt trop expoſé voulant en profiter; tantoſt la bravoure l'a emporté ſur la prudence, & l'on s'eſt oublié que l'on étoit Capitaine pour faire le métier de Soldat, & tantoſt on a manqué une belle occaſion par trop de ſageſſe & trop de circonſpection.

Ainſi deux grands Capitaines ne ſont jamais parfaitement contens l'un de l'autre,& la raiſon, c'eſt qu'ils ſont tous deux grands Capitaines,& qu'ils ſçavent tous deux qu'ils le ſont ; l'un nuit à l'autre, & ils ſe font tous deux une idée de ce qu'ils ſont toute à leur avantage.

A entendre parler des gens de

Guerre, ils ne ſont point envieux les uns des autres,, mais chacun croit avoir plus d'attachement à ſa profeſſion, aimer plus la gloire, & mieux payer de ſa perſonne que pas un autre.

Qu'un Officier d'un Regiment ſoit détaché pour une occaſion, & qu'il y faſſe au délà de tout ce que l'on en pouvoit attendre; on voit peu les autres l'en loüer; ils ſe contentent de dire qu'il a fait ce qu'il a dû, & qu'ils en auroient tous fait autant, s'ils avoient été commandez.

Il eſt étrange qu'une belle action ſoit regardée avec des yeux ſi differens; les Generaux approuvent hautement l'action de cet Officier, parce qu'ils le voyent beaucoup au deſſous d'eux, & qu'ils ne peuvent pro-

ter envie à ſa fortune ; ſes ſemblables ne la loüent & ne la publient pas, parce qu'ils craignent que le merite de cet homme ne le faſſe élever au deſſus d'eux.

Il y a une ſorte d'envie qui eſt bonne & raiſonnable, & c'eſt ce que l'on appelle émulation. On voit dans un Seminaire trois ou quatre perſonnes qui ſe diſtinguent par leur travail, par leurs belles inclinations, & par leur vertu, on a envie de les imiter, rien n'eſt ſi loüable. Un Gentilhomme eſt à l'Academie, & tout le monde jette les yeux ſur luy, parce qu'il eſt extrêmement adroit & fort porté au bien, on a envie d'en faire le modele de ſa conduite ; cette envie eſt honneſte & merite d'eſtre approuvée de toute la terre ; mais ce

qu'on appelle proprement envie eſt toûjours pris en mauvaiſe part.

Un homme envieux ne peut avoir d'Amis, parce qu'il n'eſt pas d'humeur à en ſupporter les defauts, & qu'il n'en peut voir l'heureux établiſſement ſans chagrin. Rien ne ſatisfait un hõme de cet eſprit, il ne faut paroître ni heureux, ni malheureux avec lui; il mépriſe le malheureux, & l'heureux luy fait paſſer de fâcheux momens.

Il n'eſt pas ſurprenant qu'un homme qui n'a point de naiſſance & qui a peu de bien, porte envie aux Nobles & aux riches; mais que les Nobles & les riches portent quelque fois envie à un Bourgeois, c'eſt ce que l'on auroit peine à croire, ſi l'experien-

ce ne nous le faiſoit pas connoître.

Nous nous mettons toûjours le bon-heur des autres devant les yeux, & nous ne regardons le nôtre qu'à travers. Nous ſommes ſi accoutumez à nôtre bonne fortune, que nous ny ſommes plus ſenſibles, & celle que nous reconnoiſſons depuis peu dans un particulier, l'emporte ſur la nôtre, quoy que nous en ayons preſque toujours joüi.

Comme nôtre vie eſt bornée à quelques années, nôtre eſprit eſt de même borné à quelques connoiſſances; tout ce qui eſt au delà, n'eſt pas à ſon point de veuë, & c'eſt pour luy comme s'il n'étoit point. Pourquoy donc envier à ceux qui ont plus de lumieres que nous, celles que nous n'avons pas?

Chacun a ſon talent, nous devons l'en laiſſer joüir paiſiblement, comme il nous laiſſe joüir du nôtre; nôtre bon-heur ne dépend pas de celuy des autres, mais de nous, & c'eſt aſſez pour eſtre heureux que d'eſtre contens de ce que nous ſommes.

Il eſt tant de Charges dans le monde, tant de ſortes de grandeurs, tant de biens, pourquoy envier ce que M. X. en poſſede? pourquoy nous acharnons nous ſur cet homme? a-t-il tous les biens de la terre, & tous les emplois du ſiecle? Laiſſons-luy ce qu'il a, & ſongeons à ce que nous pouvons avoir. N'examinons pas comment il eſt devenu ce qu'il eſt, mais penſons ſerieuſement qu'il ne tient qu'à nous d'eſtre plus que nous ne ſommes

la vertu tient lieu de tout à un eſprit bien fait, à un homme raiſonnable, à un Chrêtien.

Les richeſſes, les emplois, l'eſtime, ou la vertu, ſeront toûjours les heureuſes ſuites de nôtre travail & de nos bonnes actions; l'un eſt recompenſé d'une maniere, & l'autre de l'autre; mais c'eſt toûjours recompenſe, & celui qui paroît quelquefois ſi biẽ partagé, n'eſt pas toûjours en effet celui qui l'eſt le mieux.

Si l'on me demande, d'où vient que l'Envie regne par tout, & qu'il y a peu de gens, de quelque qualité, & de quelque profeſſion qu'ils ſoient, que l'on ne voye ſujets à ce vice, je diray deux choſes. La premiere eſt que perſonne ne ſe fait juſtice à ſoy-même ny aux autres; la ſeconde,

que chacun s'eſtime & s'aime plus qu'il ne doit, & n'eſtime & n'aime pas aſſez les autres.

Si nous nous en croyons, c'eſt noſtre eſprit, noſtre ſcience, nôtre éloquence, en un mot, c'eſt nôtre merite qui nous a pouſſez & élevez, & c'eſt la fortune ſeule qui a élevé les autres.

Pourquoy faiſons-nous cette diſtinction? C'eſt qu'il eſt plus agreable & plus loüable de ne devoir qu'à ſoy-même ce que l'on eſt, que de le devoir à une aveugle & à une capricieuſe; c'eſt que noſtre amour propre trouve ſon compte quand nous decidons ainſi ſur noſtre merite; c'eſt que par cette diſtinction nous croyons faire connoître ce que nous valons.

Tout le monde n'eſt pas de

mon ſentiment ſur l'Envie, & je n'y trouve point à redire. M. X. ſoutient que l'Envie eſt neceſſaire au public, & que ſi on la condamne dans quelques particuliers, on la doit approuver dans le commerce du monde.

Il me diſoit il y a quelques jours, que ſans un peu d'envie nous vivrions tous dans une trop grande tranquillité d'eſprit, & dans un genre de vie trop unie; il ajoutoit que comme un peu de Poivre ou de Moutarde releve une ſauſſe, un peu d'Envie anime nos actions, & leur donne un gouſt piquant, qui nous les rend plus agreables & plus faciles; mais je penſe qu'il nommoit envie, ce que j'appelle émulation. Quoy qu'il en ſoit, quand cette envie ne paſſe pas les bor-

nes de l'honneſteté & de la charité, elle peut eſtre reçuë par tout, & même dans les Cloiſtres & dans les Seminaires, ſans qu'on penſe à faire le procés à ceux qui luy en donnent l'entrée.

Ne ſoyons point envieux du bon-heur apparent de ceux que l'on croit ſi bien établis dans le monde, leur grandeur & leur felicité dureront peu; ils ont beau s'élever, ils tomberont bien toſt, leur diſgrace ou leur mort ſuivra de prés leur établiſſement & leur élevation. Que ſont devenus ces hommes dont les Emplois & les richeſſes ont fait tant de jaloux? Conſiderons leurs tombeaux, & voyons ce qui leur reſte de leur magnificence & de leur grandeur.

S. *Aug. in Pſ.* 8. 36.

Ces Princes & ces Generaux d'armées, que l'ambition & le commandement ont tant diſtinguez; ces grands Capitaines autant eſtimez par leur conduite que par leur courage; ces hommes voluptueux & effeminez, qui ſe ſont rendus ſi remarquables par leur dépenſe & par leur vie toute criminelle, ont fait bruit l'eſpace de vingt-cinq ou trente ans, & puis ils ſont morts, comme les autres, qui n'ont pas eſté dans ces emplois honorables, ou dans ces honteux emportemens.

S. Aug. in Pſal. 8.36.

Orig. in Pſ 36.

Il eſt ſans doute que l'honneur fait la ſatisfaction de l'homme par rapport à la ſocieté civile; que le repos fait ſa conſolation, par rapport à ſa perſonne, & que la grace fait ſon bon-heur, par

rapport à la ſainteté de ſa Religion ; mais l'Envie ſeule le dépoüille de tous ces glorieux avantages, puis qu'elle luy oſte l'honneur à l'égard du monde, le repos à ſon égard, & la grace à l'égard de Dieu & de la Religion. En un mot, un Envieux eſt un mal heureux qui vit ſans honneur & ſans repos, & preſque ſans apparence de converſion.

Un homme d'honneur & de probité ne veut jamais de mal à celuy qu'il ſçait eſtre envieux & jaloux de ſa fortune, en voicy un bel exemple. Quelqu'un ayant un jour dit au fameux Poëte Italien le Taſſe, qu'il avoit une occaſion favorable de ſe venger d'un homme qui par envie & par jalouſie luy avoit rendu mille mauvais ſervices, il

répondit, ce n'eſt pas le bien, la vie ou l'honneur que je deſire ôter à cet envieux, c'eſt ſeulement ſa mauvaiſe volonté. On ne pouvoit parler plus juſte, & avec plus de moderation.

CHAPITRE II.

De ceux qui imitent les autres.

BIBLIOTECA NAZ. VITTORIO EMANUELE ROMA

ON ne doit pas loüer un homme préciſément, parce qu'il en imite un autre, on ne doit pas auſſi le blâmer, parce qu'il ne l'imite pas; c'eſt vertu d'imiter un homme de probité; c'eſt un vice d'imiter celuy qui vit dans le déréglement; ainſi quand on veut ſe faire un modéle pour ſa conduite, il faut le bien choiſir.

Il ſeroit auſſi extraordinaire aux Bourgeois, de vouloir imi-

ter les gens de Cour dans leurs manieres, qu'il le feroit aux gens de Cour, de vouloir imiter les Bourgeois. Leur naiſſance & leurs emplois mettent une difference entr'eux, qui doit paroiſtre en toutes choſes, dés que les uns tiennent des autres on les méconnoiſt, & ils ne paſſent plus pour ce qu'ils ſont.

L'eſprit d'un Bourgeois & d'un Gentil-homme dans une même perſonne gâte tout, & fait que l'on cherche le Bourgeois dans le Gentil-homme ſans le trouver. L'eſprit d'un Gentilhomme & d'un Bourgeois dans un meſme homme, cauſe un ſi bizarre mélange que l'on n'y reconnoiſt ni l'un ni l'autre.

Un Gentil-homme qui s'abbaiſſe juſques à prendre l'air &

les manieres d'un Bourgeois, & un Bourgeois qui s'éleve juſques à prendre les manieres & l'air d'un Gentilhomme, ſont deux maſques qui font rire tout le monde, & qui le divertiſſent.

Il ne faut pas nous mettre ſur un pié à vouloir faire tout ce que nous voyons faire aux autres, ſous prétexte que nous ſommes de meſme profeſſion; nous n'avons pas tous les mêmes talens, & le même génie. On voit des gens Sçavans écrire avec beaucoup d'eſprit & de politeſſe, qui n'ont pas le don de prêcher & de parler en public. On voit au contraire des gens prêcher avec une facilité & une éloquence incroyable, qui dans le fond n'ont pas grande étude ni grand eſprit.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Chacun doit ſe connoître, & n'entreprendre que les choſes dans leſquelles il peut réüſſir. Outrer ſes talens & ſon génie, & les porter plus loin qu'ils ne peuvent aller, c'eſt manquer de conduite & de jugement; c'eſt vouloir ſe mettre en poſſeſſion d'un heritage qui ne luy appartient pas, & ſur lequel il n'a aucun droit.

Nous avons un beau jardin plein de fleurs & de fruits, joüiſſons-en paiſiblement, & laiſſons la vigne de Naboth à celuy qui en prend le ſoin & qui la cultive ſoir & matin. Ne faiſons pas le métier de Capitaine quand le Prince nous a établis pour rendre juſtice à ſes Sujets.

On peut réüſſir dans toutes ſortes de Profeſſions, mais il faut

s'y donner tout entier; dés que l'on ſe partage, & que l'on en embraſſe plus d'une, on quitte le ſolide pour l'apparent. Pour ſe faire honneur on ſe perd, & pour devenir riche on ſe ruine.

Un homme qui ſe diſtingue dans ſes geſtes, dans ſon marcher, dans ſon équipage, dans ſes meubles, dans ſes actions, en un mot un homme qui eſt ſingulier, n'a pas l'eſprit bien fait, & on peut aſſurer, s'il n'imite pas les autres, que les autres le doivent encore moins imiter. Ce qui paroît de ſingulier en luy, fait croire que ce qui ne paroît pas l'eſt encore plus, & tout ce qu'il fait, donne une fâcheuſe idée de ce qu'il dit, de ce qu'il penſe, & de ce qu'il eſt.

Il arrive aſſez ſouvent, quand

on veut imiter quelqu'un qui a du merite & de la reputation, qu'on l'imite dans des choſes qui ne ſont pas ce qui le mettent au deſſus des autres; on s'attache à ce qui accompagne ſon merite, & non pas à ſon merite; on prend l'ombre pour le corps; ainſi on a beau marcher ſur ſes pas, on ne va pas où il va; on a beau ſe copier ſur luy, on ne luy reſſemble jamais.

Il faut eſtre habile Peintre, pour faire une bonne Copie d'un bon Original. De même, pour bien imiter un homme que tout le mõde eſtime & que le merite fait diſtinguer, il faut avoir preſque autant de merite, & n'eſtre guere moins eſtimé que luy.

Heureux celuy qui eſt parvenu à ce point de perfection, qu'on

qu'on ne ſçait ſi c'eſt luy qui imite; ou ſi c'eſt luy qui eſt imité. On dit de Philon le Juif & de Platon; qu'on ne pouvoit décider ſi Philon avoit imité Platon, ou ſi Platon avoit imité Philon.

Il y a des gens à la Cour qui menent une vie exemplaire, & il y en a qui ſans faire paroître tant de pieté en ont en effet beaucoup; mais les uns & les autres ne ſont pas ceux qui ont le plus de ſectateurs. Qu'un homme s'habille bien, & qu'il ſoit bien à cheval, il ſe fait en un jour plus de diſciples & plus d'imitateurs, que les autres n'en ont fait en dix ans.

Qu'une femme paroiſſe à la Cour avec une coiffure modeſte, moins riche, & qui ne donne pas

un air ſi jeune que celle des autres, elle marche ſeule dans ſon chemin perſonne ne la ſuit, ſa coiffure ſera toûjours à bon compte, & les Marchands du Palais n'en augmenteront jamais le prix ; qu'une femme trouve une nouvelle maniere de ſe coiffer & de ſe bien mettre, toutes les autres s'étudient à ſe mettre & à ſe coiffer de même.

De tous ceux qui ſe font le plus remarquer par leur propreté, & qui donnent le plus de priſe ſur eux en cette matiere, ſont aſſeurément les Abbez de Cour & de Ville. On les voit pour l'ordinaire mieux chauſſez & mieux veſtus que les Courtiſans qu'ils imitent, & ils ſont les ſeuls de qui on peut dire, que les copies l'em-

portent ſur les originaux.

On me conta il y a quelques temps, qu'un de ces ſortes d'Abbez parfaitement bien fait, & propre depuis les pieds juſqu'à la teſte, eſtant dans un lieu où l'on danſoit aux violons, une Dame de la compagnie demanda à une autre, qui eſtoit cet homme ſi bien mis. Celle à qui elle s'adreſſa luy dit que c'eſtoit un Curé. Un Curé ! luy répartit l'autre ; ah cela ne peut eſtre, ou il faut que nous ſoyons toutes deux des Bourgeoiſes ou des Marchandes de la ruë Saint Denis. Cependant elles avoient toutes deux raiſon de parler ainſi, parce que l'Abbé d'une part en qualité d'Abbé, étoit Curé primitif d'une Paroiſſe conſiderable à la Campagne, &

que de l'autre il n'y avoit pas moins de juſtice à prendre pour des Marchandes ces Dames coiffées & habillées comme elles eſtoient, qu'à prendre cet Abbé poudré & friſé pour un Curé de Village.

Il me ſouvient d'une autre hiſtoire à peu prés de même genre & de même force, qui arriva chez Monſieur X. dans ſa Maiſon de Campagne. Un Eveſque d'une probité conſommée y eſtant, un Abbé y ſurvint & y dîna ; cet Abbé eſtoit vêtu d'un juſte-au-corps de velours noir avec une cravate unie & des manchettes à dentelle, & du reſte auſſi propre qu'on le puiſſe eſtre. Cet exterieur donnoit un peu de peine au digne Prelat ; mais il ne ſçavoit

comment le témoigner, lors qu'un Gentilhomme du voiſinage vint aprés-dîné rendre viſite au Maiſtre de la Maiſon. Ce Gentilhomme en juſte-au-corps de velours noir & en cravate comme l'Abbé, donna occaſion à Monſieur l'Evêque de luy demander s'il avoit des Benefices. Moy, Monſeigneur, luy dit-il : le moyen que j'en aye ? je ſuis marié. Et ſi vous n'avez pas de Benefices, luy repartit M. l'Evêque, pourquoy vous habillez-vous en Abbé, ou pourquoy Monſieur l'Abbé s'habille-t-il en Gentilhomme ? Monſieur X. ſoûrit, & laiſſa dire à l'Abbé ce qu'il penſoit de cette rencontre : mais elle s'eſtoit paſſée trop honneſtement & trop agreablement pour

s'en tenir offenſé. Il avoüa même que des cheveux un peu plus longs ou un peu plus courts, & qu'un peu de dentelle à la cravate, ne mettoient pas aſſez de difference entre l'homme d'Egliſe & le marié, pour qu'on ne s'y puſt quelquefois méprendre.

Quand on veut imiter quelqu'un, il faut voir ſi on le doit & ſi on le peut ; c'eſt à dire, ſi le temperament, les emplois l'humeur, l'eſprit & la profeſſion dont on eſt, permettent de l'imiter. Tout ce qui eſt bon en general peut eſtre imité de tout le monde, mais ce qui n'eſt bon qu'à des particuliers & dans de certaines circonſtances, n'eſt pas bon à toutes ſortes de perſonnes & en tout temps ; ainſi

c'eſt indiſcretion de vouloir imiter ce qui ne convient pas à noſtre eſtat & à nos inclinations. Nous ne ſommes pas toûjours à nous, nous nous devons ſouvent au public, & c'eſt luy faire une injuſtice, que de nous dérober à luy pour vivre en particulier & ſelon noſtre caprice. La prudence & l'experience ſont deux grandes maîtreſſes ſur ce point; leurs leçons ſont toûjours bonnes en quelque âge que l'on ſoit, & elles ſont toûjours d'un prompt ſecours contre le faux zele.

Il n'y a point d'homme qui ne puiſſe imiter & eſtre imité; à force d'imiter les autres on ſe perfectionne, & on eſt imité; de cette maniere nous recevons des leçons ſans en prendre, & on

en reçoit de nous ſans en donner.

Ce qui entre par les yeux fait pour l'ordinaire plus d'impreſſion, que ce qui entre par les oreilles ; & c'eſt la raiſon pour laquelle une bonne action ou un bon exemple en fait plus que vingt Predications ; les inſtructions qui ſe font de cette maniere ne frappent point l'air en vain, elles vont droit au cœur.

Vouloir eſtre imité dans ce que l'on fait, c'eſt s'applaudir & faire ſon éloge, c'eſt avoir de ſoy une opinion, que tout le monde plus éclairé que nous n'a pas ; mais vouloir imiter les autres, c'eſt commencer à ſe connoiſtre, & donner des preuves que l'on veut valoir quelque choſe.

Il faut tâcher de n'eſtre jamais content de ſoy ; il faut regarder ceux qui marchent devant nous, & ne point jetter la veuë ſur ceux qui nous ſuivent ; cela fait que nous ne nous arreſtons pas, mais que nous avançons toûjours dans le chemin que nous avons pris, & que nous arrivons plus ſeurement & plûtoſt où nous voulons aller.

CHAPITRE III.

De la Religion.

A Parler ſincerement, on peut dire qu'il y a peu de Chrêtiens qui ſçachent bien ce que c'eſt que leur Religion; & en quoy elle conſiſte; on eſt élevé par des Parens qui font profeſſion du Chriſtianiſme, on en fait de meſme profeſſion; mais ſi on eſt de Famille noble & ancienne, on s'étudie bien plus pour l'ordinaire à vivre en homme de naiſſance & de qualité, qu'en Chrêtien.

Il me ſouvient qu'eſtant à Veniſe, j'eus la curioſité de me trouver une fois à l'Aſſemblée

du Senat, qui ſe tient tous les Dimanches au matin, ſans avoir égard au jour. J'avois à la verité oüy la Meſſe avant que d'y entrer, dont bien me prit, parce que l'on n'en ſortit qu'à midy, mais pluſieurs Nobles ne l'entendirent pas. J'avouë que je fus ſcandaliſé que ce jour qui doit eſtre plus particulierement employé au culte de Dieu, fuſt choiſi pour les affaires de la Republique; je ne pus m'en taire, & je dis à un Noble que je voyois quelquefois au Billard, que cela me faiſoit beaucoup de peine. Il me répondit, *Siamo Venezziani e poi Chriſtiani*, qu'ils naiſſoient Venitiens, & qu'ils eſtoient aprés faits Chreſtiens; que quand ils avoient donné leurs ſoins à ce qui regardoit l'E-

tat, ils penſoient aprés à s'acquitter de leurs devoirs de Chrétiens : paroles les plus libertines & les plus impies que j'aye oüies de ma vie. Si j'avois ſuivi les mouvemens de mon indignation, je luy aurois dit mille injures ; mais je parlois à un Noble, & j'eſtois à Veniſe, il n'en falloit pas davantage pour me rendre ſage. Je levay ſeulement les épaules, & luy fis connoiſtre que ſa réponſe me ſurprenoit, & m'affligeoit également ; il n'en fut pas plus touché, nous nous ſeparâmes, & nous ne nous vîmes plus.

Il y a bien des gens parmy nous qui ne parlent pas ſi librement que ce Noble, mais qui ont les mêmes maximes & les mêmes ſentimens ; ils donnent

tous les jours leurs premiers ſoins à leur établiſſement & à leur Famille, & puis, ce qui leur reſte de temps eſt employé aux devoirs de leurs conſciences. Combien en voyons-nous les Feſtes & les Dimanches, faire leur Cour le matin, rendre & recevoir viſite, ſolliciter leurs affaires, & enfin aller à la Meſſe lors qu'il eſt prés de midy ? Ce n'eſt pas là parler, mais agir en Venitien.

On ne peut eſtre trop delicat ſur le fait de la Religion, ny trop zelé pour tout ce qui la regarde. Eſtant à Saint Maur il y a quelque temps; on me conta que Monſieur le Prince, Pere du dernier mort, n'y arrivoit jamais qu'il ne deſcendiſt d'abord à l'Egliſe. Ce culte

exterieur marquoit un grand fond de pieté & de religion, capable d'édifier.

Loin de faire ſervir la Religion à ſes vûës & à ſes deſſeins, il ne faut conſiderer ſes emplois, ſes biens, & ſa naiſſance, que pour les faire ſervir à la Religion, & les en faire dépendre.

Le libertinage des hommes ne va pas à méconnoiſtre qu'il y a une Religion, mais à ne pas vivre ſelon les loix & les maximes de cette Religion. On ſçait ce que l'on doit croire; on ſçait de plus ce que l'on doit faire, mais on en demeure là; on ſe contente de croire, & on remet toujours à faire ce que l'on eſt obligé de faire.

La Foy eſt le principe de

toutes nos bonnes actions, mais les mauvaiſes l'obſcurciſſent & l'étouffent. Plus on eſt dans la pratique des bonnes œuvres, plus la foy s'augmente : au contraire, quand on vit dans le déreglement, peu à peu on ceſſe de craindre, & quand on a ceſſé de craindre, on ceſſe de croire.

Le deſordre mene toujours plus loin que l'on ne penſe. C'eſt un feu qu'on ne peut éteindre quand on le veut, c'eſt un torrent qu'on ne peut arrêter quand on le ſouhaite ; on ſe perſuade qu'il n'ira qu'à la corruption des mœurs, & on ne prévoit pas que cette corruption ſe communique, & qu'elle s'étend preſque toujours juſque ſur la créance. En effet, l'exp-

rience fait connoiſtre que la Foy ne peut guere demeurer ſaine avec tant de corruption.

Il faut s'attacher à la Religion, & non pas aux perſonnes qui font profeſſion de cette Religion; il faut s'attacher à noſtre créance, & non pas à ceux qui nous l'enſeignent. La cabale fait ſouvent agir & parler ceux qui paroiſſent les plus zelez, & il eſt difficile de démeſler ce zele d'avec l'interêt; on les déguiſe ſi bien qu'on les confond, & qu'on les prend aſſez ſouvent l'un pour l'autre.

Il y a des gens qui ne peuvent ſouffrir que l'on ſe mette de la Congregation des Jeſuïtes, je ne ſuis pas de leur ſentiment; je n'en eſtime pas plus un homme pour en eſtre, mais je ne l'en

eſtime pas moins ; il n'y a que la maniere dont vit ce Congreganiſte qui me le fait loüer, ou blâmer. Peut-eſtre n'en ſeroit-il pas moins homme de bien, peut-eſtre ne le ſeroit-il pas tant : ainſi je regarde cette Congregation comme une choſe exterieure, qui peut ſervir ou ne pas ſervir à ſa perfection, ſelon l'uſage qu'il en fait.

Ceux qui vivent dans la retraite, ont ſans doute pris le meilleur party, s'ils ſont veritablement détachez, ſi leur genre de vie ne leur donne pas une trop bonne opinion de leurs perſonnes, & ſi l'orgueil & l'amour propre n'entrent pas dans toutes leurs actions, ou au moins s'ils ne marchent pas ſur leurs pas.

Quoy que toutes les vertus du Chriſtianiſme forment & entretiennent un ſaint commerce entre Dieu & nous, il eſt neanmoins certain qu'il y a une vertu univerſelle, dont le propre effet eſt, de lier la creature raiſonnable avec ſon Createur, & de la luy ſoumettre par des marques autentiques de reſpect & d'adoration; & cette vertu c'eſt la Religion.

Cette vertu nous donne une haute idée de la grandeur de Dieu & de ſa puiſſance, & nous porte ſans ceſſe à le loüer. Cette vertu fait que non ſeulement nous luy conſacrons noſtre cœur, noſtre eſprit & noſtre memoire, mais encore nos langues & nos plumes pour le benir, & luy rendre à toute heure mille actions de graces.

Cette vertu eſt la premiere des vertus, & nous n'en pouvons douter, ſoit que nous la conſiderions par rapport à ſon objet, ſoit par rapport à ſes fonctions & à ſa fin; on peut même aſſurer qu'elle renferme par excellence toutes les autres vertus.

Noſtre Religion eſt admirable dans ſes maximes, & les veritez fondamentales qu'elle établit, ſont toutes divines. Dans les autres Religions on donne quelque choſe à la raiſon, beaucoup aux paſſions, & preſque tout à la Nature: dans le Chriſtianiſme on combat ſes paſſions, on détruit la Nature, & on ſoumet la raiſon.

De tout ce qui eſt arrivé depuis le commencement du monde, dont nos Peres nous ont

laiſſé des monumens, & de tout ce qui arrive en nos jours, il n'y a rien que la Sainte Ecriture n'ait remarqué, parce que tout cela a rapport à noſtre Religion, & peut contribuer à mettre les hommes en état de la connoître & de la ſuivre.

Plus les pecheurs ſont les eſprits forts pour ne pas croire de Religion, plus ils ſont à plaindre; plus ils ſont intrepides & aſſeurez, plus ils font connoiſtre la grandeur de leur mal; plus ils paroiſſent contens, plus ils ſont en danger de ſe perdre. Ils reſſemblent à ces malades à qui une fiévre chaude donne de puiſſantes forces; la mort approche de ces malades à meſure que leurs forces augmentent, & lors qu'ils en mon-

S. Aug. in Pſ. 38.

trent tant, on a lieu de croire qu'il n'y a preſque plus rien à eſperer pour eux. Que dis-je ? Ces impies qui font gloire de leur libertinage & de la force d'eſprit qu'ils ſe donnent, ſont dans un pire état que les phrenetiques, puiſque leur maladie, ſera bien-toſt ſuivie d'une mort eternelle.

Comme il n'y a qu'un Dieu, il ne peut y avoir auſſi qu'une veritable Religion. Quoy que cette Religion ſemble n'avoir eſté connuë que du temps que les Fidelles furent à Antioche appellez Chreſtiens, il eſt neanmoins certain qu'elle eſt auſſi ancienne que le monde, & qu'elle s'eſt fait voir dans tous ceux qui ont ſaintement vêcu ſelon la Loy de la Nature, ou ſelon la *Act. c. 11.*

Euſ. l. 1. c. 4. Loy de Moyſe. C'eſt ce qui a fait dire à Euſebe dans ſon Hiſtoire de l'Egliſe, que la Religion dont ces hommes pleins de probité faiſoient profeſſion, devoit paſſer pour la premiere & pour la plus ancienne de toutes les Religions.

La difference qui paroît entre les juſtes de l'ancienne Loy & ceux de la nouvelle, ne regarde que le temps. Le Fils de Dieu fait Homme a eſté l'objet de la foy des uns & des autres; ceux-là croyoient qu'il viendroit au monde pour les racheter; ceux-cy croyoient qu'il y eſt venu, & qu'il les a en effet rachetez; cette difference des temps n'en a pas mis dans leur creance; ils doivent donc les uns & les autres eſtre reconnus pour Chrê-

S. Aug. Epiſt. 49.

tiens, & estre appellez Chrêtiens.

Le Mystere de l'Incarnation a été si puissant & si efficace, qu'il n'a pas esté moins utile à ceux qui l'ont crû, parce qu'il estoit promis, qu'à ceux qui le croyent, parce qu'ils le voyent heureusement accomply dans toutes les circonstances prédites par les Prophetes. *S. Leo. serm. 4. in Nat.*

J'avouë neanmoins que les Saints de l'ancienne Loy n'ont point esté appellez Chrêtiens, mais je soûtiens qu'ils en menoient la vie, & qu'ils en avoient la creance; ils n'étoient pas Chrêtiens de noms, mais ils l'étoient en effet.

Ils ne vivoient pas dans la Loy de Grace, mais ils estoient en estat de grace; la Foy en

Noſtre-Seigneur & ſa grace ont eſté de tous les temps ; de maniere que l'on peut aſſurer que ces Saints eſtoient tout enſemble & de l'ancien & du nouveau Teſtament, parce que vivant dans la Loy de la Nature ou dans celle de Moyſe, ils appartenoient à la Loy de Grace.

S. Aug. Epiſt. 120.

Il eſt vray qu'ils n'avoient pas le Baptême & nos autres Sacremens, mais ils n'en eſtoient pas moins Chrêtiens, parce que ce n'eſt pas dans la diverſité des Sacremens ou des Sacrifices, que conſiſte la diverſité des Religions.

Un homme qui le matin offre à Dieu des Sacrifices d'une autre maniere, qu'il ne luy en offre le ſoir, ne change pas pour cela l'objet de ſon Culte

S. Aug. Ep ſt. 49.

& de ſa Religion, il regle ſeulement les marques de ſa pieté ſelon la difference des lieux & des temps.

Il s'enſuit que la Religion Chrêtienne a eſté de tous les ſiecles, & que ce n'a pas eſté une nouveauté aux Fidelles aprés la venuë du Meſſie de vivre dans la crainte de Dieu, de le ſervir & de l'aimer.

CHAPITRE IV.

Sçavoir le Monde.

IL faut sçavoir le monde pour y vivre, & pour n'y vivre pas; mais bien-heureux ceux qui prennent le dernier party! Rien ne porte plus à le prendre, que la connoissance parfaite de la maniere dont on a coutume d'y vivre, & du danger dans lequel on est de s'y perdre.

Mais puisque Dieu ne nous appelle pas tous dans la retraite, quand nous avons remply nos devoirs à son égard, il est bon que nous pensions à régler nôtre cõduite sur ce que le monde demande de nous, afin de vivre dou-

cement avec ceux qui y vivent comme nous, & c'eſt ce qu'on appelle ſçavoir le monde.

La premiere, la plus generale, la meilleure, & la plus importante maxime que l'on puiſſe donner ſur cette matiere, c'eſt de ne deſobliger jamais perſonne, de ne parler mal de qui que ce ſoit, de ſouffrir avec bonté les deffauts des autres, de donner des loüanges à ceux qui en meritent, & d'avoir de la civilité pour tous ceux avec qui on eſt en commerce.

Il ne faut jamais ſe vanter, ny ſe diſtinguer mal à propos. Parler de ſa naiſſance devant ceux qui n'en ont point, c'eſt les inſulter; en parler devant ceux qui en ont, c'eſt ſe compromettre. Parler d'Etude

& de Lettres devant des Bourgeois, c'eſt s'en mocquer; en parler devant des gens d'Epée, c'eſt ſouvent imprudence, & s'expoſer à contre-temps.

Celuy qui ſe donne de ces airs élevez & de diſtinction, de ces airs qui ſe font ſi aiſément remarquer, paſſe toujours pour jeune & pour vain.

Il ne faut jamais s'écouter parler, & ne faire jamais trop valoir ce que l'on dit. Interrompre quand les autres parlent, c'eſt indiſcretion; parler toujours, c'eſt imprudence; mais donner aux autres occaſion de parler, & parler à ſon tour, c'eſt ſçavoir le monde, & c'eſt le moyen de rendre une converſation douce, utile & agreable.

Il vaut mieux relever la penſée de noſtre Amy que la nôtre. Quand on en uſe ainſi, on fait connoiſtre que l'on eſt capable des bonnes choſes, qu'elles ſont de noſtre gouſt ; que nous leur donnons le prix qu'elles meritent ; que nous ne ſommes point incommodes amateurs de nos ſentimens, & que nous ne ſommes pas enteſtez mal à propos de tout ce que nous diſons.

Un Eccleſiaſtique, un Preſtre, un Religieux doit toujours paroiſtre ſage & retenu dans les Compagnies, & on peut dire qu'il ne ſçait pas le monde, quand il parle, rit, badine & raille autant que les autres. Son caractere & ſon habit doivent luy impoſer une

modeſtie que l'on ne demande pas de ceux qui ne ſont point de ſa profeſſion. Le moins qu'il ſe trouve dans les compagnies des Femmes & de la Jeuneſſe, c'eſt toujours le mieux ; s'il n'y eſt appellé pour affaire, ou pour quelque œuvre de charité, il y fait toûjours une méchante figure.

Un honneſte homme trouve toujours bien plus ſon compte dans les Compagnies des gens de qualité, que dans celles des Marchands ou du menu Peuple. Le reſpect eſt l'ame des unes, & la familiarité celles des autres. Ainſi tout ce qui ſe dit chez les uns, ne paſſant jamais les bornes que la bien-ſeance & la civilité preſcrivent, eſt bien plus de ſon gouſt, que ce

qui ſe dit chez les autres avec une familiarité bourgeoiſe, qui pour l'ordinaire eſt trop libre, & n'engendre que du mépris.

Il ne faut point aller à la Cour pour apprendre le monde ; il ne faut eſtre que prudent & ſage, il ne faut que ſe ſouvenir de ſon nom, de ſa famille, de ce que l'on eſt, des lieux où l'on eſt, & de ceux ou de celles avec qui l'on eſt.

Les leçons que l'on ſe donne ſur ce ſujet, ſont aiſées & naturelles ; on n'a qu'à faire un bon uſage de ſa nourriture & de ſon éducation ; on n'a qu'à voir ſouvent des gens d'honneur & de qualité ; on en ſçait toujours aſſez quand on ſe fait une agreable habitude de vivre avec eux.

Sçavoir le monde, c'eſt vivre autrement avec un homme de Cour ou un Magiſtrat, qu'avec un Bourgeois ou un Religieux; c'eſt recevoir leurs viſites, & leur en rendre de differentes manieres; il ne faut pas s'étudier là-deſſus, le bon ſens & l'experience nous en apprennent aſſez.

Sçavoir le monde, c'eſt ne ſe faire jamais d'affaire avec perſonne; c'eſt porter reſpect à qui on le doit; c'eſt eſtre familier & honneſte à ſes ſemblables; c'eſt eſtre indulgent & charitable à ſes inferieurs.

Sçavoir le monde; c'eſt parler de pieté avec ceux qui en font profeſſion, de Charges & d'emplois avec ceux qui en ont, de Nouvelles à ceux qui en ſont

curieux, & qui les aiment ; de Peinture, de Sculpture, d'Architecture, de Geographie & d'Aſtronomie, à ceux qui en ſont leur paſſion.

Sçavoir le monde, c'eſt s'accommoder ſans peine à l'humeur, à l'eſprit, & aux deſirs de nos Parens, de nos Voiſins, & de nos Amis, & generalement de tous ceux avec qui nous vivons, & avec qui nous avons affaire.

Ce n'eſt ſouvent ny la bonne mine, ny les belles actions, ny l'enjoûment de l'humeur, ny la vivacité de l'eſprit qui plaiſent dans un homme, mais un certain air, & un je ne ſçay quoy d'honneſte & d'engageant, qui fait qu'il eſt bien venu par tout. Il y a des gens qui ſont

mieux faits que luy, & qui ont en effet plus de merite, qui ne ſont pas neanmoins ſi bien receus, & pour leſquels on ne marque pas la meſme joye quand on les voit.

Vous avez beau avoir de la naiſſance, du bien, de la jeuneſſe & de bonnes qualitez, ſi vous n'avez le don de plaire, vous n'en eſtes pas plus aimé; & ſi vous ne ſçavez pas vivre agreablement avec le monde, le monde n'en vit pas plus agreablement avec vous.

Sçavoir le monde, c'eſt eſtre toujours égal, toujours ſage & toujours bien-faiſant; c'eſt ne bruſquer & ne chagriner jamais perſonne; c'eſt eſtre complaiſant en tout temps & en tous lieux, & toujours preſt à ſouſcrire aux

volontez de ſes Amis ; c'eſt ne ſoûtenir jamais ſes opinions avec chaleur, déferer beaucoup à celles des autres ; c'eſt n'avoir jamais de contre-temps.

Sçavoir le monde, c'eſt faire bon viſage à tous ceux que l'on voit ; c'eſt en ménager en toutes occaſions les humeurs & les eſprits ; c'eſt en approuver, ou au moins en excuſer toujours la conduite ; c'eſt donner lieu à tout le monde d'eſtre content de nous.

Enfin, ſçavoir le monde, c'eſt n'eſtre à charge à perſonne, c'eſt vivre ſans contrainte, c'eſt n'être jamais incommode par trop de circonſpection & trop de ceremonie, c'eſt ne pas outrer l'honneſteté que l'on ſe doit les uns aux autres.

En un mot, ſçavoir le monde, c'eſt vivre dans une certaine liberté qui n'eſt ny trop reſpectueuſe, ny trop familiere, dans une certaine liberté que ceux qui ont le plus de politeſſe, ont établie parmy eux, que l'uſage & la coutume ont autoriſée, & qui eſt bien receuë par tout.

CHAPITRE V.

Des Rapports.

UN homme qui ſçait vivre, un honneſte homme ne fait jamais de rapports, parce qu'il en prévoit les dangereuſes conſequences; il ſçait que les rapports font toujours des affaires; qu'ils broüillent les Parens & les Amis, & qu'ils font naître des ſoupçons ou des querelles, qui ont de facheuſes ſuites.

Les rapports nuiſent toujours à celuy qui les fait, à celuy à qui on les fait, & à celuy ou

à celle de qui on les fait. Ce ſont des coups de lance qui en tuent ou bleſſent trois tout à la fois.

Il y a peu de rapports qui ſe faſſent ſans exageration ; ce ſont des pelotes de nege qui groſſiſſent à meſure qu'elles paſſent par differentes mains.

Celuy qui fait un rapport ne peut avoir que deux vûës ; ou d'obliger celuy à qui il le fait, ou de ſe ſatisfaire en le faiſant. Il n'entre jamais dans les intereſts de la perſonne de qui il le fait, & c'eſt toujours à ſes dépens qu'il le fait.

Loin d'obliger celuy à qui on fait un rapport, on luy cauſe mille ſujets de chagrin & de jalouſie, & cette jalouſie donne ſouvent lieu à une prompte co-

lere, & à une vengeance précipitée. Dans cet état on n'écoute plus ſa raiſon, ny les conſeils de ſes Parens ou de ſes Amis; on s'abandonne tout à ſa paſſion, & on pouſſe les choſes à l'extrémité.

Voilà le plaiſir & le ſervice que rend celuy qui a l'indiſcretion de faire de ſemblables rapports. Il a beau s'en repentir, il n'en eſt plus temps; il a allumé un feu qu'il ne peut éteindre, & il a mis un poignard dans le ſein de cet homme jaloux, il ne l'en peut retirer, ſa playe eſt mortelle, & il n'y a plus pour luy aucun remede.

Celuy qui fait un rapport ne peut auſſi y trouver ſon compte, puis que d'une part il ſe fait un Ennemy de la perſonne de

laquelle il parle, & que de l'autre il doit ſe faire un honteux reproche, d'avoir par ſon imprudence troublé le repos de ſon Amy, & de l'avoir conduit ſur le bord du précipice, où il eſt preſt à ſe jetter.

Un Amy doit toûjours mettre un voile ſur le viſage de ſon Amy, pour l'empeſcher de voir ce qui peut luy donner de la peine; il doit à ſon égard s'impoſer un ſilence perpetuel ſur les choſes qui peuvent le chagriner; il n'y a point de pretexte, quelque ſpecieux qu'il paroiſſe, qui l'autoriſe à parler dans ces rencontres.

Une des premieres loix de l'amitié & de la Societé civile, eſt d'en bannir pour jamais toutes ſortes de rapports; il y a

mille choſes qui regardent nôtre famille qui ne ſont point du reſſort de l'amitié; c'eſt l'outrer que de luy faire prendre des ſoins qui ne ſont point de ſa portée & de ſa connoiſſance.

Un Amy doit eſtre delicat ſur ce qui regarde ſon Amy, & il ne doit jamais luy apprendre ce qui peut luy déplaire; une méchante nouvelle paſſée par la bouche d'un Amy, en eſt plus ſenſible à celuy qui la reçoit.

Il y a de la malhonneſteté à nous de rapporter ce qu'un autre a dit par imprudence. Pourquoy deſobligeons-nous cet homme, qui ne nous en a jamais donné ſujet, & qui peut-eſtre dit mille bien de nous dans le temps que nous l'outrageons? Il y a toûjours de la lâcheté à

attaquer les gens quand ils ne ſont point en eſtat de ſe défendre.

Si les rapports que l'on nous fait de nous ſont à noſtre avantage, nous ne les aimons pas ; la raiſon eſt que nous ſouffrons avec peine, que les choſes que nous avons cachées par vertu ſoient connuës, que noſtre modeſtie en eſt offenſée, & que les loüanges qu'elles nous attirent, ne ſont pas de noſtre goût.

Si ces rapports ſont contre nous, on nous pouvoit épargner les chagrins qu'ils vont nous cauſer. Ainſi tous les faiſeurs de rapports ſont toûjours regardez d'un mauvais œil, & ils ne doivent par tout paſſer que pour des flateurs & des imprudens.

Il eſt impoſſible que celuy qui

fait le honteux mêtier de rapporteur, ne donne beaucoup de priſe ſur luy ; c'eſt ce qui fait qu'on luy rend ſouvent ce qu'il a prêté,& qu'on le luy rend avec plaiſir & avec uſure ; rien ne tombe par terre de ce qu'il dit & de ce qu'il fait, & l'on prend grand ſoin de le faire connoiſtre en tous temps & en tous lieux pour ce qu'il eſt.

Un homme me vint un jour trouver, pour me faire la confidence que M. X. avoit mal parlé de moy en bonne compagnie ; je luy dis que je m'étois fait un calus ſur les rapports, que je n'y étois pas ſenſible, & que ce que l'on m'apprenoit par cette voye, m'entroit par une oreille, & ſortoit par l'autre. J'ajoûtay que tout ce que l'on dit

des abſens eſt pour l'ordinaire ſuſpect, & que les bleſſures que ie ne recevois que de loin, ne me faiſoient iamais de mal; qu'au reſte c'eſtoit à ceux en preſence de qui on avoit parlé de moy, de prendre mon party, ou de ſe déclarer contre, puis que c'étoit ſeulement pour eux qu'on avoit parlé.

Quand on parle dans une Compagnie d'un homme abſent, tous ceux qui compoſent cette Compagnie doivent être garans de ce que l'on en dit, puis que la iuſtice les oblige à ne pas ſouffrir que l'on condamne ceux qui ne ſont point appellez pour ſe défendre; s'ils permettent cette iniuſtice, ils autoriſent par leur approbation ou par leur ſilence, tout ce que l'on

dira auſſi d'eux quand ils ſeront ſortis.

Si on ne parloit iamais des abſens, il n'y auroit plus de rapports, & celuy qui ſe mettroit ſur le pied d'en vouloir faire, paſſeroit pour un ennemy de la Societé civile, pour un homme à eſtre chaſſé de toutes les Compagnies, & pour un fourbe ſans honneur & ſans probité.

M. X. vint une fois dire à M. X X. qu'on ne l'avoit pas épargné dans un lieu où il s'étoit trouvé, & qu'on avoit dit de luy mille choſes qui luy auroient donné du déplaiſir s'il les avoit ouiës. Cet homme plein d'eſprit, ie puis aioûter & plein d'une veritable probité, reçût ce rapport d'une maniere à ſurprendre celuy qui le luy avoit

fait. Il luy dit ; ſi on me connoiſſoit bien, Monſieur, on en pourroit dire beaucoup plus ſans que je fuſſe en droit de me fâcher ; je ſuis extremement obligé à ceux qui parlent ainſi de moy en mon abſence ; s'ils en parloient en ma preſence comme ils le pourroient, je rougirois de honte & de confuſion ; je vous prie de leur en marquer ma reconnoiſſance. Jamais donneur d'avis ne fut plus déconcerté. Je penſe qu'il n'aura plus l'enteſtement d'en faire de ſa vie.

M. XX. avoit raiſon de prendre ainſi les choſes ; il n'y a que les veritez qui offenſent, & comme il n'avoit rien à ſe reprocher ſur ce qui avoit donné occaſion à ce rapport, il eſtoit aſſeuré

que tout ce que l'on avoit dit à ſon deſavantage, étoit faux & controuvé. Ce froid & cette preſence d'eſprit à recevoir de pareils rapports, juſtifient celuy à qui on les fait, condamnent celuy qui les fait, & encore plus ceux qui ſont cauſe qu'on les fait.

Il n'y a point d'homme de bien, tel qu'il ſoit, de qui on ne puiſſe rendre les intentions ſuſpectes, & de qui les actions ne puiſſent paroiſtre intereſſées; mais il va ſon train ordinaire, il ne change en rien ſa conduite, il ne fait remarquer en luy ny inconſtance ny foibleſſe, il ne veut que ſa conſcience pour garante de ſon genre de vie, & que Dieu pour témoin de ce qui ſe paſſe dans ſon cœur. Toutes

les médiſances que l'on en peut faire, ſont autant de coups de canon tirez en l'air, qui font du bruit, mais qui ne peuvent faire de bréche à ſa reputation ny à ſa vertu.

Un homme ſage n'écoute jamais les rapports, & par ce moïen il ferme la bouche à celuy qui luy en veut faire. On s'épargne bien de fâcheux momens quand on ſe déclare contre les rapports, & on en procure de bons à ceux qui étoient d'humeur à en faire, & que l'on guerit de cette paſſion.

On ne doit jamais avoir de langue ny d'oreille pour les rapports, & je ne ſçay lequel eſt le plus coupable de celuy qui les écoute, ou de celuy qui les fait; mais je ſçay bien que rien n'entretient

tretient davantage, un homme dans la honteuſe habitude d'en faire, que l'audience facile qu'on luy donne, & la joye qu'on luy témoigne avoir de les entendre.

Il n'y a ny bien ny honneur à faire des rapports, & s'il étoit permis de mal juger des gens, dés qu'un homme me feroit un rapport, je le croirois ſujet à toutes ſortes de vices, puis qu'il n'y en a point que l'on puiſſe éviter plus facilement. Ouy, un ſeul rapport qu'un homme m'auroit fait, ſeroit capable de me donner une idée de ſon genie & de ſon humeur, dont je ne reviendrois jamais.

Nous ne devons point nous flater ſur noſtre conduite, on y peut toûjours donner quelque atteinte ; mais nous excuſons

bien plus volontiers ceux qui en parlent à noſtre inſçû, que ceux qui nous viennent dire eux-mêmes que l'on en parle. Les uns gardent avec nous quelques meſures, puis qu'ils n'en parlent qu'en noſtre abſence; & les autres ne nous menagent en aucune maniere, puis qu'ils nous diſent à nous-mêmes, ce que nous ſerions bien-aiſes de ne ſçavoir pas. Chacun connoît ſes defauts, mais il eſt fâché que les autres les connoiſſent, & encore plus qu'on luy vienne dire qu'ils les connoiſſent; c'eſt mettre un homme à la derniere épreuve, & pouſſer ſa patience à bout.

C'eſt une imprudence de rapporter ce que l'on ne ſçait que par quelque particulier qui peut

mentir ou exagerer, & c'eſt une injuſtice de croire ce que l'on nous dit de cette maniere. Cependant, c'eſt une injuſtice que l'on ne commet que trop ſouvent, parce qu'on eſt peu en garde de ce côté-là, & que l'on ſe laiſſe d'autant plus aiſément aller à la commettre, qu'il ſemble que l'on n'y a point de part, & qu'elle ne regarde que celuy qui a fait le rapport, de la verité duquel on le fait garant.

L'infidelité d'un Amy qui a trahi noſtre ſecret, ne nous met point en droit d'en uſer de même à ſon égard; noſtre devoir ne dépend pas du ſien; ſa mauvaiſe conduite n'autoriſe point la noſtre. Il a violé le ſecret que je luy avois confié, c'eſt une faute qui n'eſt pas

excuſable, mais il a été mon Ami, il merite que je le conſidere, non pour ce qu'il m'eſt à preſent, mais pour ce qu'il m'a été ; le ſecret que je luy dois eſt une vieille dette, elle ſubſiſte toûjours, & je ne luy dois pas moins ce ſecret maintenant, que je luy devrois l'argent qu'il m'auroit preſté quand nous étions amis.

Un rapport d'une bagatelle fait par un Ami, ne nous donne pas lieu de rompre avec luy, il faut ſouffrir cette petite indiſcretion nous la rendre utile, & tâcher d'en profiter ; elle nous doit apprendre à nous ménager davantage, & à ne nous pas communiquer ſi facilement, ſur tout dans les choſes qui ſont de conſequence.

Il me ſouvient encore d'une belle parole d'un homme de ma connoiſſance. Un de ſes amis auſſi imprudent qu'il vouloit paroître fidelle & affectionné, luy vint dire qu'on l'avoit mis en jeu dans une Compagnie, & que ſes manieres d'agir en de certaines rencontres, avoient été fort relevées & condamnées. Il répondit qu'il étoit fort obligé à ceux qui prenoient le ſoin de remarquer ſes défauts, & qu'il tâcheroit de s'en corriger. Il ajouta qu'il n'étoit pas du ſentiment de Platon, qui croyoit ne devoir jamais parler de ceux qui blâmoient ſes actions; qu'il eſtimoit au contraire en devoir parler & s'en ſouvenir, afin de leur faire du bien, ou du moins de leur en ſouhaiter.

CHAPITRE VI.

De l'Eſprit.

TOut le monde ſe flate ſur l'Eſprit, il y a peu de gens qui ne croyent en avoir; cependant il y en a peu qui en ayent en effet. Avoir de l'eſprit, n'eſt pas d'avoir de ce brillant, & de cette vivacité, qui vont ſi viſte & ſi loin; l'avantage de concevoir aiſément, n'eſt qu'une partie de l'eſprit.

Il faut de la ſolidité, du jugement, de la force & de la penetration dans l'eſprit. Ces dernieres parties ſont les plus neceſſaires & les plus eſſentielles; elles ſont l'ame de l'eſprit, la vivacité n'en eſt que le corps,

dont la beauté ſaute ſouvent aux yeux.

Un eſprit qui a de la vivacité eſt une pierre qui a de l'éclat; celuy qui a de la vivacité & du jugement, eſt un Diamant qui a tout ce qu'il luy faut pour le rendre précieux.

Ce qu'on appelle aujourd'huy bel eſprit, n'en a que le nom, & ce bel eſprit eſt de tous les eſprits celuy qui l'eſt le moins.

Celuy qui veut paſſer pour bel eſprit, reſſemble à un brave que l'on ne voit jamais à l'Armée, qui ne porte l'épée que dans les Villes, & qui ne s'y fait diſtinguer que par ſes plumes & ſes habits dorez. C'eſt un brave d'Opera & de Comedie; il ne paroiſt brave que

dans ces lieux de plaisir, & fait plus de bruit luy seul dans une compagnie, que n'en font six braves veritables qui ont bien servi plusieur Campagnes.

Le bel esprit ne paroist jamais parmy les Sçavans & ceux qui font profession de Lettres, il ne se trouve qu'avec des gens du siecle qui n'aiment que les plaisirs, & qui sont peu capables de juger des bonnes choses; de belles paroles, un peu de feu, & beaucoup de hardiesse, voilà le caractere du bel esprit, & en quoy il consiste.

Dés qu'un homme s'est déclaré bel esprit, il tranche & decide sur tout, il se produit par tout, & rien n'est bon que par son estime, & par

l'approbation qu'il en donne.

La qualité de bel eſprit coute peu ; un Sonnet aſſez bien tourné & dont la chute eſt heureuſe, quelques Stances dérobées, mais déguiſées & habillées de neuf, ou quelques traductions aiſées à faire, mettent un homme en droit de s'ériger en bel eſprit, & de paſſer pour tel.

La difference qu'il y a entre un homme qui a de l'eſprit & un bel eſprit, eſt la meſme que l'on met entre un Gentilhomme & un Hobereau ; l'un a cent titres de nobleſſe qu'on ne luy peut diſputer, l'autre en a un ou deux qu'on pourroit ne luy pas paſſer.

Il ſemble que la nature ſe ſurpaſſe elle-meſme en de cer-

tains ſiecles, & que quand elle nous donne des Rois & des Heros d'une grandeur d'ame extraordinaire, elle penſe à nous donner en meſme temps des gens qui ſoient capables de parler d'eux, & de les loüer comme ils le meritent, des gens qui ne ſe diſtinguent par leur eſprit & par leur éloquence, que pour rendre leur ſiecle plus remarquable, & que pour immortaliſer davantage la gloire du Prince ſous lequel ils vivent.

Tel a eſté le ſiecle d'Alexandre, dans lequel ont fleury Socrate, Platon, Ariſtote & Demoſthene. Tel a eſté le ſiecle d'Auguſte, ſous lequel Virgile, Horace, Lucain, Ovide, Pline, & pluſieurs autres, ont excellé

d'une maniere à eſtre encore autant eſtimez qu'ils l'eſtoient dans leur temps.

Tel a eſté le quatriéme ſiecle, dans lequel vivoit l'Empereur Theodoſe, qui a immortaliſé ſon nom par ſon merite & par ſa vertu ; ſiecle de tous les ſiecles le plus illuſtre par les écrits de S. Chryſoſtome, de S. Ambroiſe, de S. Jerôme & de Saint Auguſtin ; écrits dont la doctrine & la pieté leur ont fait donner le glorieux titre de Docteurs & de Peres de l'Egliſe.

Tel eſt le ſiecle dans lequel nous vivons ſous l'heureux Regne de LOÜIS LE GRAND. Combien y voyons-nous de gens d'un merite extraordinaire, & d'une érudition à faire honte aux ſiécles paſſez ? Combien

d'excellens Ecrivains s'y diſtinguent, ſoit dans les matieres de pieté ; ſoit dans celles qui ne regardent que les belles Lettres ? Je n'oſe entreprendre de les nommer, parce qu'ils ſe preſentent en foule à mes yeux. Ainſi ſemblable à un homme qui entre dans un parterre, & qui ſe trouvant embaraſſé ſur le choix de tant de belles Fleurs qu'il y voit n'en cueille pas une, je ne veux parler d'aucun de ces Ecrivains, pour ne pas donner lieu de croire que je le prefere à tous les autres.

Dés qu'un homme n'a point de naiſſance ny de bien, il ſe retranche ſur l'eſprit ; & ſon eſprit luy tient lieu de tout ? c'eſt pour luy une Place d'Armes dans laquelle il ſe croit en

ſureté, & il eſt perſuadé qu'on ne l'en peut faire ſortir. L'eſprit qu'il ſe donne, & que ſouvent il n'a pas, le conſole de ſes pertes & de ſes chagrins ; heureux de n'en avoir pas plus, puis qu'il ne ſerviroit qu'à luy faire reſſentir plus vivement ſes diſgraces.

Je n'ay jamais connu qu'un homme qui ſe ſoit fait juſtice ſur ce point. On m'a conté de luy qu'étant un jour avec deux ou trois perſonnes de ſa profeſſion, il leur dit, *vous eſtes bienheureux vous autres d'avoir de l'eſprit.* Je ne ſçay ce que penſerent ceux à qui il avoit parlé ſi ingenument, mais la reflexion que j'y ay faite, eſt qu'il faloit qu'il eût du diſcernement, pour faire cette di-

ſtinction entre luy & ceux à qui il parloit, & c'eſt peut-être là l'unique preuve qu'il ait jamais donnée de ſon eſprit.

Ceux qui paroiſſent avoir le plus d'eſprit, & qui parlent beaucoup, font ſouvent des fautes conſiderables, auſquelles ceux qui n'ont pas l'eſprit ſi brillant ny vif, ne ſont pas ſujets. C'eſt ſans comparaiſon comme ces Chevaux, qui allant lamble ou l'entrepas, bronchent plus de fois en un jour, que ceux qui n'ont qu'un pas reglé, ne font dans tout un voyage.

Ces genies aiſez, & à qui rien ne coûte, vont quelquefois ſi vîte, qu'ils en perdent haleine, & l'on peut aſſurer que le jugement les ſuit de ſi loin, qu'il

n'accompagne preſque jamais ce qu'ils écrivent, ou ce qu'ils diſent ; leurs penſées ſont des Fléches tirées en l'air, qui perdent toute leur force avant que de tomber dans les lieux où ils les veulent jetter.

Monſieur X. paſſe pour avoir de l'eſprit la premiere fois qu'on le voit ; à la ſeconde viſite on en rabat la moitié, & à la troiſiéme on ne luy en trouve plus du tout. La raiſon eſt, que c'eſt un homme qui a du monde, & qui parle aſſez de tout, & comme à la premiere vuë on n'examine pas les gens de ſi prés, & qu'on ne ſe donne pas la liberté d'approfondir les choſes, il ſe tire d'affaire, & ſe ſauve comme il peut ; mais on n'a pas pour luy la même indulgence

dans la ſuite ; ainſi on découvre ſon foible, & c'eſt toûjours par là qu'on le prend, & que l'on le reconnoiſt pour ce qu'il eſt.

Un homme qui a beaucoup d'eſprit, mais qui n'a point la politeſſe ny l'agrément que les converſations du monde donnent, ne laiſſe pas d'eſtre homme d'eſprit: On peut dire de luy que c'eſt un Diamant brut, qui a beſoin d'eſtre mis en œuvre, afin qu'on ſçache ce qu'il vaut.

Un homme qui a de la politeſſe, mais qui n'a point de fond d'eſprit & point de ſolidité, reſſemble à un Diamant du Temple propre à parer une Muſicienne de l'Opera, ou une Actrice de la Comedie.

Je fus un jour fort ſurpris dans

une premiere visite que je rendois à une Dame. A peine étions nous entrez en conversation, qu'elle me cita S. Basile: A ces grands mots je me crus perdu, & ne me trouvant pas capable de fournir à un entretien qui debutoit par un passage d'un Pere Grec, je pensay me lever & avouër mon insuffisance. Elle reconnut mon embaras, & s'étant un peu humanisée, je vis bien que c'étoit un éclair qui avoit paru, qui ne seroit suivi d'aucun Orage accompagné de Foudres. Je rappellay toute ma presence d'esprit, & j'en eus assez pour juger que cette Dame avoit quatre ou cinq lieux communs qu'elle avoit coûtume de jetter à la teste des gens, afin de leur donner une avan-

tageuſe idée de ſon merite. Son deſſein ne reüſſit pas à mon égard, le feu qu'elle avoit allumé me parut un feu de paille, qui ne produiſoit qu'une épaiſſe fumée, & qui ne duroit qu'un moment. J'eus neanmoins l'honneſteté de ne luy pas dire ce que je penſois d'elle, mais, je n'ay pas eu peine à eſtre fidelle à la reſolution que je pris de ne la revoir de ma vie.

Une demi-douzaine de Femmes de merite & d'eſprit, en ont gâté deux mille. Ces Femmes de diſtinction ont parlé & ont écrit, & elles ont fait naiſtre ſans y penſer l'envie à beaucoup d'autres de parler & d'écrire comme elles; elles ont été les vives ſources de mille ruiſſeaux bourbeux. Les loüanges qu'elles

ſe ſont juſtement attirées par leurs écrits, ont été les innocentes cauſes des invectives & des injures que l'on a vomies contre les ouvrages des autres incapables de s'élever au deſſus de leur Sexe. Les heures que les unes ont ſi bien employées, en ont bien fait perdre à celles qui les ont voulu paſſer comme elles ſur le Parnaſſe & avec les Muſes.

Il y a des terres qui portent toutes ſortes de Grains & de Fruits, & qui en portent en tout temps, mais cela eſt rare. Il y a de méme des eſprits feconds de toutes manieres, & capables de tout, mais il s'en voit peu. C'eſt avoir de l'eſprit, que de connoître ſon tour d'eſprit, & de juger à quoy il eſt propre.

Il y a autant de ſortes d'eſprits que de viſages, tous les viſages ne plaiſent pas ; il en eſt de même des eſprits. On a beau l'avoir fin, vif, penetrant & univerſel, il faut quelque choſe de plus ; il faut un je ne ſçay quoy d'agreable & d'engageant pour plaire.

La raiſon pour laquelle un eſprit élevé eſt peu du goût du monde, & que le bel eſprit plaiſt & ſe fait aimer par tout, c'eſt que l'un n'a que la ſuperficie de l'eſprit, dont tout le monde eſt capable, que l'autre eſt grand & ſolide, qui ſont des qualitez auſquelles peu de gens peuvent pretendre & parvenir.

Quelque bon & grand eſprit que l'on ait, il faut toûjours le cultiver ; c'eſt une terre qui

devient inutile à ſon Maiſtre quand elle ne porte pas, & qu'elle ne remplit pas ſes Greniers ; c'eſt une Mere qui perd ſon lait quand elle n'en nourrit pas ſon Enfant : c'eſt un Diamant qu'il faut tailler & retailler à toute heure, pour en faire connoître la valeur & le prix.

Il ne faut pas qu'un homme d'eſprit paſſe d'un loüable travail à une molle oiſiveté ; il ne faut pas qu'il deſcende du Parnaſſe pour aller chercher les Jardins d'Epicure ; il ne faut pas qu'ils quitte les Muſes, pour ne plus aimer que la bonne chere, & les plaiſirs.

CHAPITRE VII.

Des Ouvrages d'esprit.

PLus on lit de certains ouvrages qui paroissent pleins d'esprit, moins on y en trouve. A les bien examiner, on n'y découvre que de faux brillans & point de solidité ; c'est un peu de dorure sur du plastre ou sur du ciment, rien n'y est relevé, & rien n'y paroist qui soit capable de satisfaire les connoisseurs.

Je suis persuadé qu'il y a eu de beaux ouvrages en toutes langues & en tout temps. Les

Egiptiens ont excellé dans la ſublimité des penſées ; les Chaldéens dans les Sciences ; les Grecs dans l'Eloquence, & les Romains dans la politeſſe du diſcours : ainſi ce n'eſt pas chez les Grecs ſeuls qu'il faut chercher la Science & la maniere de bien écrire, comme Ciceron nous l'a voulu faire croire, & aprés luy Quintilien.

Homere à la loüange duquel on a dit qu'il avoit paſſé les bornes de l'eſprit humain ; & Demoſthene qui a eſté l'étonnement & l'admiration de toute la Grece, ont eſté regardez comme des prodiges : cependant ſi Virgile & Ciceron euſſent vécu dans leur temps, ils leur auroient diſputé l'honneur d'eſtre les deux plus grands

Quint. l. 12. c. 2.

hommes de leur Siecle, & leurs ouvrages auroietn ſuſpendu le jugement des Sçavans, ſur la preference des uns & des autres.

Si Meſſieurs de Balzac & Voiture euſſent eſté du temps de Ciceron, ils auroient pû de même diſputer de l'Eloquence avec cet Orateur, quoy que dans une Langue differente.

Si Mrs de Corneille & Racine, qui, à l'honneur de la République des Lettres & de toute la Nation, ont porté la Poëſie Françoiſe au plus haut point qu'elle ait jamais eſté, & qu'elle ſera peut-eſtre jamais, euſſent auſſi eſté du Siecle de Virgile, ils ne luy auroient en rien cedé, ſoit pour la pureté de la Langue, ſoit pour la netteté du diſcours, ſoit pour la nobleſſe des expreſ-

ſions,

ſions, ſoit pour la ſublimité des penſées, ſoit pour le génie qui brille par tout, ſoit pour la beauté des Vers.

On peut même dire à l'avantage de ces excellens Modernes, que l'ancien & fameux Poëte n'a pas eſté comme eux ſujet à des rimes, qu'il ne s'eſt jamais vû contraint en aucune choſe dans ſa maniere d'écrire, & qu'ainſi il n'a pas eu peine à ſuivre ſes penſées & à les exprimer; au lieu que nos Meſſieurs ont reconnu avec plaiſir la loy de la rime, & qu'ils ont tellement naturaliſé cette rime, qu'il ſemble que la raiſon en dépende pour paroître avec éclat.

On trouve toûjours dans leurs ouvrages que la rime ſuit la raiſon, & qu'elle en eſt toûjours

la ſçavante & l'agreable interprete ; on n'y voit jamais la raiſon gémir comme une eſclave ſous la loy d'une rime incommode, & l'on peut dire que la rime y court toûjours aprés la raiſon, & jamais la raiſon aprés la rime ; il ſemble en un mot que dans leurs ouvrages la raiſon & la rime ſoient deux ſœurs qui ne ſe ſeparent point, & qui ſont toûjours d'une parfaite intelligence.

Iſt. diſh. c. 10. Ou bien on peut dire que dans leurs ouvrages la raiſon eſt une autre Judith, & la rime une autre Abra, que l'une coupe la teſte de la pareſſe ou de l'ignorance, & que l'autre porte le glaive, dont ſa Maitreſſe ſe ſert pour remporter cette glorieuſe Victoire.

Je demande excuſe à mon Lecteur, ſi je me ſuis laiſſé emporter en faveur de nos Illuſtres Poëtes ; ç'a eſté un torrent à la violence duquel je n'ay pû m'oppoſer, mais je reprens le fil de mon diſcours.

Toute l'antiquité s'eſt declarée pour Homere contre Virgile, & tous les modernes prennent le parti de Virgile contre Homere ; il en eſt de même de Demoſthene & de Ciceron. Les Ecrivains de noſtre Siecle trouveront auſſi dans ceux qui viendront aprés eux des defenſeurs autentiques de leur Proſe & de leurs Vers, & cela arrivera ſans doute, lors que tout le monde ne ſera plus ſi enteſté & ſi prevenu en faveur de l'antiquité.

Xiph. in Adr. Un certain Dyonisius dit autrefois à Heliodore, Secretaire de l'Empereur Adrien, que César pouvoit le combler d'honneur & de biens, mais qu'il ne pouvoit le rendre sçavant & éloquent. En effet, c'est l'esprit, le travail & l'application qui font meriter ces deux belles qualitez; la naissance n'y contribuë en rien, elle peut même estre regardée comme un obstacle presque insurmontable aux belles lettres. Cependant ces qualitez ont donné dans les yeux de quelques Empereurs; ils les ont trouvées si belles & si fort à leur gré, que ne se contentant pas d'estre les Maistres du Monde, ils ont encore voulu passer pour Orateurs ou pour Poëtes.

La modestie de Numerien qui

vivoit à la fin du troiſiéme Siecle eſt remarquable ſur ce ſujet ; il permit qu'on luy dreſſaſt une Statuë ſous le titre d'Orateur tres-éloquent, ſans y faire ajoûter celle d'Empereur, faiſant connoiſtre par cette conduite, que la puiſſance Souveraine n'augmente en rien le merite d'un ſçavant homme.

La bonté d'une piece qui commence à paroître, ne dépend donc pas de la naiſſance, de la faveur, ou des richeſſes ; on peut à la verité acheter le ſuffrage de quelques particuliers, pour la publier & en faire par tout l'éloge, mais cela ne la fait pas changer de nature. Ce qui eſt bon l'eſt toûjours, & ce qui ne l'eſt pas, ne le peut devenir.

L'Hiſtoire nous apprend que

quelques Empereurs ont eſté tellement amateurs de leurs ouvrages, qu'ils ont banni ou fait mettre en priſon pluſieurs de leurs Sujets, pour n'avoir pas voulu donner des loüanges à leur Proſe, ou a leurs Vers, que ces gens de bon goût avoient jugé ne pas meriter; mais cette injuſtice n'a pas donné des traits de beauté à leurs écrits; ils n'en ont été ny plus eſtimez, ny mieux reçus.

Un ouvrage d'eſprit eſt comme une maiſon que l'on veut bâtir, il y entre toutes ſortes de Materiaux; il y faut de la vivacité, de la ſcience, du jugement & de l'éloquence, & par-deſſus tout, beaucoup d'agrément dans les penſées & dans les expreſſions; il faut que rien

n'y paroiſſe extréme, que rien n'y ſoit outré ; il faut en bannir les dictions recherchées & étudiées, & les pointes fades & du vieux tems.

On veut dans les ouvrages d'eſprit une veritable beauté, & non une beauté fardée, qui ſe trouve pour l'ordinaire dans des jeux, ou dans des chutes de mots. On veut une beauté naturelle qui conſiſte dans des traits bien formez, & dans des parties bien proportionnées.

Il ne faut, pour qu'un diſcours paroiſſe beau, qu'un peu de blanc & de rouge, c'eſt à dire qu'un peu de feu dans les penſées, & qu'un peu de choix dans les termes & dans la maniere de parler ; il faut pour qu'un diſcours ſoit beau en effet, de

l'élevation & de la ſolidité dans les penſées, du jugement dans les moyens de les bien mettre au jour, de la netteté dans les periodes, & de l'éloquence dans les expreſſions.

On reconnoiſſoit il y a vingt ans l'ouvrage d'un Provincial au ſtile dont il étoit écrit. Il avoit beau y faire voir de l'eſprit ; le peu d'ordre, d'agrément, & de politeſſe qui s'y trouvoit, marquoit toûjours la main dont il ſortoit ; mais à preſent que les Academies ſe ſont établies en pluſieurs Provinces, les belles Lettres y fleuriſſent comme à Paris ; la cime du Parnaſſe s'eſt étenduë juſques ſur l'Anjou, la Guyenne & la Provence, & les Muſes ſe trouvent auſſi agreablement ſur

les bords de la Loire, de la Garonne, & du Rhoſne, que ſur ceux de la Seine.

La Science & l'Eloquence d'Athenes & de Rome, ainſi que deux grands Fleuves qui ont eu un long & rapide cours, ſont venuës ſe confondre & ſe perdre dans celles de Paris, comme dans les eaux de la Mer; & cette vaſte Mer qui n'a point de bornes s'eſt communiquée aux Provinces ſans rien perdre de ſes eaux, & ſans déroger au tribut qu'elles luy doivent.

Le centre de la Science & de l'Eloquence eſt toûjours fixe à Paris, tout ce qui s'en trouve dans chaque Province, eſt une ligne qui par une differente route, tend toûjours à ſon centre.

Paris eſt la Mere de la Scien-

ce & de l'Eloquence, celles qui paroiſſent dans les Provinces en ſont les Filles. Si ſes Filles luy reſſemblent, elles doivent tout ce qu'elles ont de beau, d'agreable & de riche, au ſoin qu'elle a pris de les élever.

Une lettre de conſolation dit eſtre autrement écrite que celle d'un compliment ſur un Mariage avantageux, ou ſur une nouvelle dignité; le ſtile gay & enjoué plaît dans de certaines rencontres, & le ſerieux dans d'autres; mais qu'il ſoit ſerieux ou qu'il ſoit gay, il faut toûjours ſe ſonvenir de celuy à qui on écrit, & pour quoy on luy écrit.

Quand on ne perd jamais ſon ſujet de vuë, on écrit juſte, on ne prend point le change, & on ne finit pas un billet par des

termes de condoleance ; lors qu'on l'a commencé par quelques mots pour rire, & par quelques plaiſanteries.

Il faut dans toutes ſortes d'ouvrages garder une modeſtie Chreſtienne. Nous vivons dans un Siecle où la pureté de la Langue regne de toute maniere; la délicateſſe non ſeulement des Dames, mais encore de tous les gens raiſonnables eſt ſi grande ſur ce point, que c'eſt aſſez pour méſeſtimer un livre & le rebuter, que d'y trouver des expreſſions un peu libres.

Le ſecret pour bien écrire, eſt de s'attacher moins aux mots qu'aux penſées ; & à l'égard des penſées de s'attacher moins à celles qui ſont forcées ou qui brillent, qu'à celles qui ſont ſim-

même des écrits ; ce qui eſt en effet le plus beau & le meilleur, ne plaiſt quelque-fois pas tant, qu'une certaine maniere d'écrire libre, galante & agreable.

Il ne faut pas toûjours eſtre ſi délicat en matiére d'ouvrages, il faut un peu d'indulgence pour ce qui nous plaiſt & ce qui nous divertit. Ceux qui ſe ſont donné la peine d'écrire dans le deſſein de nous donner quelques momens de plaiſir, meritent bien qu'on leur pardonne les petites fautes qui leur ſont échapées ; & c'eſt en cela que conſiſte une partie de la reconnoiſſance que nous leur devons, & que nous ne leur pouvons refuſer.

Ceux qui écrivent le plus, ne ſont pas ceux qui écrivent le

mieux; un méchant Peintre fait plus de tableaux en un mois qu'un bon n'en fait en trois ans. Ce n'eſt pas ce que nous faiſons qui nous fait meriter de l'eſtime c'eſt la maniere dont nous le faiſons. L'Imitation & l'Introduction à la vie devote, ont plus fait de veritables converſions, que mille & mille livres de devotion qui ont paru depuis, & dont le trop grand nombre fait qu'ils portent ſur le front leur condamnation; ou ſi l'on n'en veut pas parler dans ces termes, il faut au moins avoüer que leur nombre les rend inutiles & de nul uſage.

Il y a des gens qui croyent qu'il faut lire les Romans pour apprendre à bien parler & à bien

écrire, & moy je dis que c'eſt le vray moyen de ne parler jamais bien, & d'écrire toûjours mal. Pour écrire ou parler juſte, il faut eſtre veritable & naturel ; celuy qui écrit d'un ſtile de Roman n'eſt bon qu'à eſtre imprimé, qu'à empécher de dormir pluſieurs filles ou femmes, & je ne ſçay combien de jeunes gens oiſifs & incapables de s'apliquer à quelque choſe de bon, qu'à paſſer aprés par les mains de toutes les Beurieres des Halles, & qu'à ſervir enfin à allumer le feu des Bourgeoiſes de Paris.

Il y a aſſez de gens qui ſçavent pour eux, mais il y en a peu qui ſçachent pour les autres ; il ſuffit à un homme qui n'eſt ſçavant que pour luy, que ſon eſprit ſoit ſa biblioteque, & que

tout ce qu'il ſçait y ſoit en confuſion comme des livres les uns ſur les autres ; mais un Sçavant pour le public doit avoir de l'ordre dans ce qu'il ſçait, il doit s'énoncer & écrire avec netteté; tout ce qu'il dit ou écrit ſans metode, ne ſert qu'à remplir de ténebres ceux qu'il veut inſtruire, au lieu de les éclairer.

Que ceux qui écrivent peu mais bien, s'en conſolent. Les quatre vers de Monſieur de Brebeuf ſur l'invention de l'écriture, ont à jamais immortaliſé ſon nom ; cependant ce ne ſont que quatre vers, mais ils paroiſſent ſi naturels & faits avec tant de facilité, qu'il ſemble que l'eſprit n'y ait eu aucune part.

CHAPITRE VIII.

De l'Esprit Critique & Satirique.

LA difference de nos sentimens sur ce qui sort de nos mains, & sur ce qui n'en sort pas, est une injustice que l'on ne peut excuser. Cette injustice est une Fille qui ne peut avoir pour Pere que l'amour propre, & pour Mere que la jalousie; ainsi tout ce qui paroist de cette maniere, est toûjours blâmable & criminel.

Un homme de ma connoissan-

ce me dit un jour, qu'il n'avoit qu'à jetter les yeux ſur un livre, pour remarquer tout ce qui s'y trouvoit de foible, de mal imaginé, de mal ſuivi, & de mal exprimé. Je luy repartis qu'il étoit bien-heureux d'avoir tant de lumieres, mais qu'il n'étoit pas le ſeul qui en euſt, & que ceux qui en avoient, decidoient peut-eſtre de ſes ouvrages avec la même promptitude, qu'il decidoit de ceux des autres.

Il n'eſt pas mal-aiſé de trouver à redire à ce que les autres font, mais on auroit ſouvent beaucoup de peine à faire mieux Ceux qui cenſurent ainſi, ſont des Peres qui n'ont des yeux que pour leurs Enfans; c'eſt aſſez que les autres ne ſoient

pas à eux, pour les trouver laids & difformes.

C'eſt une méchante maxime à un homme, de faire le difficile ſur toutes ſortes d'écrits ; s'il croit montrer par cette conduite qu'il a le goût bon, il ſe trompe ; on prend ſouvent ſa delicateſſe pour un manque de jugement, & on ſe perſuade qu'il n'en parle pas comme il le devroit, parce que ce qui y eſt de beau & de relevé paſſe la portée de ſon eſprit.

Dés qu'on veut s'ériger en Critique, & dés qu'on s'eſt mis en tête de trouver à redire à tout, on ſe fait bien des ennemis. Perſonne n'échappe à un homme de cét eſprit, il ne pardonne rien ny à ſes parens, ny à ſes amis, il faut que tout le mon-

de ſe reſſente de ſa bile, & de ſa mauvaiſe humeur ; s'il ne contredit, s'il ne chagrine, s'il n'offenſe quelqu'un, il n'eſt point content, & tout ſon plaiſir eſt de n'en jamais faire.

On n'a pas de peine à croire qu'un homme de cette trempe ne ſe plaiſt guere à vivre avec les autres ; & comment y vivroit-il, puis qu'il ne peut vivre avec luy-même ?

Cenſurer le vice en general, eſt une vertu, mais le reprendre dans un particulier, c'eſt agir avec imprudence & contre la charité, c'eſt en vouloir moins au Vice qu'à la Perſonne.

Il faut haïr le crime & le deteſter, mais il faut épargner le Criminel & l'aimer ; il faut condamner le mal & le fuïr, mais

il faut excuſer celuy qui le commet, & tâcher de le gagner.

Il y a des gens qui ont l'ame ſi belle, & l'eſprit ſi bien fait, qu'ils expliquent tout à bien. Il y a au contraire des eſprits ſi peu raiſonnables, qu'ils voyent toûjours d'un faux jour les actions des autres, & donnent toûjours un mauvais tour à tout ce qu'ils diſent & à tout ce qu'ils font.

Rien n'eſt plus aiſé que de s'ériger en Critique; on n'a qu'à avoir bonne opinion de ſa perſonne, qu'à vouloir ſe faire diſtinguer, & qu'à porter toûjours deux Balances, dans l'une deſquelles on ne manque pas d'abbaiſſer toutes ſortes d'Auteurs, & de s'élever dans l'autre.

Ce n'eſt point l'eſprit qui rend les gens Satiriques, c'eſt l'humeur, c'eſt l'envie, c'eſt la valeur, c'eſt le temperament. Un homme qui a fait quelque ouvrage, qui n'a pas été ſi bien reçu qu'il s'en eſtoit flatté, croit rendre juſtice aux autres, quand il les traite comme il en a été traité, & ſouvent le jugement qu'il fait de leurs écrits en precede la lecture. Il ſe fait un plaiſir de les décrier; ſi c'eſt avec raiſon, c'eſt ce qu'il n'examine pas; cette diſcuſſion luy paroiſt inutile, il ſe vange, c'eſt aſſez.

Si nous avions de la droiture & de l'équité, ce que nous trouvons de naturel, de nouveau, & de bon dans ce qui paroiſt des autres, nous en feroit ex-

cuſer ce qui n'y eſt pas ſi bien penſé, ny ſi juſtement exprimé. Qu'un Perche dans un Arpent ne ſoit pas de même nature que le reſte, on ne laiſſe pas de dire que c'eſt une bonne terre, & celuy à qui elle appartient à lieu de s'en louër; qu'un Parterre plein de Fleurs, ne brille pas tant dans deux ou trois endroits que dans tous les autres, ce Parterre ne laiſſe pas d'eſtre agreable, d'eſtre trouvé beau, & de plaire.

La Melancolie & la Bile d'un Auteur ne doivent pas prejudicier à la reputation d'un autre. Celuy qui ſouffre avec impatience l'applaudiſſemẽt que l'on donne à un ouvrage qui n'eſt pas de luy, doit voir avec la meſme peine des gens plus nobles & plus

riches que luy, puis qu'il n'y a pas plus de raiſon de ſe chagriner de l'un que de l'autre.

La Satire qui ne s'attache qu'au vice en general, & qui ne tombe point ſur les particuliers, corrige agreablement les hommes de leurs foibleſſes, de leurs erreurs, & de leurs enteſtemens, & elle leur donne une haute idée de l'honneſteté & des bonnes mœurs.

La Satire à bien parler ne regarde que les eſprits mal faits, les fripons & les libertins; pour eſtre bonne & bien receuë, il faut qu'elle ſoit vive, morale, plaiſante & ſpirituellement tournée, mais ſur tout qu'elle ſoit faite dans des termes qui ne puiſſent offenſer les oreilles chaſtes des Dames & des gens raiſonnables.

Dans

Dans un Portrait Satirique, mais qui n'eſt que general, chacun s'y reconnoiſt ou méconnoiſt autant qu'il luy plaît ; on ſe l'applique, & on en profite ſi l'on veut. Si on ne ſe l'applique pas, au moins on conçoit que ce portrait n'eſt guere avantageux, & on fait aprés de plus en plus ce que l'on peut, pour ne luy pas reſſembler.

Meſſieurs Deſpreaux & Moliere ont pouſſé ce genre d'écrire au plus haut point qu'il pouvoit aller, & M. de la Fontaine dans ſes Fables a inſinué la même morale, mais d'une maniere plus douce & plus facile.

On doit loüer la Satire qui eſt generale en ce que ſans offenſer perſonne, elle eſt utile & plaît à ceux qui la liſent, & qu'elle

fait voir que l'eſprit de l'homme eſt capable de tout.

Ceux qui ont ce talent peuvent s'en ſervir avec honneur, & l'eſtime que l'on a pour leur ouvrages eſt donnée à juſte titre; on ne les flate pas quand on approuve en eux ce qui le merite; mais ce tour d'eſprit eſt ſi particulier & ſi rare, qu'il ne faut pas s'étonner ſi on en trouve peu qui réuſſiſſent.

Je ne ſçay ſi ceux qui ſe mettent en poſſeſſion de condamner tout ce qu'ils voyent, ne ſont pas leurs propres cenſeurs, & ſi leur ſatire ne tombe pas ſouvent ſur eux-mêmes.

On ne me fera pas croire que tout ce que l'on dit contre les particuliers ſur le ton de critique, ne fait pas tant de mal

que l'on penſe, que l'eſprit y a plus de part que le cœur, & qu'on ne doit regarder ce qui ſe dit ou s'écrit de cette maniere, que comme des productions d'un eſprit vif, gay, & qui ſçait ce que c'eſt que le monde.

Tant de gens s'intereſſent & penſent eſtre marquez dans les ouvrages de cette nature, qu'ils ne ſont pas bien-aiſes de divertir les autres, ou à les inſtruire de leurs dépens. Ils rendent l'Auteur reſponſable de tout ce que l'on dit en conſequence de ſon ouvrage ; ils veulent qu'il ait penſé tout ce que ſes écrits ont fait penſer, & le menent ainſi malgré-luy plus loin qu'il n'a voulu aller.

Pour moy j'aimeray toûjours mieux nos Virgiles, & nos Ho-

races François, que nos Juvenals & nos Perſes; le genie honneſte, libre & élevé des premiers me plaira toûjours plus que celuy des autres, quoy qu'il ſoit plein de feu, d'agrément, & de force.

CHAPITRE IX.

Des Gens de Bien.

L'Apôtre n'avoit rien à ſe reprocher. Il avoit employé pour la gloire de Dieu tout ce qu'il avoit de connoiſſances ; il avoit ſouffert dans les fonctions de ſon miniſtere tout ce que l'on y pouvoit ſouffrir, & cependant il n'oſoit dire qu'il étoit juſte, & qu'il étoit en état de grace. 1. Cor. 4.

Aprés cét exemple, qui de nous peut avoir la preſomption de s'eſtimer homme de bien,

& qui peut declarer que celuy qui le paroiſt, l'eſt en effet ? Tout ce que nous voyons faire de loüable, doit nous faire croire que ceux qui le font craignent Dieu, & qu'ils l'aiment, mais c'eſt une temerité de l'aſſurer.

Un homme qui n'agit que dans la vuë de Dieu, & rien que pour luy, eſt certainement homme de bien, mais où eſt cét homme ? La Lanterne de Diogene ſeroit inutile pour le chercher & le trouver. Quand preſt à faire une action de charité on a oublié le monde, on ne s'eſt pas toûjours oublié ſoy-même, & ſouvent un peu d'amour propre ou de vanité ſe trouve en noſtre chemin, lors que nous allons faire une bonne œuvre.

Il arrive même assez ordinairement, que celuy qui a oublié le monde dans sa memoire, ne l'a pas oublié dans son cœur, & lors qu'il croit en estre absolument détaché, il reconnoist que le monde vit encore plus en luy, qu'il ne vit dans le monde.

Quand une action genereuse se fait avec éclat, elle perd pour l'ordinaire beaucoup de son merite, parce qu'il est presque impossible que la nature n'y trouve son compte, & que celuy qui va faire cette action ne s'y sente pas un peu porté, par la reputation qu'elle va luy donner; ce qui se fait dans le fond d'un desert, ou dans un lieu separé de l'embaras du siecle, est bien plus agreable à Dieu. Une ame en cét état vuide de tout ce

qu'il y a dans le monde, ne ſe remplit que de ſon Createur, elle ne penſe qu'à luy plaire, & qu'à luy marquer ſon amour, ou pour mieux parler, cette ame n'agit plus, c'eſt Dieu qui agit en elle ; on n'a pas peine à juger de l'excellence, du merite, & de la ſainteté de cette action, quand elle eſt faite de cette maniere.

Celuy qui dans une maiſon reguliere a le moins de talent, eſt peut-être celuy qui eſt le plus homme de bien. Une Sœur Converſe a ſouvent plus de vertu qu'une Religieuſe du Chœur, & même que la Maiſtreſſe des Novices ; elle eſt plus humble, elle a moins d'occaſions de s'applaudir ſur ce qu'elle fait, elle eſt regardée comme la dernie-

re de la maiſon, & elle ſe regarde elle-même comme telle; c'eſt aſſez pour eſtre la premiere aux yeux de Dieu.

Il ne ſuffit pas pour eſtre vertueux que nous ne faſſions pas de mal, il faut de plus que nous pratiquions le bien; ſouvent nous ne faiſons pas le mal, parce que nous ne ſommes pas en état de le faire, ou que nôtre humeur & nôtre temperament ne nous y portent pas; s'en abſtenir ainſi n'eſt pas un grand effort, & il n'y a en cela ny merite, ny vertu.

Il ne faut qu'une mauvaiſe inclination pour rendre un homme vicieux, mais il en faut pluſieurs bonnes pour le rendre vertueux; c'eſt pour cela qu'il y a ſi peu de gens de bien, &

qu'il y en a ſi grand nombre qui ne le ſont pas.

Il eſt facile à un homme qui n'aime ny la crapule, ny le vin, de ne s'enyvrer jamais, mais il n'eſt pas facile à un homme qui aime l'argent, de n'eſtre pas Avare. Il n'eſt pas de même facile à un homme élevé dans les plaiſirs, d'y renoncer pour jamais.

Le merite d'une action augmente ſouvent par les circonſtances & par les motifs de celuy qui la fait; c'eſt ce qui eſt cauſe que celuy qui donne peu, donne quelque-fois plus, que celuy qui donne beaucoup.

Deux Religieuſes font toutes deux l'Oraiſon ſoir & matin, elles aſſiſtent toutes deux au Ser-

vice de l'Egliſe, & la ferveur de l'une ſemble ne pas l'emporter ſur celle de l'autre ; cependant, il y a quelque-fois bien de la difference entre leur exterieur, & ce qui ſe paſſe dans le fond de leurs cœurs. Il en eſt ainſi de toutes les actions qui ſont faites en apparence de la même maniére, & par des perſonnes de même caractere, & de même perfection.

De deux ou trois Eccleſiaſtiques qui parlent enſemble de la Vertu, ce n'eſt pas toûjours celuy qui en parle le plus, qui en parle le mieux, ny même celuy qui en parle le mieux, qui eſt en effet le plus homme de bien ; mais c'eſt celuy des trois qui deſire le plus de l'eſtre, & qui travaille le plus à le deve-

nir. On ne peut eſtimer la Vertu ſans l'aimer, & on ne peut l'aimer ſans en avoir ; c'eſt elle qui eſt cauſe qu'on l'aime, & que l'on a toûjours peur de la perdre.

Une belle Femme aime la beauté, non par l'amour qu'elle a pour la beauté, mais par l'amour qu'elle ſe porte ; c'eſt ce qui fait qu'elle n'aime pas la beauté dans les autres, & qu'elle eſt jalouſe de celles qui luy reſſemblent.

Cela ne ſe peut dire d'un homme de bien ; il aime la vertu dans les autres, parce qu'il ne s'aime pas, & que c'eſt la vertu qu'il aime.

Un homme de probité ſe contente de faire le mieux qu'il peut, ce qu'il doit faire, ſans

penſer à ce que l'on en dira ; les reflexions que les autres y pourront faire n'entrent jamais dans ſes veuës ; il fait le bién, parce qu'il l'aime, & il l'aime, parce qu'il eſt aimable, & qu'il le doit aimer.

Quand il ſe cache il trouve Dieu ; quand il ne ſe cache pas, il ne voit que Dieu ; tout ce qui l'environne eſt comme l'air, qui ne fait point changer de poſture, ny d'action à celuy qui agit ; & on peut dire pour lors que le monde eſt avec cet homme, mais que cet homme n'eſt pas avec le monde.

Il me ſouvient d'une belle parole de S. François de Sales ſur ce ſujet. Il avoit été en conference pour une affaire de pieté avec une Dame de la Cour.

Quelqu'un luy demanda enſuite ſi cette Dame étoit belle, il répondit qu'il n'en ſçavoit rien. Et ne l'avez-vous pas vuë, repartit l'autre ? Oüy, dit le Saint, je l'ay vuë, mais je ne l'ay pas regardée.

Il en eſt de même de tous les gens de Vertu, qui dans des Aſſemblées publiques font quelque bonne action. Ils ſont avec le monde, comme s'ils n'y étoient pas, ils voyent le monde, & ils ne le regardent pas.

Un homme de bien qui dans l'Egliſe eſt vû de toutes parts, n'en ferme pas plus les yeux, ou ne les éleve pas plus au Ciel; il n'en eſt pas auſſi plus long-temps à genoux : il ſe contente d'un exterieur modeſte, en voilà aſſez pour ceux qui le voyent,

mais dans le fond de ſon cœur il s'abandonne aux doux mouvemens de la Grace, il écoute Dieu, & en adore la grandeur, la puiſſance & la bonté ; tout ce qui ſe paſſe ainſi ne vient point à la connoiſſance de ceux qui le voyent, & c'eſt ce qui ſouhaite.

L'homme de bien l'eſt en tout; s'il change ſa maniere de vivre, c'eſt pour s'accommoder aux lieux où il eſt, & aux emplois dans leſquels il ſe trouve engagé; il a toûjours les meſmes veuës, la même fin & les meſmes deſſeins ; il change ſeulement de route pour aller où il veut aller, & cherche de nouveaux moyens de ſervir Dieu, & de procurer ſa gloire.

Un homme de bien qui parle

de la vertu, & qui inſtruit les autres, reſſemble à une Mere qui ſe nourrit du pain & de la viande qu'elle mange, avant que d'en nourrir ſon Enfant. Celuy qui n'eſt homme de bien qu'en apparence, ne laiſſe pas de parler aſſez ſouvent de la vertu, mais pour ſuivre la penſée de Saint Iſidore, on peut dire que cét Hypocrite reſſemble au Corbeau Famelique qui apportoit à Elie du Pain, dont il ne ſe nourriſſoit pas luy-même.

3. *Reg.* c. 17.

Se propoſer dans de certaines actions une fin honneſte, & n'en uſer pas de même dans les autres, c'eſt faire dans la morale ce que font les Faux-monnoyeurs dans le commerce, qui pour donner cours à une piece fauſſe, la couvrent d'une petite feüille

feüille d'or ou d'argent, & la marquent au Coin du Prince.

Un Homme de bien eſt toûjours d'accord avec luy-même ; ce qu'il veut aujourd'huy, il le voudra toûjours ; toutes ſes actions ſe font à meſme fin, il ne ſe cache & ne ſe montre pas plus dans les unes que dans les autres ; c'eſt toûjours meſme zele, meſme prudence, meſme modeſtie, & meſme humilité. Celuy qui n'eſt homme de bien qu'en apparence, n'agit pas toûjours par un meſme principe ; il oſte ſouvent à ſes emplois & à ſes exercices le merite qu'ils pourroient avoir, parce qu'il n'eſt jamais tout entier, ce qu'il devroit eſtre ; c'eſt un homme qui ſe partage & qui ſe diviſe luy-même ; c'eſt un homme dans

lequel tout ſe combat & tout ſe contredit ; ſes dehors démantent ce qu'il a dans le cœur, & il n'eſt rien moins que ce qu'il paroît eſtre.

Pour eſtre Homme de bien dans les Benefices, il le faut eſtre autrement que dans les Charges du Siecle & dans le Mariage ; ces differens états demandent de differentes manieres d'agir. Tel ſeroit homme de bien s'il n'eſtoit que Laïque, qui n'en fait pas aſſez pour l'eſtre dans ſa profeſſion, & tel Laïque en fait plus qu'il ne doit ; ils ne ſont ny l'un ny l'autre, dans les voyes où Dieu les appelle, ou s'ils y ſont, l'un y marche trop lentement, & l'autre trop vîte ; l'un s'arreſte & ſe détourne ; l'autre à force d'aller va

trop loin & s'égare.

Le malheur qu'il y a pour ceux qui veulent vivre en gens de bien, c'eſt que perſonne ne s'étudie à l'eſtre ſelon ſa profeſſion, & qu'il y a peu de Directeurs qui bornent le zele de ces nouveaux commençans, ou qui leur faſſe entẽdre qu'ils n'en ont pas aſſez. On voit des gens retirez, ou des Religieux, & on en fait le modele de ſa vie : ce n'eſt pas là ce que Dieu demande d'un Magiſtrat, d'un homme d'épée, ou d'un Marchand.

Les pratiques de devotion des autres nous plaiſent pour l'ordinaire, & celles que nous pourrions pratiquer dans l'eſtat où nous ſommes, ne nous reviennent pas ; ainſi il y a peu de gens de bien, parce qu'il y en a peu

qui faſſent ce qu'ils doivent, & qui ne faſſent que ce qu'ils doivent,

On s'enteſte des mortifications des autres & de leurs auſteritez, & on ne ſe ſouvient plus de ce que l'on eſt ; on meſure ſes forces ſur celles d'autruy, & on n'a aucun égard ny à ſon temperament, ny à ſa profeſſion ; un homme aſſis ſur les fleurs de lys veut vivre en benedictin, & cette bizarre conduite fait qu'il ne vit ny en Benedictin ny en Magiſtrat, & qu'il n'eſt ny l'un ny l'autre.

Le ſecret de la devotion eſt de ne la jamais outrer, de ne ſe rendre jamais ſingulier, & de ne ſe faire jamais diſtinguer par des excés & par des extremitez remarquables.

Une vie unie & toûjours égale marque un grand fond de pieté il eſt bon de ne rien faire d'extraordinaire ; mais il faut toûjours tâcher de faire extraordinairement bien tout ce que l'on fait.

celuy-cy ne cherche que les apparences de la vertu : ce qui ſe fait ſans éclat n'eſt pas à ſon gré, & il eſt content pourveu qu'il paſſe pour Devot.

Un homme veritablement touché parle peu & va à la pratique; celui qui ne l'eſt pas & qui le veut paroître, parle beaucoup, & ne ſonge point à faire ce qu'il dit; l'un ſe mortifie en tout ce qu'il peut, l'autre cherche ſes aiſes & ſes commoditez en toutes rencontres; l'un eſt doux & modeſte, l'autre bruſque & impatient; l'un ſe hait, pour ainſi dire; & l'autre s'aime.

Un faux devot ſouhaite d'eſtre conſideré & honoré par tout, il devient l'ennemy irreconciliable de celuy qui ne luy rend pas tout l'honneur qu'il croit luy

eſtre dû; il eſt ſi attaché à ſes ſentimens, qu'il les ſouſtient toûjours avec opiniaſtreté; il ne connoît de raiſon que celle qu'il ſe donne, & il penſe qu'on ne la peut trouver que dans ſa teſte, dans ſes paroles & dans ſes écrits.

Un homme de bien eſt toûjours égal & honneſte à tout le monde, un devot eſt tantoſt gay, tantoſt chagrin; il s'offenſe de tout, & ne ménage perſonne; l'un eſt bon à ſes domeſtiques, en prend un tres-grand ſoin dans leurs maladies & les recompenſe de leur ſervice; l'autre chaud & prompt n'en peut rien ſouffrir, & la moindre faute eſt un legitime pretexte pour les renvoyer.

Un homme de probité n'eſt point

point difficile pour le boire & pour le manger, il n'y a rien de trop bon ny de trop bien appreſté pour le Devot ; l'un ſe cache avec ſoin dans ſes aumônes & dans ſes bonnes œuvres, l'autre les fait à grand bruit & aux yeux de tout le monde; l'un eſt humble, & l'autre eſt vain; l'un ne penſe qu'à plaire à Dieu, l'autre qu'à plaire au monde.

Un homme qui ne peut plus faire de figure dans le Siecle, prend ſouvent le party de s'ériger en Devot. Cela eſt bien-toſt fait ; il n'a qu'à reformer un peu ſon exterieur, qu'à faire le ſevere, qu'à trouver à redire à tout, & qu'à hanter des gens de bien.

Une Femme que l'on a veuë ai-

mer beaucoup le monde, & que l'on y remarquoit à cauſe de ſa vanité & de ſa dépenſe, n'a pas plûtoſt atteint l'âge à ne pouvoir plus continuer ſon genre de vie ſans ſe faire moquer d'elle, qu'on la voit tout d'un coup parler ſur le ton de Devote, & cela, parce qu'elle ne met plus de rouge ny de mouches, qu'elle ne va plus au bal, au cours, ny à la comedie, & qu'elle eſt devenuë modeſte dans ſa coiffure & dans ſes habits.

De même une Joüeuſe qui a beaucoup perdu, qui n'a plus de credit, & ſur la parole de laquelle on ne peut plus joüer, paſſe dans un moment d'une extremité à l'autre, & parle plus haut dans une aſſemblée faite pour le ſecours des pauvres, que

toutes celles qui y vont depuis dix ans, & qu'un zele qui a continué depuis tant de temps, fait paſſer pour les plus charitables de la Paroiſſe.

On me dira peut-être, il n'y a donc point de veritable retour pour ceux & celles qui ont beaucoup été dans le monde ; Dieu me garde d'avoir une telle penſée, il y a un retour aſſurément, mais il n'eſt pas facile, & on ne trouve pas Dieu ſi aiſément, aprés l'avoir ſi peu cherché.

Nos plus grandes peines viennent de nos mauvaiſes habitudes & de nos paſſions déreglées. Pour trouver du ſoulagement dans ces peines, nous n'en devons pas chercher dans nos maiſons de Campagne, dans les

Charges, ou dans la confidence de nos Amis, ces remedes ſont toûjours foibles pour de ſi grands maux. Si nous rentrons dans nous-mêmes, pour y chercher ce que nous n'avons pû rencontrer ailleurs, nous n'y trouvons ſouvent qu'une ſedi-
Aug. in Pſ. tieuſe revolte, & qu'une guerre
54. domeſtique; tout nous y paroiſt en trouble & en armes, & nous reconnoiſſons que nous n'avons point de plus grand ennemy que nous-mêmes. C'eſt un ennemy que nous avons toûjours ſur les bras, qui nous fait front par tout, & qui ne nous donne jamais un moment de repos.

Que faut-il donc faire dans ces rencontres? Il faut recourir à Dieu, il doit eſtre ſeul nôtre refuge; mais pour nous le reu-

dre favorable, il faut recourir à luy avec autant de ferveur & d'empreſſement, que d'amour & de foy.

Recourir à Dieu de cette maniere, n'eſt pas ſe faire Devot d'habitude & de profeſſion. Recourir à Dieu de cette maniere, n'eſt pas regarder la Devotion comme un azile dans ſes pertes & dans ſes diſgraces ; recourir à Dieu de cette maniere, n'eſt pas ſe faire Devot par intereſt ou par vanité.

La Devotion eſt un voile qui cache bien des défauts. Dés qu'on s'eſt mis ſur le pied de Devot, on ſe permet bien des choſes que l'on refuſe à ceux qui ne paſſent pas pour tels. On ſe voit dans la pratique des bonnes œuvres, on eſt toûjours en

commerce avec des gens de bien, on n'entend parler que de charitez, on ſe forme ſur cela une idée de ſon merite & de ſa probité ; & ce Devot qui ſe regarde comme n'étant plus ſujet aux foibleſſes ordinaires des hommes, tombe ſouvent dans le peché des Anges.

La premiere choſe que fait un Devot ou une Devote, c'eſt de chercher un Directeur qui ne ſoit pas ſi ſevere, & qui s'accommode un peu à ſes infirmitez. Un Devot ſe croit une perſonne publique, qui merite qu'on ait pour luy des égards, qu'on n'auroit pas pour d'autres; il eſt ſi fort enteſté des ſervices qu'il rend aux Pauvres & à l'Egliſe, qu'il en perſuade le Directeur, qui dans cette vûë

le ménage en toutes rencontres; ainſi la nature ne pâtit point, & elle ſe trouve à ſon aiſe avec cet homme de détachement & de grace.

Il en eſt du Devot comme du bel eſprit, on eſt l'un & l'autre à juſte prix, mais on ne peut paſſer pour homme d'eſprit, ou pour homme de probité, ſi on n'a beaucoup de l'un ou de l'autre.

Dés qu'on ſouhaite paſſer pour Devot, on fait connoître qu'on ne l'eſt pas. L'humilité eſt le ſceau, ou la preuve eſſentielle de la veritable pieté. La Devotion dans les Hypocrites, reſſemble à la pouſſiere, que le vent emporte à toute heure, & dans les gens de bien, elle eſt comme un Arbre qui a pris de

bonnes racines, & que les vents
Pſal. 1. ou les orages ne peuvent abbatre.

Si je parle des Devots d'une maniere à ne pas faire deſirer d'en augmenter le nombre, on ne doit pas s'en prendre à la Devotion, mais au caractere & à l'eſprit des faux Devots. Ma penſée n'eſt pas de décrier la veritable pieté, on n'en ſçauroit parler en trop bons termes, il n'y a pas même aſſez de langues pour en faire l'éloge; mon deſſein eſt ſeulement de faire connoître la Dévotion mondaine & intereſſée, afin que l'on ne s'y trompe pas.

Rien ne préjudicie plus à la veritable pieté, que le faux zele & le métier de ces Devots du ſiecle. Ce qu'ils ont de vanité,

d'avarice, ou de mauvaiſe foy, fait que l'on impute injuſtement les mêmes defauts à ceux qui ſont humbles, & pleins de droiture & de charité.

La difference qu'il y a entre un veritable & un faux Dévot, eſt la même qui ſe trouve entre une beauté naturelle, & une beauté fardée. L'une paroiſt toûjours ce qu'elle eſt, ſans ſoin & ſans artifice ; l'autre n'eſt plus rien, dés que le blanc & le rouge luy manquent, ou qu'elle n'a pas eu le temps de les employer pour ſe maintenir dans le rang qu'elle avoit obtenu par leur ſecours.

La veritable pieté eſt toûjours reconnuë pour ce qu'elle eſt, ſans que celuy qui en fait profeſſion, s'étudie à la faire paroî-

tre ; au contraire, la fauſſe pieté a beſoin que celuy qui s'en fait honneur veille ſans ceſſe à garder des meſures, & à ſe contraindre, afin qu'il paſſe pour ce qu'il n'eſt pas.

Les vrais & les faux Devots ſe trouvent ſouvent enſemble, & leurs pareils emplois font lier une étroite ſocieté entr'eux. On peut même dire qu'ils ſe plaiſent à eſtre les uns avec les autres, parce que les premiers ont bonne opinion de ceux qu'ils croyent leurs ſemblables, & que les derniers veulent faire paſſer cette bonne opinion que l'on a d'eux, dans l'eſprit de leurs Parens & de leurs Amis. La charité eſt le motif qui unit les uns, la vanité ou l'intereſt, le motif qui unit les autres.

Un faux Devot eſt ſouvent un Avare, ou un Ambitieux maſqué, qui ne s'attribuë ce beau nom, que pour mieux cacher ſon avarice, ou ſon ambition ; il faut bien du diſcernement pour ne s'y pas méprendre.

Qu'un faux & qu'un veritable Devot ſoient en concurrence pour un Employ ou pour un Benefice, il arrive peu que le veritable Devot ſoit preferé. La raiſon eſt qu'il demeure tranquille, & qu'il laiſſe à la diſcretion de celuy qui doit nommer, à faire le choix qu'il trouvera à propos, & que le faux Devot uſe de toutes les adreſſes, de toutes les intrigues, & de toutes les ſoupleſſes que ſon eſprit luy fournit pour parve-

nir à ſes fins. Il n'y a que le temps qui faſſe connoître que l'on a été ſurpris, & que l'on n'a pas choiſi celuy qui meritoit de l'eſtre.

Un faux Devot paroiſt preſque toûjours ce qu'il n'eſt pas, & ne paroiſt preſque jamais ce qu'il eſt; il ſe donne à luy-même, pour tromper le monde, le conſeil que Jeroboam donna à
3. *Reg.* *c.14.* ſa Femme, pour tromper le Prophete Abias. Il change ſon exterieur, mais le cœur ne change pas; & au lieu que Rebecca
Gen. *c.27.* donna à Jacob les Habits d'Eſaü pour ſurprendre Iſaac, il ſe donne les Habits de Jacob pour ſurprendre l'eſtime de tous ceux qui le voyent.

CHAPITRE XI.

De la Mediſance.

LA Mediſance eſt le plus infame de tous les Vices; il eſt d'autant plus à craindre, que quiconque tombe dans ce défaut, donne ſouvent un coup mortel à un homme, qui ne connoît pas la main qui le tuë, & l'on peut aſſurer que tous les Mediſans ſont des Lâches, des Traîtres & des Aſſaſſins.

J'appelle Mediſans tous ceux qui parlent mal des autres, ſoit que ce qu'ils en diſent ſoit vray, ſoit qu'il ne le ſoit pas; la rai-

ſon eſt qu'ils font un égal préjudice, & que l'on reçoit également tout ce que l'on apprend de ces deux manieres. En effet la coûtume eſt, que l'on ne ſuſpend pas ſon jugement dans ces rencontres, on ſe perſuade que le bruit commun eſt garant de la verité de la choſe, & pour la croire on ne ſe tient pas obligé de l'examiner de plus prés.

Nous ne recevrons pas nôtre reputation perduë par une mediſance, comme nous recouvrons noſtre ſanté perduë par un excés que nous avons fait, ou par un accident qui nous eſt arrivé. L'un dépend de noſtre conſtitution, de noſtre temperament, & de noſtre regime de vie, l'autre ne depend point de

nous ; nous ſommes entre les mains du public, qui ne fait grace à perſonne, & qui, quand il eſt prevenu, ne revient preſque jamais ſur les impreſſions qu'on luy a données.

Il eſt étrange que nous ſoyons ſi éclairez ſur les actions de nos Parens & de nos Amis, & que nous ſoyons aveugles ſur les noſtres. Il eſt ſurprenant que nos yeux groſſiſſent toûjours les objets pour les autres, & qu'ils les rappetiſſent ſans ceſſe dans tout ce qui nous regarde. Nos fautes nous paroiſſent des Fourmis & des Moucherons, lors que celles des autres ſe preſentent à nous comme des Chameaux & des Elephans. Si nous avons tant de lumieres pour porter un prompt jugement ſur

ce que l'on dit, & ſur ce que l'on fait par tout, d'où vient que nous demeurons dans les tenebres, pour ce que nous diſons, & pour ce que nous faiſons ?

Il y a quelque temps que Monſieur X. me vint dire ? Sçavez-vous que Monſieur XX. a fait une méchante action ? Je luy répondis, non je ne le ſçay pas. Il eſt bon, me dit-il, que tout le monde le ſçache ; ſur quoy je luy repartis, qu'au contraire il eſtoit bon que perſonne ne le ſçûſt, & que l'honneſteté que l'on ſe devoit les uns aux autres, & la charité obligeoient à taire de pareilles actions. J'ajoûtay qu'il ne faloit pas qu'il fût du nombre de ceux, qui croyent faire leur éloge, quand ils condamnent

damnent la conduite des autres.

Trois jours aprés, Mr. X. m'arrêta dans une ruë pour me faire une confidence, qu'apparemmẽt il avoit faite à plusieurs autres avant moy, & cette confidence se terminoit à me dire que Mr. XX. avoit eu une affaire qui luy faisoit tort. Je luy dis que j'avois peine à croire ce qu'il me raportoit, parce que celuy dont il me parloit étoit homme prudent & sage, & qu'il l'avoit bien fait voir depuis peu dans une occasion, où il avoit paru avoir infiniment d'esprit & de conduite. Je conjuray ensuite mon Médisant, de faire plûtost valoir les bonnes actions que de publier celles qu'il croïoit mauvaises. Je remarquay que ce

que je luy disois le touchoit ; cela fut cause que je n'en demeuray pas là, & que je le fis convenir qu'il étoit bien cruel, que ce que l'on faisoit quelquefois de mal par surprise, fust relevé avec tant de rigueur, & que ce que l'on faisoit de bien avec application, fust enseveli dans un éternel oubli, & que l'on n'en parlât jamais.

Un mois aprés, l'experience acheva de me convaincre sur le grand nombre de Medisans, & voicy comment cela arriva. Estant en Compagnie, M. X. me tira à part pour me dire qu'un de mes Amis avoit bien manqué de jugement dans une rencontre, qu'il ne racommoderoit jamais ce qu'il avoit gâté, & qu'il me vouloit apprendre le

détail de cette facheuſe affaire. Comme il ſe metoit en état de me la conter, je luy fis un compliment qui le ſurprit, & qui ne luy plût gueres. Je luy dis que je m'étois mis en poſſeſſion il y avoit déja du tems, de n'entendre jamais parler mal de perſonne; que s'il avoit quelque choſe de bon à me dire de mon Amy, je l'écouterois avec plaiſir, ſinon, que je le priois de me diſpenſer d'une audience qui me feroit de la peine, & qui me donneroit du chagrin. Un peu de rougeur parut ſur ſon viſage, ſoit de honte, ſoit de dépit; je ne fis pas ſemblant de la remarquer, & pris congé de luy ſans pouſſer les choſes plus loin. Nous nous ſeparaſmes, luy peu content de moy, comme je crois,

& moy fort ſatisfait d'avoir ainſi reçû ce Mediſant. J'en ay toûjours uſé depuis de cette maniere, dont je me ſuis tres-bien trouvé.

Nous ſommes tous ſi malheureuſement nez, que le mal nous touche plus que le bien, cela ſe voit par experience. Que l'on nous rapporte une douzaine de bõnes actions, elles feront moins d'impreſſion ſur nous qu'une mauvaiſe que l'on nous aura appriſe. Nous avons à choiſir parmi ces douze belles actions, celle qui nous plaiſt le plus pour la publier, c'eſt à quoy nous ne penſons pas; mais nous n'avons pas aſſez de langues pour faire ſçavoir la mauvaiſe à tout le monde. Rendons-nous juſtice ſur ce procedé. D'une part il mar-

que un grand fond de corruption dans nôtre cœur, & dans nôtre eſprit ; & de l'autre, il fait bien connoître le peu d'honnêteté & de charité que nous avons les uns pour les autres.

Que l'on apprenne à un homme du monde une action extraordinaire & d'éclat, il a peine à la croire, il en veut des preuves & des témoins, & croit que ce ſeroit foibleſſe de s'en raporter legerement à ce que l'on en dit ; que la mediſance luy en forge une honteuſe & deteſtable, il ajoûte foy au premier recit qu'on luy en fait. Demandez-luy raiſon de cette difference, il vous répondra que les Devots ſe donnent les uns aux autres mille bonnes actions, auſquelles ils n'ont jamais pen-

ſé, & n'aura pas l'équité de dire auſſi que l'on attribuë pluſieurs méchantes actions à des gens, qui n'ont jamais eû le deſſein, ny la volonté de les commettre. Il eſt prudent & circonſpect pour ſe rendre ſur ce que l'on dit de l'une, & il ne trouve aucune difficulté à croire l'autre. Dans une de ces rencontres il faut qu'il ſoit convaincu, puis que c'eſt une bonne action; dans l'autre il eſt perſuadé d'abord, parce que c'en eſt une mauvaiſe.

Aprés une Bataille gagnée, on dit il y a quelque tems dans un lieu où j'étois, que M. X. avoit reçu un coup de Mouſquet dans le dos. Un homme de la Compagnie ne manqua pas de dire, que cette bleſſure

ne luy étoit pas fort glorieuſe, puis qu'il ne pouvoit l'avoir reçuë qu'en fuyant. Je pris la parole, & dis à cet homme, que les plus braves s'expoſoient ſouvent à de ſemblables bleſſures, parce qu'ils s'engageoient trop parmy les Ennemis, & qu'étant enveloppez, ils recevoient des coups de toutes parts, & qu'ils étoient ainſi tuez ou bleſſez. J'ajoutay que ce fût de cette maniere que Judas, ce grand & illuſtre Machabée, finit glorieuſement ſes jours en gagnant la Victoire.

Je ne ſçay ſi mon avis l'emporta ſur le ſien, mais je ſçay bien qu'il n'en faloit pas davantage à un eſprit mal fait & grand parleur, pour aller conter la choſe comme il l'avoit penſée.

Si un Gentil-homme, un Officier de merite & de diſtinction, bleſſé à la vuë d'une Armée, n'eſt pas ainſi à couvert d'une mediſance, comment un particulier, un homme ſans nom, ſans credit, & ſans autorité, s'en poura-t-il deffendre ?

Bien ſouvent un homme parle mal d'un autre, parce que s'il s'eſtoit trouvé en ſa place, il auroit commis le mal dont il l'accuſe ; ſa foibleſſe luy donne une idée de celle de l'autre, & le reproche de ſa Conſcience appuye ſa mediſance, & en eſt tout le fondement. Il eſt perſuadé qu'il auroit ſuccombé à la tentation, il ne luy en faut pas davantage pour publier que l'autre n'y a pû reſiſter. Voilà comment la pluſpart des choſes ſe paſſent

paſſent en ce monde, de quelle maniere on decide ſur les actions d'autruy, & ſur quel pied on s'en rend les Arbitres & les Juges.

Un homme de ma connoiſſance me dit un jour, qu'il avoit eu dans ſa jeuneſſe la malheureuſe habitude de parler mal de tout le monde, que preſentement pour reparer ce qu'il avoit gâté, il diſoit du bien de toutes ſortes de perſonnes, qu'il en diſoit même qui n'étoit pas; mais qu'il aimoit mieux employer des fauſſetez à l'avantage des autres, que des veritez à leur deſavantage. Sa fin & ſon motif étoient bons; c'eſt ce qui me donna lieu de luy dire, ce que ſaint Auguſtin a autrefois penſé touchant les deux ſages

S. Aug. lib. cont. Mend. c. 15.

Femmes des Egyptiens, Zephora & Phua, qui firent un menſonge officieux, pour ſauver la vie à pluſieurs Innocens, que Dieu recompenſeroit aſſurément ſes vûës, & la pureté de ſes intentions; & je luy conſeillay de continuer, ſans neanmoins bleſſer la verité, à établir la reputation de tout le monde, à en dire par tout du bien, & à n'en perdre jamais les occaſions.

Il y a, ce me ſemble, plus de lâcheté à médire de quelqu'un, qu'à luy dire des injures. La raiſon eſt que celuy qui fait une médiſance, attaque un abſent; il n'a perſonne en teſte qui luy reſiſte, & cette maniere d'agir ne peut eſtre que d'un homme ſans cœur & ſans honneur, qui ne

riſque rien, & qui prend toutes ſes ſuretez. Celuy qui dit des injures, ne les dit pas en ſecret & à l'oreille d'autruy, il ne les confie pas à un Etranger ſur la religion d'un ſerment, il attaque ſon Ennemy en face, il ne luy cele & ne luy déguiſe rien, & ſans craindre de s'attirer ſa colere, il le combat à forces égales. Ainſi je n'ay pas de peine à conclure, que celuy qui dit des injures eſt le plus emporté, que l'autre eſt le plus dangereux, mais que l'action de l'un eſt plus excuſable que celle de l'autre.

Il me ſemble que l'on peut avec raiſon comparer les Médiſans aux Vautours & aux Corbeaux, qui ne cherchent jamais les Fleurs ny les Fruits, mais ſeulement les Charognes ſur leſ-

quelles ils ſe jettent pour ſe repaiſtre. Les Médiſans en uſent de même ; ils n'ont jamais d'égard aux bonnes actions, ils ne ſont curieux que des mauvaiſes, & ne s'arreſtent qu'à celles qu'ils penvent cenſurer & critiquer.

On peut auſſi comparer les Médiſans à la Mer, & cette comparaiſon me paroiſt encore plus juſte & plus belle que l'autre. Comme la Mer enſevelit dans ſes abiſmes l'Or, l'Argent, les Pierreries, & tout ce qu'il y a de precieux dans le Vaiſſeau qu'elle engloutit, & qu'elle ne pouſſe ſur ſes rivages que quelques puants Cadavres, & d'inutiles reſtes d'un fâcheux Naufrage ; de même les Médiſans cachent les bonnes qualitez de ceux qu'ils veulent perdre.

Ils ne parlent jamais de tout ce qui leur attireroit des loüanges ; ils ſe repreſentent ſans ceſſe leurs defauts, ſans ſe reſſouvenir jamais de leurs vertus, ils ſupprimẽt leurs belles actions, & ne font mention que de ce qui leur eſt échappé par ſurpriſe, par foibleſſe, ou par imprudence.

Ce n'eſt pas aſſez à un homme de n'eſtre pas auteur d'une médiſance, il faut de plus qu'il n'en ſoit pas complice; c'eſt à dire que ce n'eſt pas aſſez de ne l'avoir pas inventée, il faut encore qu'il ne la debite & qu'il ne la répande pas. Je ne ſçay ſi celuy qui entre le premier dans une Ville pour la piller, y fait plus de tort que ceux qui le ſuivent, qui ruinent, qui ſaccagent, & qui met-

CHAPITRE XII.

De ceux qui vivent enſemble.

LE Prophete Royal s'écrie, que c'eſt une bonne & agreable choſe que les Freres demeurent enſemble, & qu'ils ſoient unis. Cette exclamation doit ſervir à nous faire faire une ſerieuſe reflexion ſur la douceur que nous trouvons à eſtre les uns avec les autres; mais il faut que ceux qui ſont unis de cette maniere, le ſoient plus par l'hon- Pſ. 132.

neſteté & la charité, que par une demeure exterieure & locale.

Rien ne contribuë plus à faire goûter la douceur de demeurer enſemble, que la paix & l'union; & le premier pas qu'il faut faire pour avoir cette paix avec les autres, c'eſt de l'avoir avec ſoy meſme. Un homme ſans paſſion & qui vit dans la regle, s'accommode aiſément à toutes ſortes d'humeurs & d'eſprits, & il eſt difficile de trouver cette paix avec les autres, quand elle ne regne pas dans noſtre cœur.

Le moyen qu'un homme chagrin, inquiet, inégal & inconſtant puiſſe plaire? Le moyen qu'un homme qui n'eſt jamais content de luy, le puiſſe eſtre des autres? Le moyen qu'un homme s'accommode à ce que

les autres veulent, quand il ne ſçait pas ce qu'il veut luy-meſme ?

La ſource & la cauſe ordinaire de la peine que l'on a à vivre enſemble, vient de ce que l'on ne ſe ménage pas aſſez, & de ce que l'on n'a pas aſſez de complaiſance les uns pour les autres. Nous voulons que l'on entre aveuglément dans nos intereſts, quand nous n'avons pas les meſmes égards pour ceux avec qui-nous vivons ; nous ne pouvons ſouffrir leur humeur, lors que nous voulons hautement qu'ils s'accommodent à la noſtre ; en un mot, on ne nous aime pas, parce que nous n'avons pas l'eſprit de nous faire aimer.

C'eſt pour cela que le Sage aſſure, que la douceur dans les

paroles & dans la maniere de vivre multiplie les Amis, & qu'il
Eccles. chap. 6. appelle cette douceur l'arbre de vie, parce qu'elle procure par tout la paix, le repos & l'union.

Nous nous faisons tous honneur de nostre opinion. Contredire à toute heure celle des autres, c'est les chagriner dans ce qui les touche le plus; vouloir toûjours l'emporter sur eux c'est vouloir sans cesse s'élever & se distinguer, & cela n'est pas agréable à ceux qui sont de nostre commerce & de nostre societé.

On n'aime pas qu'un homme domine dans ses opinions, & qu'il s'érige un empire sur les sentimens de tous ceux qu'il voit. Cet ascendant qu'il veut

prendre, & cet air déciſif ne ſe ſouffrent qu'avec impatience. Il a beau croire que les lumieres des autres ne ſont que des tenebres auprés des ſiennes, on n'en convient pas, & on ne reconnoiſt pas en luy tout l'eſprit & toute la raiſon qu'il ſe donne.

Quand un homme ſoûtient ſes opinions avec chaleur, on croit que c'eſt la paſſion, & non la raiſon qui le fait agir, on regarde cette paſſion comme une injuſte violence; à laquelle on s'oppoſe avec obſtination, & cette obſtination à combattre ce que l'on ſoûtient avec chaleur altere les eſprits; & trouble la paix de ces deux partis ſi oppoſez & ſi differens.

Celuy qui croit qu'on luy doit

déferer en tout ſe trompe ; il n'a pas tant de ſcience ny tant d'eſprit, que les autres ne prétendent en avoir autant, & chacun en cela ſe tient ſur le qui vive. Le privilege de décider, qu'un bel eſprit ou qu'un Sçavant s'attribuë, n'eſt reconnu & receu qu'autant qu'il plaiſt à ceux qui ne luy diſputent pas ; il ne dépend pas de luy ſeul ; & ſe le donner ainſi avec hauteur, c'eſt le moyen de n'en pas joüir paiſiblement.

Pour conſerver la paix dans une ſocieté bien établie, ce n'eſt pas aſſez de ne contredire perſonne, ou par coutume, ou par une autorité que l'on ſe donne mal à propos. Il faut de plus avoir une reciproque indulgence, & ſe pardonner tous beaucoup de choſes.

Nous ne devons pas agir comme ſi tout nous étoit du, & comme ſi nous ne devions rien aux autres ; nous ſommes tous foibles & pleins de défauts. Il faut nous prendre & nous conſiderer ſur ce pied, & quiconque veut profiter des agrémens que l'on trouve dans une honneſte ſocieté, doit volontairement s'accommoder à tout ce que l'on en doit auſſi ſouffrir.

Les defauts des autres doivent eſtre regardez avec des yeux de complaiſance & de compaſſion, & non avec des yeux de chagrin & d'impatience ; lors que nous les regarderons ainſi, nous n'aurons pas peine à nous y accoûtumer.

La bizarrerie d'un homme doit-elle faire impreſſion ſur un eſ-

prit bien fait ? Non certes ; il la doit regarder comme une bizarrerie, & la recevoir pour telle. Un homme ſage doit-il changer ſa conduite, parce que celuy avec qui il demeure en change à tout moment ?

Il ſeroit ridicule qu'un homme s'impatientaſt & ſe miſt en colere, parce que tout d'un coup la pluye ſurvient & ſuccede au beau temps. Il n'eſt pas moins impoſſible de changer l'humeur & l'eſprit des gens, que d'empêcher le changement des ſaiſons, & de les accommoder à nos veuës, à nos deſſeins, & à nos ſouhaits.

La grande habitude que l'on a les uns avec les autres, fait qu'on ſe connoît trop bien, & que ne ſe pouvant rien cacher on

s'en eſtime & on s'en aime beaucoup moins. Pour vivre dans une parfaite intelligence il faut ne ſe pas voir ſi ſouvent ; on ſe brûle quand on s'aproche trop du feu, & on ſe broüille quand on ſe voit de ſi prés & ſi ſouvent.

Lors qu'on commence à ſe voir, on ſe déguiſe & on ſe contraint aiſément, mais à la longue on ſe fait connoiſtre pour ce que l'on eſt. On ne voit les gens qu'en perſpective & de loin dans les premieres viſites, mais celles qui ſuivent les font voir de plus prés & au naturel.

On me dit il y a quelque temps que trois hommes demeuroient enſemble depuis dix ans, & qu'il n'y avoit point d'autre engagement entr'eux, que celuy de la civilité & de l'amitié. Je

repartis que l'on pouvoit conclure qu'ils eſtoient tous trois fort honneſtes, & qu'ils avoient l'eſprit bien fait.

Ne ſe plaire qu'avec les Grands c'eſt s'élever au deſſus de ce que l'on eſt, & faire voir une ambition peu reglée. Ne ſe plaire qu'avec ſes inferieurs, c'eſt s'abbaiſſer lâchement, & n'avoir pas le cœur bien placé. Se plaire avec ſes ſemblables, & tâcher de s'en faire aimer, c'eſt avoir des ſentimens d'un galant homme qui ſe ſoûtient dans ſa condition avec honneur.

Quand on eſt toûjours avec les Grands on ſe captive, & on s'impoſe une loy de reſpect dont on ne peut ſe diſpenſer. Quand on eſt toûjours avec ſes inferieurs, on ſe fait une habitude de

de vivre d'une maniere peu proportionnée à ſa naiſſance. Quand on eſt toûjours avec ſes ſemblables, on n'oſe ſe démentir & ſe rendre indigne du rang & de la famille dont on eſt.

On voulut mettre il y a quelque temps un Gentil-homme auprés d'un Prince. Ceux qui s'employerent pour cela en dirent tous les biens poſſibles, & parlerent de ſon eſprit & de ſon merite, comme de quelque choſe de fort extraordinaire; il n'en falut pas d'avantage pour ne l'y pas faire recevoir. Les Grands & ceux qui les approchent, ou qui ſont de leur confidence, ne veulent pas de ces gens ſi diſtinguez; ils les craignent, & ne les aiment pas.

Avec ſes ſemblables, il faut

ſouvent cacher une partie de ce que l'on vaut, pour ſe rendre plus familier. On gagne plus à ſe faire aimer qu'à ſe faire paſſer pour habile, ou pour bel eſprit. Rien n'eſt plus incommode à une ſocieté que celuy qui veut toûjours s'en rendre le chef.

Pour goûter la douceur qui ſe trouve à vivre dans une ſocieté, il ne faut ny manquer d'eſprit, ny en avoir trop ; ces deux extremitez ſont également nuiſibles. On peut même aſſurer que pour l'ordinaire on a plus de complaiſance pour celuy qui a peu d'eſprit, que pour celuy qui en a beaucoup ; on a de la bonté pour l'un & de la jalouſie pour l'autre.

Un ſecret infaillible pour vivre bien dans une ſocieté ; c'eſt de ne ſe méler des intereſts des

autres, qu'autant qu'ils le veulent, & qu'ils nous témoignent le desirer. Sous pretexte de vouloir estre utile, on fait souvent remarquer plus de curiosité que d'affection, & plus d'empressement pour sçavoir les choses, que de passion pour rendre service.

Donnez à tout le monde des marques de vostre civilité & de vôtre honnesteté, & tout le monde vous en donnera. Loüez ceux qui le meritent, excusez ceux qui en sont dignes, ne blâmez jamais personne, & vous gagnerez le cœur de tout le monde. Obligez tous ceux avec qui vous avez commerce, rendez-leur de bons offices en toutes rencontres en un mot, aimez-les, & ils vous aimeront.

CHAPITRE XIII.

De la Vanité.

Pſ. 115. LE Prophete Royal aſſure, que nous ſommes tous menteurs ; il pouvoit ajoûter que nous ſommes auſſi tous vains, & qu'il n'y a de la difference entre nous, que dans la maniere de l'eſtre. C'eſt ſe faire grace, c'eſt ſe méconnoiſtre, & c'eſt vouloir ſe diſtinguer ſans raiſon, que de ne pas convenir de cette verité.

La bonne mine, la bravoure, les emplois, l'eſprit, & la naiſ-

ſance , ſemblent autoriſer la bonne opinion que chacun a de ſoy , & nous ne croyons pas faire injuſtice à ceux à qui nous nous preferons , quand nous ſommes perſuadez que ces avantages nous élevent au-deſſus d'eux.

On m'a ſouvent voulu faire croire que M. X. étoit fier & glorieux ; jamais homme ne l'a moins été ; ſes belles Livrées , ſon magnifique Equipage , le nombre de ſes Domeſtiques , & ſon grand air , luy font tort. A le pratiquer , on le trouve en toutes rencontres civil , familier & obligeant ; une demi heure de ſa converſation dément toutes les apparences , & détruit toutes les preventions que l'on avoit contre luy.

On ne doit pas croire qu'un homme eſt vain, à cauſe qu'il paroiſt l'eſtre. Il ne doit paſſer pour tel, que quand ſes paroles ou ſes actions font connoiſtre qu'il l'eſt en effet.

S. Bern. Serm. 12. in verb. Apoſ. Il y a une ſi grande liaiſon entre la douceur & l'humilité, qu'elles ſont preſque inſeparables. Saint Bernard dit que ce ſont deux Sœurs. L'une ſe cache autant qu'elle peut, toûjours retirée dans le fond du cœur, elle ne cherche ny à paroiſtre, ny à ſe produire; l'autre au contraire ſe fait connoiſtre en tous temps, & donne indifferemment à tout le monde des preuves de ce qu'elle eſt.

On peut dire qu'il en eſt de même de la vanité & de la fierté; elles vont rarement l'une

ſans l'autre, & ſi l'une ſe cache en toutes rencontres, l'autre ſe fait voir à tous momens.

On ne veut jamais paſſer pour vain ; c'eſt un défaut qu'on prend ſoin de ſe cacher à ſoy-méme ; mais on ne ſe fait point une honte de paſſer pour fier, & pour homme qui pretend qu'on le diſtingue, & qui croit bien meriter qu'on faſſe attention à ce qu'il eſt.

Voulez-vous ſçavoir ſi un homme eſt vain ? ne luy rendez pas tous les honneurs qu'il penſe luy eſtre dus. Sa fierté offenſée fera bientoſt paroiſtre ſa vanité, & l'une viendra au ſecours de l'autre, pour vous donner une parfaite idée de celuy que vous deſirez connoître.

J'étois il y a fort peu de jours

dans une compagnie où je vis deux hommes d'un caractere bien different. L'un avoit du mérite, & l'autre croyoit en avoir On donna beaucoup d'aplaudiſſemens au premier, & il eſtoit juſte qu'on les luy donnaſt. Le ſecond qui remarquoit avec impatience qu'on ne penſoit point à le loüer comme il le ſouhaitoit, interrompoit ſouvent le diſcours, afin de donner occaſion de parler de luy ; mais la longue perſeverance à ne pas prendre le change pouſſa ſa patience à bout, & fut cauſe qu'il s'en alla. Une ſi bruſque ſortie ſurprit, mais comme on n'avoit pas eu la complaiſance de le louër tandis qu'il eſtoit preſent, on n'eut pas auſſi la foibleſſe de le condamner lors qu'il fut party.

Le

Le motif qui l'avoit obligé à prendre une ſi prompte reſolution fut d'abord connu de toute la compagnie, & un petit ſourire fut la ſeule peine que ſon chagrin & ſa vanité luy attirerent.

Si nous n'eſtions pas prévenus injuſtement de noſtre merite, nous découvririons à toute heure dans les autres quelque vertu qui nous manque & nous trouverions toûjours des raiſons pour nous mettre au deſſous d'eux; mais nous ſommes ſi delicats amateurs de tout ce qui part de nous, que nous croyons quand on louë quelqu'un, que l'on nous dérobe les loüanges qu'on luy donne.

C'eſt un abus de s'imaginer qu'on ne puiſſe faire une action

d'éclat, ſans y eſtre pouſſé par la vanité. Chacun peut ſe diſtinguer ſelon ſes emplois, ſans penſer à s'attirer des loüanges. La joye de bien faire ſon devoir eſt une récompenſe aſſez glorieuſe pour celuy qui cherche à s'en acquitter avec honneur, ſans qu'il porte ſes veuës plus loin.

Il en eſt des bonnes actions à l'égard de la vanité, comme de la patience à l'égard de la paix du cœur. Quand on s'eſt accoutumé à ſouffrir ſans ſe plaindre, on ſe poſſede dans les douleurs & dans les afflictions, & le repos de l'eſprit n'en eſt point troublé. De meſme à force de faire de bonnes actions ſans vanité, on s'en forme une habitude. La droiture & la probité ſe naturaliſent en nous, & ſe

tournant en noſtre ſubſtance, elles deviennent la regle de tout ce que nous faiſons.

Un Prince ſuce la grandeur avec le lait ; l'air qu'il reſpire eſt un air plein du reſpect qui luy eſt deu. Tout luy apprend qu'il eſt Prince, & rien ne luy dit qu'il eſt homme, & homme ſujet à mille foibleſſes comme tous les autres. Il ne faut donc pas eſtre ſurpris, s'il ſe regarde ſans ceſſe comme Prince, dont le nombre eſt fort petit dans chaque Etat, & s'il ne regarde ceux qui l'approchent que comme des hommes, dont toute la terre eſt couverte.

Si nous paſſons des Palais des Princes, dans les maiſons de ces Favoris de la fortune, dont les richeſſes & les grandes Charges

ſont tant de jaloux, nous n'y trouverons que des gens qui s'eſtiment & qui s'aiment, que des gens tout remplis de la magnificence de leurs meubles & de leurs équipages. Enyvrez comme ils ſont de tout ce qui flate la chair & les ſens, le moyen qu'ils ne s'applaudiſſent pas ſur leur apparent bonheur? le moyen qu'ils ſe faſſent des leçons chrétiennes dans cette abondance? le moyen qu'ils ne s'élevent pas quand tout les éleve, & le moyen qu'ils ne ſe diſtinguent pas eux-meſmes, quand tout les diſtingue?

Ce n'eſt pas toujours dans les grands trains & dans les dépenſes exceſſives que la vanité ſe trouve, elle eſt ſouvent le vice des pauvres & des malheureux. Lors

qu'elle paroiſt avec éclat, elle fait des envieux & des ennemis, mais quand elle ne ſe montre qu'avec des habits déchirez & pleins de pieces, elle trouve des flateurs & des Amis; cependant elle eſt pour lors d'autant plus à craindre, qu'elle eſt moins connuë, & ſi on ne la regarde de bien prés déguiſée comme elle eſt, on s'y laiſſe tromper, & on luy donne des loüanges qu'elle ne merite pas.

Il ne faut pas ſe perſuader qu'un homme eſt humble & ſans vanité, parce qu'il eſt pauvre. Il ne faut pas croire auſſi pour eſtre vain que ce ſoit aſſez d'eſtre riche; on peut eſtre riche & conſideré ſans eſtre vain, comme on peut eſtre humilié & pauvre ſans eſtre humble.

La vanité eſt de tout Païs, il n'eſt point pour elle de terre étrangere, elle a eſté & ſera de tous les ſiecles. Elle ſe trouve dans toutes ſortes d'états, & elle ſe trouvera encore à la fin du monde dans toutes ſortes de profeſſions; il n'y a que la maniere d'eſtre riches ou pauvres, qui nous rende humbles ou vains.

Quoy qu'on doive dire à la loüange de ceux qui vivent dans la retraite, & hors du commerce du monde, qu'en ſe cachant comme ils ſont, ils renoncent de cœur & d'eſprit à la vanité, ils ne ſont pas neanmoins les ſeuls qu'on puiſſe croire veritablement humbles. On en trouve dans les grands emplois du ſiecle, & meſme à la Cour,

& leur humilité eſt d'autant plus grande qu'elle trouve par tout des obſtacles, que tout la combat, & qu'elle ſçait triompher de tout.

La pluſpart des gens d'épée parlent avec tant de retenuë de ce qu'ils ont fait, que cela doit donner de la confuſion à un Poëte, à un Avocat, à un Prédicateur, quand il veut qu'on faſſe l'éloge d'un Ouvrage, auquel il a travaillé beaucoup de temps, & qui ne luy a coûté ny bras ny jambe.

On n'a pas ſujet d'eſtre content de ſoy, quand on n'a fait une bonne action que dans la veuë d'en recevoir de l'applaudiſſement. La loüange doit eſtre regardée comme l'ombre d'une bonne action; elle la ſuit, & ne

la précede pas : ainſi celuy qui ſe porte à la faire dans le deſſein d'en eſtre loüé, renverſe l'ordre des choſes, puis qu'il fait marcher devant luy ce qui doit le ſuivre.

L'homme a pour la vanité un ſi grand panchant, que ſouvent il ſe fait honneur du bien d'autruy. Je connois un Officier qui ne croyant pas parler devant un homme de ſa profeſſion, & Officier comme luy, nous faiſoit croire qu'il avoit monté le premier à la bréche d'une Ville qui avoit eſté aſſiegée. Ce ſecond Officier l'ayant écouté paiſiblement ſans l'interrompre & ſans le contredire, luy repartit : Tout ce que vous avancez, Monſieur, touchant ce qui ſe paſſa dans cette occaſion me ſurprend, &

de la maniere que vous parlez, il y a longtemps que vous devriez eſtre mort, parce que je n'ay monté que le ſeptiéme à cette meſme bréche, & je ſuis ſeur que ceux qui y eſtoient montez avant moy, ont tous eſté tuez. L'un fut plus cru que l'autre, & il parut que ce dernier ne rapportoit cette action, que pour apprendre à celuy qui s'eſtoit vanté ſi mal à propos, à conter toujours les choſes comme elles ſe ſont paſſées, & à ne ſe pas faire un merite d'une bravoure qu'il s'attribuoit fauſſement.

On ſe fait encore quelquefois honneur d'une chanſon ou d'un Sonnet qu'on n'a point fait, & ceux que l'on trompe n'en connoiſſant point l'Auteur,

ne ſont pas d'humeur à s'inſcrire en faux ſur une bagatelle de cette nature. Ainſi il arrive aſſez ſouvent que celuy qui ne peut ſe faire un merite de ce qui ſort de ſon fond, tâche de s'en faire un du vol qu'il a fait à ſon voiſin.

Il faut que nous ſoyons bien peu raiſonnables pour rechercher avec tant d'empreſſement, ce que nous ne pouvons poſſeder qu'avec beaucoup d'inquietudes. Les ſuperbes équipages, les honneurs & les grands Emplois ont ſans doute de l'éclat, mais c'eſt un éclat qui trompe ceux qui en ſont ébloüis. Ces marques de grandeur & de puiſſance entretiennent noſtre vanité, & nous empêchent de reconnoiſtre que le monde eſt

S. Aug. Epiſt. 144.

pour nous plus à craindre quand il nous engage à l'aimer, que lors qu'il nous oblige à le mépriſer. Perſuadons-nous donc une bonne fois, que plus les biens temporels ont d'attraits pour flater nos ſens, plus les biens éternels ont de charmes pour fortifier nos eſperances & purifier noſtre amour.

CHAPITRE XIV.

Se piquer de quelque chose.

UN Philosophe qui a l'esprit bien fait, mais qui n'a pas les lumieres de la Foy, ne se pique que d'une chose, qui est de ne se piquer de rien. Il connoist combien son esprit est borné, & le peu de temps qu'il a à vivre; il se represente ce qu'il y a à sçavoir dans l'Histoire, dans la Morale, dans la Medecine, dans les Mathematiques, & dans les Secrets de la Nature. Ce nombre innombrable de cho-

ſes qu'il peut apprendre, l'accable, & il voit que ce qu'il ſçait eſt ſi peu, qu'il ſe croit obligé d'avouër qu'il ne ſçait rien; c'eſt ſe rendre juſtice, & c'eſt rendre témoignage à la verité que de parler de cette maniere.

Un Philoſophe Chrétien en doit dire & faire plus qu'un Philoſophe Payen, il doit ſe piquer de connoître Dieu & de le craindre; il doit ſe piquer de connoître noſtre Religion & celuy qui en eſt l'auteur & le Chef; il doit ſe piquer de croire tout ce que l'Egliſe croit.

Un homme de qualité doit ſe piquer de ne jamais rien faire qui ſoit capable de deshonorer ſa famille & ſon nom, il doit ſe piquer de ne jamais rien faire qui puiſſe donner la moindre

atteinte à ſon honneur & à ſa reputation.

Ne ſe piquer pas d'eſtre Chrêtien & de craindre Dieu, c'eſt manquer de Foy & de Religion ; ne ſe pas piquer de vivre ſans reproche ſelon le monde, c'eſt manquer de cœur & d'honneur.

Se piquer d'avoir toûjours de beaux équipages, d'eſtre bien meublé, de tenir bonne table, & de faire grande dépenſe, c'eſt marquer qu'on n'a pas le gouſt bon, & que l'on borne ſes ſoins & ſes plaiſirs à ce qui ne les merite pas ; il faut tâcher de ſe diſtinguer par des endroits plus ſolides & plus honorables.

Se faire remarquer par ſa bravoure & par ſa conduite dans les gens d'épée, par ſa droiture

& par ſa probité dans les Magiſtrats, par ſa ſcience, & par ſon zele dans les Evêques, les Docteurs & les Abbez, c'eſt quelque choſe de plus loüable & de plus eſtimé.

Se piquer de bien danſer, de bien joüer au mail ou au triquetrac, & de bien placer une balle dans un tripot; c'eſt faire voir qu'on eſt jeune, & que l'on ne connoît pas encore les bonnes choſes.

Il y a quelque temps que je me trouvay avec un Abbé, à qui on parla de chevaux & de la difficulté qu'il y avoit à les bien choiſir. Il dit qu'il ſe piquoit de s'y connoître, & de ne s'y pas laiſſer tromper. Je luy repartis qu'il feroit mieux de ne s'en piquer pas, & puis que Dieu luy

avoit fait la grace de luy donner un rang conſiderable dans le monde, de laiſſer aux Courtiers & aux Maquignons l'avantage de bien ſçavoir leur métier. J'ajoûtay qu'il ſeroit ſurprenant que ces ſortes de perſonnes ſe piquaſſent de décider ſur les matieres Beneficiales, & de ſçavoir les Peres de l'Egliſe.

Je ne ſçay ſi cet Abbé avoit plus raiſon qu'un autre de ma connoiſſance, qui ſe piquoit de tirer en volant mieux qu'homme de France. Comme il s'en piquoit ſouvent, un goguenard luy dit un jour, qu'il l'alloit faire paſſer par tout pour le premier & le meilleur Abbé du Royaume, puis qu'il prenoit tant de ſoin de ſes Moines, & qu'il les nourriſſoit de caille-

teaux & de perdreaux.

Un Gentil-homme n'en fut pas quitte à ſi bon compte. Il ſe piquoit de chanter proprement, & le diſputoit même aſſez ſouvent à ceux qui en font profeſſion ; cela fut cauſe qu'un Muſicien ſans garder de meſures, & ſans faire reflexion ſur celuy à qui il parloit, luy dit un jour qu'il feroit bien mieux de ſe faire remarquer à l'Armée dans quelque belle occaſion, que d'eſtre de tous les concerts, & que d'avoir toûjours une place dans le parterre de l'Opera. L'inſolence du Muſicien déplut fort au Plumet ; il vouloit s'en vanger, mais on accommoda l'affaire ; l'un fit excuſe, l'autre la receut, & ils s'en retournerent tous deux toujours

fort enteſtez de leur Ge re ſol ut, & de leur Sol la mi la.

Un homme qui ſe pique d'étude & d'eſprit, trouve tous les jours des gens qui ont plus d'eſprit & plus d'érudition que luy, qui neanmoins ne s'en piquent pas. Pour ſe piquer de quelque choſe, on n'en eſt pas plus habile, on marque ſeulement que l'on veut paſſer pour ce qu'on n'eſt pas, & pour ce que l'on voudroit eſtre.

Un Brave ne ſe pique jamais de l'eſtre, il laiſſe ce partage à ceux qui ne le ſont qu'à demy. Un Docteur doit encore moins ſe piquer de ſcience, parce que la ſcience eſt d'une ſi grande & ſi vaſte étenduë, qu'on peut demeurer d'accord qu'il y a tres-peu de Sçavans, mais qu'il y a

bon nombre de gens qui ſont moins ignorans que les autres.

Un homme qui veut paſſer pour ſçavant, ou pour bel eſprit, ſe fait tous les jours des affaires dont il ſe tire avec peine, il ſe met un fardeau ſur les épaules ſi lourd & ſi peſant, qu'il s'en trouve ſouvent accablé.

Il me ſouvient qu'eſtant à la campagne chez un Gentilhomme de mes Amis, deux Religieux y arriverent un ſoir; ils furent receus avec toute l'honneſteté qui eſtoit deuë à leur caractere & à leur profeſſion. Un de ces Peres plein de feu ſe fit écouter avec grande autorité. Comme il ſe piquoit de ſcience & d'eſprit, & qu'il parloit beaucoup, il en dit plus dans une heure, qu'un autre n'auroit

pû faire en deux. Un Eccleſiaſtique qu'il prit ſans doute pour le Curé, ou pour le Vicaire du Village, fut un de ſes plus paiſibles Auditeurs, & il luy laiſſa dire tout ce qu'il voulut. Comme perſonne ne luy tenoit teſte, il tranchoit & décidoit ſur tout. Enfin ſon heure de parler eſtant paſſée, & prenoit haleine, cet Eccleſiaſtique crut qu'il eſtoit à propos de relever une partie de ce qu'il avoit dit, & fit connoître en peu de temps qu'il avoit beaucoup de Lettres, qu'il raiſonnoit juſte, qu'il ne ſe jettoit pas de branche en branche, qu'il ne prenoit point le change, & qu'il alloit droit au fond des queſtions, tant ſur le fait que ſur le droit.

La maniere de s'énoncer, &

la ſolidité de ſon diſcours ſurprirent beaucoup ſon adverſaire, & luy impoſerent un reſpectueux ſilence. Je puis dire à l'avantage de cet Eccleſiaſtique, que ſa modeſtie dans cette rencontre parut encore plus que ſa ſcience; il menoit le Religieux par la main, & le faiſoit marcher pas à pas ſans qu'il paruſt le conduire, & l'éclairoit ſans faire valoir ſa lumiere. Le Religieux en fut édifié & chagrin tout enſemble, & demanda au Maiſtre de la maiſon le nom & l'employ de l'Eccleſiaſtique avec qui il avoit eu affaire. C'eſt, luy répondit le Gentilhomme, un Docteur de mes Amis. Cela dit, il n'y eut plus moyen de faire parler celuy qui ſe piquoit tant d'eſprit & de ſcience, & ſans

vouloir ſe compromettre davantage, il prit le party de s'en aller le lendemain dés la pointe du jour.

Rien n'eſt plus plaiſant que de voir deux hommes ſe piquer de Peinture. A les entendre d'abord, & à leur voir prendre le tour dont ils parlent, on a lieu de penſer qu'ils ſçavent tous deux tout ce que l'on peut y ſçavoir ; mais en leur donnant une audience paiſible, on en rabat plus de la moitié, & tous les coups de pinceau qu'ils donnent à leurs Portraits, ſont autant de traits qui les défigurent, & qui les empêchent de reſſembler.

Si on les en croit ſur ce qu'ils diſent, ils ont le diſcernement juſte, ils connoiſſent parfaite-

ment les manieres tendres & dures. L'un dit hardiment, ce Tableau n'eſt pas correct, l'autre le coloris m'en plaiſt ; l'un, les attitudes en ſont belles, mais le deſſein n'en eſt pas ſçavant ; l'autre, il y a de l'imagination & du genie dans ce Tableau, mais il eſt contre l'Hiſtoire, & le Peintre s'eſt donné des libertez qui ne ſont pas permiſes ; l'un trouve que les figures en ſont bien placées ; l'autre qu'elles ſont trop confuſes, & qu'elles ne diſent pas aſſez clairement ce qu'elles devroient dire.

On voit bien qu'ils parlent tous deux de la peinture dans les termes dont il faut en parler ; mais ils les appliquent à contre-tems, & loüent ſouvent un Peintre d'une choſe dont il

en faudroit loüer un autre. Ce ſont des demy-ſçavans qui ont eu commerce avec les bons & les veritables Connoiſſeurs.

Il y a quelque temps qu'un homme voulut à toute force joüer du Claveſſin dans une compagnie où j'eſtois, il croyoit en joüer parfaitement & s'en piquoit ; cependant il ne ſatisfit pas. Quand il fut party, on en parla fort à ſon deſavantage ; un de ceux de la Compagnie dit en plaiſantant, que quand il voudroit il ne joüeroit pas mal, qu'il n'avoit pour cela qu'à ne pas joüer ; ces trois mots plurent plus que le jeu.

Si chacun faiſoit bien ſon métier & s'acquittoit bien des devoirs de ſa profeſſion, on ne ſe piqueroit jamais de rien ; on

ſe

on ſe pique peu de bien faire ce qu'on doit faire ; c'eſt pour l'ordinaire des choſes qui ne ſont pas de nôtre état dont nous nous piquons. Faire bien ce qu'on doit nous paroît trop commun , on veut aller au delà , & ſe faire un merite par ce qu'on pourroit ne pas faire , & ce que les autres ne font pas.

Un homme de qualité me diſoit une fois , qu'il falloit ſe piquer de quelque choſe; qu'un bon Conſeiller alloit au Palais ſoir & matin ſans porter ſes veuës plus loin ; qu'un riche Marchand étoit dans ſa boutique toute la ſemaine , & ne ſe méloit que de ſon trafic , que cette veuë luy paroiſſoit trop tranquille & trop bourgeoiſe ; qu'en ſe piquant de quelque cho-

ſe, on s'impoſoit une neceſſité de la bien ſçavoir & de la bien faire, & que cela faiſoit diſtinguer un homme, & le mettoit au deſſus des autres.

Se piquer de cette maniere, n'eſt pas dans mon ſens une choſe que l'on puiſſe blâmer, pourveu que l'amour propre & l'ambition n'y ayent point de part. Ainſi on peut conclure que ſe piquer de quelque choſe, peut eſtre une bonne ou mauvaiſe maxime, ſelon les choſes dont on ſe pique, & ſelon les veuës & les motifs qui font qu'on s'en pique.

CHAPITRE XV.

De la Conſcience.

IL n'y a point d'homme qui ne veüille paſſer pour eſtre delicat ſur le fait de la conſcience ; mais deux choſes font que ſouvent cet homme n'en vit pas mieux ; la premiere eſt que ſa delicateſſe eſt imaginaire ; la ſeconde, qu'il ſe fait une conſcience à ſa mode.

Sa delicateſſe eſt imaginaire, parce qu'il ſe forme une idée d'une delicateſſe qu'il n'a point. Cette delicateſſe qu'il ſe donne

n'eſt que pour des crimes énormes, ou que pour des vices auſquels il ne ſe ſent pas porté par humeur & par inclination.

Il ſe fait une conſcience à ſa mode, parce qu'il ne fait point ſcrupule de mille choſes qui regardent ſes intereſts; ſon ambition, ou ſes plaiſirs; ainſi il ſe croit fort delicat ſur les devoirs de ſa conſcience; parce qu'il ne fait pas conſcience de tout ce qu'il veut faire, & que ſa delicateſſe ne tombe que ſur ce qu'il ne veut pas faire.

Un homme de conſcience de cette maniere ne doit guere vivre en repos. Il reſſemble à un malade qui ſe défend le vin & les fruits, & qui mangeant par excés de toutes ſortes de viandes, eſt à toute heure

en danger de mourir.

Tout le monde ſçait que nous nous devons ſoûmettre à la Loy de Dieu, & c'eſt noſtre conſcience qui nous fait connoître à quoy cette Loy s'étend, & les reproches que nous avons à nous faire ſur ce ſujet.

Noſtre conſcience eſt un miroir dans lequel nous nous reconnoiſſons pour ce que nous ſommes. C'eſt dans ce miroir que noſtre ame voit à découvert le bien qu'elle fait ou qu'elle neglige, le mal qu'elle commet ou qu'elle évite, les tentations auſquelles elle reſiſte, ou auſquelles elle ſuccombe. Nous avons beau nous flater, ce miroir eſt toûjours fidelle, & nous repreſente toûjours noſtre interieur tel qu'il eſt.

Noſtre conſcience eſt encore comme un grand Livre ; dans lequel nos penſées, nos paroles, & nos actions ſont écrites ; c'eſt un regiſtre qui tient compte de tout. Ce livre ou ce regiſtre s'ouvre quelque fois de luy même, & c'eſt lors que nos peines d'eſprit & les reproches que nous nous faiſons nous portent à changer de vie ; mais ce Livre ſe referme preſque auſſi-toſt, parce que nous ne nous appliquons pas aſſez à profiter des bons mouvemens que nous reſſentons, & que ces bons mouvemens durent peu manque d'y eſtre fidelles.

J'oſe dire de plus aprés Saint Bernard, que noſtre conſcience eſt comme un égouſt, où toutes les ordures de noſtre vie vont ſe

décharger, & cet égouſt eſt quelquefois ſi plein qu'il regorge; mais de peur que la mauvaiſe odeur qui en ſort ne nous incommode, & ne nous faſſe peine, nous le rebouchons incontinent, & nous le couvrons de fleurs, c'eſt à dire de vains projets de converſion, & de fauſſes eſperances d'un veritable détachement. Peur peu que nous le rebouchions ainſi, nous reprenons le train ordinaire de noſtre vie, & nous nous endurciſſons plus que jamais dans le mal.

Quand un homme meurt dans la grace de Dieu, & que ſa conſcience n'a rien à luy reprocher, dés que ſon ame eſt ſeparée du corps, il voit dans Dieu tout ce qu'il a fait & ſouffert pour

luy. Quelle joye & quelle conſolation !

Quand un homme meurt dans le peché, il reçoit une lumiere bien differente ; une lumiere funeſte qui ſe répand ſur toutes les ordures & ſur toutes les abominations de ſa vie ; luy fait connoître ſans confuſion & ſans ſucceſſion de temps tout le mal qu'il a commis ; & pour lors, quel ſujet d'affliction & de deſeſpoir !

Tant que l'on joüit d'une ſanté parfaite, on ſe pardonne aiſément ſes mauvaiſes habitudes. Le pretexte en eſt facile & favorable. On ſe repreſente la foibleſſe humaine & les occaſions journalieres & preſſantes du peché, il n'en faut pas davantage pour les excuſer.

Souvent meſme nous tirons de l'impunité de nos deſordres paſſez, une pernicieuſe aſſurance pour l'avenir, & aprés avoir long-temps étouffé les juſtes remords de nôtre conſcience, nous nous procurons une tranquilité d'eſprit, qui doit nous faire trembler.

Le peché reſſemble à une racine d'épine. Quoyque nous maniions cette racine, & que nous la preſſions dans nos mains, elle ne nous fait point de mal, & ſouvent elle nous paroît moins rude que ne le ſont les racines des autres plantes; mais à meſure qu'elle pouſſe, elle s'arme de pointes, & quelquefois elle pique de telle ſorte, que les bleſſures qu'elle fait ſont mortelles.

Il en eſt de même du péché.

Nous ne remarquons pas d'abord tout le mal qu'il nous fait, mais dans la ſuite nous le reſſentons vivement, & il devient quelquefois ſi grand que l'on n'en guerit jamais.

Qu'importe à un homme de n'eſtre pas heureux ſur la terre, pourveu qu'il le ſoit dans le Ciel? Qu'importe qu'il ſoit mort au monde, aux honneurs, aux plaiſirs, à luy-même, pourveu que par la pureté de ſa conſcience il demeure écrit ſur le Livre de Vie?

Celuy qui vit dans la retraite, joüit d'une paix d'eſprit & d'une joye interieure, que la pureté de ſa conſcience luy donne, & que la corruption du monde ne luy peut ôter.

Celuy qui vit dans l'embaras

du ſiecle & dans les plaiſirs, ſe livre luy même à de preſſans remords, & l'on peut aſſurer que les tenebres des cachots les plus noirs, & de l'enfer même, n'approchent pas de l'horreur & des tenebres qui regnent dans ſa conſcience. *S. Aug. Epiſt. 151.*

Nous n'avons qu'à ouvrir les yeux & à regarder le Ciel, pour entendre ſa voix pour aprendre les merveilles de celuy qui l'a créé; nous n'avons de même qu'à jetter les yeux ſur noſtre conſcience pour entendre ſa voix, qui nous reproche ſans ceſſe l'abus que nous faiſons de nos lumieres & de noſtre ſanté. *Saint Chryſ. hom. 9. & ad poſtu. Antio.*

Mal-heureux eſt celuy qui ne la veut pas écouter, ou qui la fait parler ſelon qu'il le deſire, puis que quelque injuſtice qu'elle lui

conſeille, ou quelque plaiſir qu'elle luy permette, il eſt toûjours celuy qui y perd le plus, & qui en ſera le plus puny.

Celuy qui a le moins de conſcience, eſt quelquefois celuy qui en parle le plus, & qui veut le plus que l'on croye qu'il en a.

On ne peut ſuivre une meilleure regle que celle de la conſcience, mais il ne la faut pas corrompre, afin qu'elle s'accommode à nos humeurs & à nos foibleſſes.

Pourquoy voyons-nous des Pecheurs ſe convertir veritablement & de bonne foy, & pourquoy en voyons-nous qui ne ſe convertiſſent qu'en apparence & pour quelques jours, ſi ce n'eſt parce que les uns font une ſerieuſe reflexion ſur

ce que leur conſcience leur dit, & que les autres n'en font qu'une légere, que les uns l'écoutent attentivement, & que les autres ne l'écoutent que dans le tumulte du monde, & encore tout pleins de leurs paſſions ?

Un homme qui ne veut pas payer ce qu'il doit, ne veut ny voir ny entendre ſes Creanciers il les fuit & ſe cache dés qu'ils paroiſſent. Il en eſt de meſme du Pecheur à l'égard de ſa conſcience ; il ne veut ny jetter les yeux ſur elle, ny l'entendre. Dés qu'elle ſe preſente à luy ; cent faux pretextes luy ſervent de voile pour ſe cacher ; il ſe dérobe à elle, & la perd de veuë.

Que la conſcience d'un Homme de bien, eſt differente de

celle d'un Mondain, d'un Avare, & d'un Voluptueux. Le premier examine ſans ceſſe ce que ſa conſcience demande de luy, & il ne l'a pas plûtoſt connu, qu'il court & qu'il vole à l'execution; l'autre n'a jamais le temps ny la volonté de la conſulter, & encore moins d'executer ce qu'elle luy conſeilleroit.

Un homme qui aime le Jeu & la Comedie, ne fait pas conſcience de donner preſque tout ſon temps à l'un, & de perdre ſouvent pluſieurs heures à l'autre.

Celuy qui veut vivre en vray Chrêtien, fait conſcience que le Jeu ſoit ſa plus ordinaire occupation, & ne regarde pas la Comedie comme un divertiſ-

ſement digne de ſes ſoins & de ſon attachement.

Le Jeu & la Comedie ſont deux choſes bien differentes à l'égard de l'un & de l'autre. Et pour quoy ? C'eſt que la conſcience de l'un eſt plus timorée & plus délicate que celle de l'autre, que l'un s'applique continuellement à écouter ſa conſcience, & que l'autre n'y penſe jamais; c'eſt que l'un prefere les devoirs & même les conſeils de ſa conſcience à tous les plaiſirs de la vie, & que l'autre ne les prefere pas.

L'un & l'autre ont les mêmes commandemens de Dieu & de l'Egliſe à obſerver; mais la conſcience de l'un les luy fait regarder d'un autre œil, que celle de l'autre.

Il y a beaucoup de difference entre un Seigneur & un Bourgeois, entre une Dame de qualité, & une Servante; mais je ſuis perſuadé que la conſcience de la Servante & du Bourgeois eſt preſque toûjours meilleure que celle de la Dame & du Seigneur. La Nobleſſe, la Cour, les emplois font croire aux gens du ſiecle, que leur conſcience a des privileges, que le menu peuple ne connoît pas; cela eſt cauſe qu'ils ſe croyent diſpenſez de beaucoup de choſes, que les autres obſervent fort exactement.

Tous les Chrétiens ſont également obligez à de certains devoirs. Si les grands Seigneurs, ne s'en acquittent pas, il eſt à craindre lors qu'ils en ſeront punis comme Chrétiens, qu'ils ne ſoient

ſoient pas épargnez comme grands Seigneurs.

Il ne faut pas ſe faire une conſcience trop delicate, ny s'en faire une qui ne la ſoit pas aſſez ; la prudence & le conſeil doivent là deſſus regler noſtre conduite.

Nous ne ſommes pas tous appellez au mêmes genre de vie ; ainſi la conſcience ne doit pas eſtre la meſme à tout le monde. Il y a des devoirs attachez à chaque état dont on ne peut ſe diſpenſer ; & ces devoirs ſont differens ſelon la diverſité des profeſſions ; c'eſt auſſi ce qui met de la difference dans les conſciences.

Tout le monde doit avoir la même délicateſſe ſur les devoirs généraux des Chrétiens, mais cette delicateſſe pour eſtre plus

ou moins grande, ſelon les devoirs des particuliers.

Il ne faut pas avoir de la délicateſſe de conſcience pour un Commandement de Dieu, plûtoſt que pour un autre, elle doit eſtre la meſme pour tous. Tel va juſques au conſeil dans des choſes particulieres, qui viole impunément un Commandement dans les autres.

On voit ſouvent des gens jeûner les Vendredis ou les Samedis, qui ne peuvent ſe reconcilier avec leurs Ennemis. D'autres donnent largement l'aumône, mais ils ont un attachement criminel, & d'autre enfin font ſcrupule de toutes choſes, à l'exception de celle qui fait leur paſſion.

La délicateſſe de conſcience

de toutes ces ſortes de perſonnes, ne doit paſſer que pour fauſſe & imaginaire. Que dis je? On peut aſſurer qu'ils n'ont point du tout de conſcience, ou que s'ils en ont une, elle eſt preſte à s'élever contr'eux devant le Tribunal du Souverain Juge de tous les hommes.

CHAPITRE XVI.

De la Sincerité.

AUTANT que l'homme par ſa nature corrompuë aime le déguiſement & le menſonge, autant il aime la verité & la ſincerité, quand la Grace & l'honneur le font agir. Comme la pureté doit regner en nous de toutes manieres, de meſme la verité doit ſe rendre Maîtreſſe, non ſeulement de noſtre cœur & de noſtre eſprit, mais encore de tout ce qui paroiſt en nous, & de tout ce qui ſort

de nous ; c'eſt à dire qu'il faut que nos paroles ſoient toûjours d'accord avec nos penſées & nos actions, & que rien en nous ne ſe démente.

Il ne faut jamais parler contre la verité, mais on peut ne la pas faire connoiſtre ; on doit même quelquefois en faire un ſecret comme d'une choſe que l'on n'eſt pas obligé de reveler. Il y a des rencontres où l'on peut taire la verité, & ne la pas publier, mais il n'y en a point où l'on puiſſe la déguiſer & mentir.

La ſincerité a toûjours eſté eſtimée de tout le monde ; elle a toûjours été regardée comme le partage & le caractere d'un honnête homme ; on n'a jamais fait cas d'un fourbe ou d'un impoſteur. Le déguiſement & le menſonge

ont toûjours eſté en horreur à toutes les Nations.

Comme dans quelque occaſion qui ſe preſente, & quelque texte que l'on ait, la chaſteté n'apprend pas à faire des actions impudiques ; que la pieté n'apprend point à offenſer Dieu ; que la charité n'apprend pas à nuire à noſtre prochain, nous devons aſſurer que la verité ne peut auſſi nous apprẽdre à mentir, & qu'ainſi le menſonge ne peut jamais eſtre excuſable, quelque fin & quelque motif que ſe propoſe celuy qui mẽt.

S. Aug. contra mend. c. 19.

Le a menſonge en ſoy une difformité, que l'homme du monde le mieux intentionné ne luy peut ôter. Cette difformité eſt ſi grande, qu'elle a eſté reconuë par les Philoſophes Payens, qui

Ariſt. lib. 4. Eth. c. 7.

ont declaré que le menſonge étoit de ſoy mauvais & blâmable.

Si nous en croyons Elien qui vivoit dans le ſecond Siecle ſous l'Empereur Adrien, Pythagore avoit coûtume de dire que les Dieux avoient fait à l'homme deux graces conſiderables, en luy donnant le moyen d'eſtre ſincere, & de rendre de bons offices à ſes Amis.

Il y a beaucoup de choſes dans le texte ſacré qui paroiſſent menſongeres, leſquelles ſont neanmoins de ſolides veritez, & que l'on reconnoiſt pour telles lors qu'on les examine de prés. En effet, quand on tâche d'en pénétrer la ſignification, on découvre qu'elles ſont dites par figure, par analogie, & par raport à celles qu'elles ſignifient, & dont elles

S. Aug. lib. cont. mend. c. 10.

nous donnent l'idée & la connoiſſance. En un mot, pour parler dans les termes de Saint Auguſtin, ce ne ſont pas des menſonges, mais des myſteres.

Ce qui eſt pris à la lettre par ceux qui ſont peu éclairez, eſt entendu ſpirituellement par ceux qui ont plus de lumiere. Dans ce que la Sainte Ecriture nous rapporte, il faut ſouvent quitter l'hiſtoire & le fait, pour découvrir le myſtere & ce qui eſt ſignifié.

S. Greg. hom. 6. in Ezech.

Ce n'eſt pas mentir que de dire des fauſſetez, quand on les dit d'une maniere à faire connoître qu'on ne les dit pas pour tromper, mais par divertiſſement & pour rire.

On peut mentir en diſant vray ou en parlant faux; c'eſt aſſez

pour

pour mentir que de dire autre choſe qu'on ne penſe, quand ce que l'on dit ſeroit vray, ou que ce que l'on penſe ſeroit faux. La raiſon eſt que le monde ne ſe prend pas de la verité ou de la fauſſeté des choſes que l'on dit, mais de l'intention & de l'eſprit avec leſquels on les dit.

Celuy qui debite des choſes comme vrayes, & qui ne le ſont pas; ou qui avance des choſes comme fauſſes & qui ſont vrayes les diſant comme il les croit, ſe trompe; mais il n'a pas deſſein de tromper les autres Il parle faux, mais il ne ment pas, ſa parole eſt conforme à ſa penſée; il ne dit que ce qu'il a dans l'eſprit ou dans le cœur; on le peut juſtement accuſer d'erreur, d'ignorance, ou de ré-

merité, mais non pas de menſonge.

Il paroît par tout ce que je viens de dire, à quoy l'on doit s'en tenir ſur les plaiſanteries & ſur les contes que l'on fait ; il paroît de même qu'il ne faut pas legerement condamner de menſonge tout ce qui eſt faux.

Noſtre langue n'eſt pas toûjours d'accord avec noſtre cœur & elle va quelquefois plus viſte que noſtre penſée ; c'eſt ce qui eſt cauſe que la malice a ſouvent moins de part à ce que nous diſons, que la legereté & l'imprudence.

A nous entendre tous parler, il n'y a pas un de nous qui ne ſoit ſincere, & qui ne veüille que les autres le ſoient avec luy. Cependant il y en a peu qui le

ſoient en effet, & ceux qui le ſont paſſent ſouvent pour imprudens, ou pour gens qui ne ſçavent pas vivre.

De tout ce qui regarde la ſincerité, on n'en aime que le nom. Eſtre ſincere dans la maniere de parler du Siecle, c'eſt dire ſur les loüanges tout ce que l'on penſe & pardelà, & ne s'expliquer ſur ce que l'on peut condamner qu'avec beaucoup de prudence & de circonſpection.

On ne peut trop louër un homme à ſon gré, & l'on ne peut ſur chapitre avoir trop de ſincerité; mais pour peu que l'on blâme ſa conduite, on paſſe les bornes de la ſincerité; on chagrine & on offenſe.

Un homme de ma connoiſſance me pria, il y a quelque

temps, qu'il puſt me conſulter ſur un ouvrage qu'il avoit fait. Je luy dit qu'il me faiſoit beaucoup d'honneur; mais que je ne me croyois pas capable d'en bien juger. Il inſiſta, & me preſſa de luy dire ſincerement ce que j'en penſois. J'en leus attentivement quelques pages en ſa preſence, mais cette ſincerité qu'il demanda de moy, fut cauſe que je perdis ſon eſtime & ſon amitié. En me quittant, il me dit d'un ton bruſque & chagrin, que je luy en voulois d'ailleurs.

Cette repartie m'apprit à mieux connoître la ſincerité que le monde demande de nous, & qu'il veut que nous ayons. Heureux celuy qui ne peut s'accommoder de cette ſincerité, & qui prend le party du ſilence, plû-

toſt que d'eſtre ſincere de cette maniere.

Le moyen que nous aimions la ſincerité dans les autres, quand nous ne l'aimons pas dans nous meſmes ? Nous nous flatons ſans ceſſe ; nous nous déguiſons nos veritez, & nous nous accoûtumons ſi bien à la bonne opinion que nous avons de nous ſur toutes choſes, que tout ce que l'on dit qui pourroit nous la faire perdre ou la diminuer, n'eſt pas de noſtre gouſt.

Celuy qui n'a pas aſſez d'eſprit pour paroitre ſincere en nous flatant adroitement, n'aura jamais grande liaiſon avec nous. Nous ne voulons ny un homme ſincere de bonne foy, ny un flateur à outrance ; nous voulons un homme ſincere à la mode &

comme on l'eſt dans le monde ; c'eſt à dire, un homme qui ſoit prudent & reſervé ſur nos defauts, ſpirituel & adroit ſur les loüanges que nous croyons meriter. Un homme de cette trempe eſt un galant homme ; il ſçait parfaitement ſon monde, & fait tous les jours des amis.

La ſincerité s'apprend peu à la Cour, c'eſt le lieu du monde où l'on déguiſe le mieux ce que l'en penſe; chacun y a ſes veuës & ſes deſſeins, & ſi l'on en fait confidence, elle eſt preſque toûjours fauſſe ; on fait croire que l'on ſonge à un tel employ quand on penſe à un autre, & c'eſt à qui ſe trompera le mieux.

La ſincerité eſt toûjouts louable, mais elle doit eſtre prudente. On eſt obligé de parler

toûjours ſincerement, mais on n'eſt pas toûjours obligé de parler. Qui veut ſe conſerver des Amis, ſe maintenir dans les bonnes graces des Grands, ne ſe point faire d'affaire avec ſes Parens & ceux avec qui il eſt en commerce, doit apprendre à ſe taire.

Un ſilence diſcret & reſpectueux ſera toûjours plus utile, que la ſincerité la plus adroite & la plus ſpirituelle. On ne s'eſt jamais repenty de s'eſtre teu, mais on s'eſt ſouvent repenty d'avoir parlé.

Quelque prudence dont on uſe en parlant, c'eſt toûjours parler. Les grands Seigneurs & les gens du monde ſont en poſſeſſion d'expliquer nos paroles comme il leur plaiſt, & ils revien-

nent peu ſur ce qu'ils croyent que l'on a dit.

La ſincerité eſt quelquefois auſſi criminelle que le menſonge & c'eſt quand on en uſe à contre-temps. Parler avec ſincerité des choſes ſur leſquelles on doit ſe taire, c'eſt offenſer ceux de qui on parle, & c'eſt manquer de prudence, d'honneſteté & de charité.

CHAPITRE XVII.

Du Commerce avec les Femmes.

DEux hommes d'une vertu consommée, & qui en ont donné des preuves authentiques, s'entretenant il y a quelques jours sur le commerce avec les Femmes, l'un dit, qu'il étoit résolu de n'en plus voir ; que sous pretexte de pieté elle faisoient perdre beaucoup de temps, dont les momens sont precieux; l'autre soûtint au contraire qu'il étoit bon de les voir, & qu'il ne sortoit jamais d'a-

vec elles que beaucoup édifié.

Ils pouvoient tous deux avoir raiſon. Il y a aujourd'huy tant de Dames diſtinguées par leur vie exemplaire, qu'un peu de converſation avec elles fait plus d'effet qu'un Sermon d'une heure. Il eſt beau de voir une perſonne qui a de la naiſſance & du bien, mourir toute vivante au monde & à ſoy-meſme, & faire regner la vertu ſur le Trône de la beauté, de la nobleſſe & de la vanité.

Ce n'eſt plus un prodige dans nos jours de voir une Dame ſe rendre plus conſiderable par ſon zele & par ſon détachement que par l'ancienneté de ſa Maiſon, & par les traits de ſon viſage; ce n'eſt plus une nouveau-

té de voir une perſonne du premier rang eſtre la premiere & la derniere à l'Egliſe ; ce n'eſt plus une choſe qui ſurprenne de voir une Dame ſortir de ſon Hôtel dans un équipage proportionné à ſa qualité, pour aller viſiter les Honteux de ſa Paroiſſe, ou ſervir les pauvres de l'Hoſtel-Dieu ; nous avons des Princeſſes qui font de ces pieux exercices les occupations ordinaires de leur vie.

Le moyen de voir de tels exemples ſans eſtre touché. Le moyen qu'un commerce ſi ſaint ne ſoit utile à ceux qui l'entretiennent? La vertu eſt belle d'elle meſme, je l'avoüe, elle a des charmes qui plaiſent, & qui des yeux paſſent aiſément au cœur; mais lors qu'elle ſe trouve dans une

perſonne bien faite & de naiſſance, elle paroiſt avec de nouveaux attraits, & elle brille avec éclat.

Pluſieurs autres Dames ſe font remarquer par leur merite & par leur eſprit. Ces Dames reglées dans leurs mœurs & établies dans une pieté ſolide, ſans en faire neanmoins ſi hautement profeſſion, mépriſent les bagatelles du ſiecle, & ne s'attachent qu'à ce qui peut contenter l'eſprit, & l'elever de plus en plus. On en voit quelques-unes parmy elles avoir le gouſt auſſi bon, auſſi delicat, que ceux qui ont beaucoup d'étude, & que les entretiens avec les Sçavans ont rendus habiles & amateurs des belles choſes.

Le moyen de ne ſe pas plaire

avec des Dames de cette diſtinction ? Le moyen de n'en pas aimer la converſation & la compagnie ? Il n'y a rien à craindre pour le cœur dans ces ſortes de commerce. Tout y eſt pour l'eſprit ; l'eſprit en eſt le doux & l'agreable lien.

Qui voudroit ſe priver du commerce des Dames conſiderées de l'une ou de l'autre de ces manieres, ſe priveroit d'une part d'un veritable bien, & de l'autre d'un plaiſir innocent, honneſte, & qui produit mille bons effets.

Il y a un autre commerce de Femmes, qu'il eſt quelquefois dangereux d'avoir. Je ne parle pas de ces Femmes qui n'ont ny probité ny honneur ; un commerce avec elles n'eſt pas ſeulement dangereux, il eſt abſolu-

ment criminel & honteux. Je parle de celles qui ſont ſans reproches, mais qui aiment le monde, qui ne ſont pas encore revenuës de la bagatelle, qui n'ont point de reſolution fixe ſur leur genre de vie, & qui conſultent ſouvent les gens de bien ſans en devenir meilleures ; & c'eſt cette ſorte de Femmes qu'un de ces Meſſieurs ne vouloit plus voir, l'experience luy faiſant connoître que l'on les ramene peu, & que l'on a beaucoup de peine à les gagner.

Cependant ſi les gens de retraite, ou d'une vie toute ſpirituelle, rompent avec les Femmes de ce caractere, ceux qui ſont dans les Charges, dans la ſocieté civile, & ce qu'on appelle dans le monde, ne ſont pas obli-

gez de ſe faire auſſi une Loy, de ne les voir plus ; mais ils doivent ſe preſcrire des manieres de les bien voir, c'eſt à dire, de les voir avec plaiſir & avec honneur.

Toute joüeuſe de profeſſion merite d'eſtre regardée avec des yeux de mépris ou d'indifference ; on ne doit jamais lier aucune ſocieté avec elle, il y a toûjours plus à perdre qu'à gagner.

Un eſprit de pareſſe & d'oiſiveté regner dans les habitudes de cette nature. Un homme devient incapable de tout, & je le tiens bien malheureux de ne penſer jamais qu'à perdre le temps. Cette vie molle & effeminée eſt ſouvent plus dangereuſe qu'une vie abſolument déréglée, parce

qu'il eſt plus aiſé de changer l'une que l'autre, qu'il y a des momens que l'on ſe reconnoît ſur le crime, & qu'il y en a peu que l'on employe à faire reflexion ſur cette vie languiſſante, ou pour mieux dire, ſur cette vie toute morte, & ſi peu Chrétienne.

Je ne condamne pas le jeu quand on le conſidere comme jeu; mais dés qu'il fait toute l'occupation d'un homme ou d'une femme, rien n'eſt ſi oppoſé aux bonnes mœurs, rien n'eſt ſi contraire aux Loix de la police, rien n'eſt plus capable de perdre la jeuneſſe, & de ruiner les familles.

Une Coquette n'eſt guere moins à craindre qu'une Joüeuſe elle engage à la dépenſe, & elle

inſpire un eſprit de roman. Toute la ſocieté que l'on peut avoir avec elle, ſe termine à la loüer ſans ceſſe ſur ſa beauté, ſur ſa coifure, ſur ſes habits. Un homme capable de quelque choſe de bon, un honneſte homme peut-il ſe reſoudre à faire ainſi toute ſa vie le mêtier de Comedien, & à ſe faire honneur d'un attachement ſi peu raiſonnable.

Il y a une certaine maniere de vivre avec les Femmes que l'on peut voir, qui en rend le commerce agreable. Et quelle eſt cette maniere, ſinon celle de l'honneſteté & de la bien-ſeance? On va ſouvent voir une Dame, parce qu'il y a toûjours compagnie chez elle; que c'eſt un reduit de gens d'eſprit & de

qualité, qu'on y parle toûjours de bonnes choſes, ou au moins d'indifferentes, que l'on ſe fait connoiſtre, & que l'on ſe met ſur un pied à pouvoir ſe paſſer de jeu & de Comedie, qui ſont les plus ordinaires occupations des gens du ſiecle, qui n'ont rien de meilleur à faire.

C'eſt une bonne école pour un jeune homme, que la maiſon d'une Dame de ce caractere Il y prend l'eſprit d'un honneſte homme, d'un homme qui ne penſe qu'à ſe faire de loüables habitudes, d'un homme enfin qui veut reſſembler aux gens de merite & de diſtinction qu'il y trouve.

Dans les ſocietez que l'on a avec les Dames, tantoſt c'eſt la

beauté de leur eſprit qui engage, tantoſt c'eſt la douceur & l'égalité de leur humeur, & tantoſt c'eſt leur maniere de recevoir le monde. Il y a toûiours quelqu'une de ces bonnes qualitez qui fait que l'on ſouhaite d'en avoir la connoiſſance & d'eſtre de leurs amis ; lors que plus d'une de ces qualitez ſe trouve en elles, la ſocieté en eſt plus forte, plus conſtante, & plus agreable.

Madame X. me demanda un jour pourquoy Madame XX. avoit toûjours ſi bonne compagnie chez elle, vû que l'on n'y donnoit pas à joüer. Je luy dis qu'il y avoit pour cela trois puiſſantes raiſons ; la premiere, par-

ce qu'elle avoit beaucoup d'eſprit, mais d'un ton aiſé & agreable; la ſeconde, parce que ſon humeur eſtoit fort égale, & que ſa modeſtie & ſa vertu ne l'empêchoient pas d'eſtre fort gaye & de dire les choſes d'une maniere à beaucoup plaire; & la troiſiéme, qu'elle eſtoit civile & obligeante en un point qu'on ne pouvoit l'eſtre davantage.

Cette réponſe ne plût pas tout à fait à la Dame qui m'avoit interrogé. Elle croyoit avoir d'auſſi bonnes qualitez & pour le moins autant de merite, que j'en reconnoiſſois dans celle que je venois de louër; & elle ſe perſuadoit que la complaiſance qu'elle avoit pour jouër quelque fois, devoit luy donner ſur l'autre quelque avantage; mais je

ne me crus pas obligé d'entrer dans ſes ſentimens. Tout le monde n'eſt pas d'humeur à flater ceux & celles qui deſirent plus de l'eſtre.

Je fis le ſoir le recit à un de mes amis, de la converſation que j'avois eu ëavec cette Dame & me ſurpris quand il m'aſſura que les trois raiſons que j'avois apportées n'étoient pas les meilleures, & qu'il en ſçavoit une plus forte ; je la priay dans ce moment de me l'apprendre. C'eſt une repartit il, que Madame XX. eſt beaucoup eſtimée, & qu'elle n'eſt point aimée. Si l'amour ſe joignoit à tant de belles qualitez, & qu'il fuſt de la partie, ſoit du coſté de ceux qui rendent des viſites, ſoit du coſté de celle qui les reçoit, il y auroit

long-temps que ce commerce avec les meſmes perſonnes ſeroit rompu, & tous les jours il s'en feroit de nouveaux.

Mon Amy raiſonnoit juſte, & j'ay fait depuis reflexion que la ſageſſe & la vertu d'une Femme faiſoit ſouvent rompre de telles ſocietez, ſans que l'on en ſçuſt la veritable cauſe. L'amour a beau ſe déguiſer ; il ſe trahit quelque fois luy-meſme ; une parole qui luy échape gaſte tout, & le fait connoiſtre pour ce qu'il eſt, & il n'eſt pas plûtoſt connu, qu'on le hait, qu'on le chaſſe, & qu'on ne le veut plus voir.

Il faut pour lors que celuy qui a le déplaiſir de n'oſer plus aller où il alloit, s'en prenne à ſon imprudence. Il devoit eſtre le maî-

tre de la paſſion, & connoiſtre que la vertu de celle qu'il aimoit l'emportoit de beaucoup ſur toutes les bonnes qualitez qui la luy faiſoient paroiſtre ſi aimable.

Le congé qu'on luy a fait donner ſous quelque ſpecieux pretexte, n'augmentera pas ſon amour, mais il augmentera ſon eſtime. On ne peut aimer & haïr en meſme temps; mais on peut eſtimer & haïr; on hait la perſonne qu'on aimoit, parce qu'elle n'aime pas, & parce qu'elle n'aime pas on l'eſtime.

Rien n'eſt plus capable de rendre un homme ſage qu'une femme ſage, & on peut maintenant dire à la loüange des Dames, qu'elles apprennent à vivre à ceux qui les voyent. A parler de bonne foy, elles ont plus de

vertu que les hommes, & ſi elles ſont un peu plus dans la bagatelle, l'innocence s'y conſerve toûjours, & la pureté des mœurs n'en ſouffre aucune atteinte.

Un peu de jeuneſſe & un peu d'amour propre leur fait aimer ce qu'elles mépriſeront un jour, mais elles aiment déja ce qu'elles aimeront un jour davantage.

CHAPITRE XVIII.

De la Raillerie.

IL y a peu de Railleries qui ne ſoient offenſantes. Il y en a peu par conſequent qui n'ayent de facheuſes ſuites; mais de toutes les Railleries, celles que l'on peut faire des Princes & des Souverains, ſe doivent éviter avec le plus de ſoin. On ſe repent toûjours d'avoir pris de pareilles libertez, & d'avoir perdu le reſpect qu'on leur doit.

L'Hiſtoire nous apprend que l'Empereur Domitien, qui vivoit à la fin du premier ſiecle, mena une vie ſi molle & ſi oiſive, que quand il ſe retiroit dans ſon Cabinet, il s'amuſoit à prendre des mouches, & à les percer avec un poinçon fort aigu, comme les enfans font les hannetons. C'eſt ce qui donna lieu à la réponſe que fit un certain Vibius Criſpus. Un homme de la Cour luy ayant demandé ſi perſonne n'eſtoit avec l'Empereur, il luy dit qu'il n'y avoit pas ſeulement une mouche. Ce bon mot luy couta cher.

Sueto in vita Domitiani.

Pour peu que l'on ait de prudence & de charité, on ſe donne bien de garde de railler des defauts d'autruy. Dés qu'un

homme ſage en peut remarquer quelqu'un, il défend à ſes yeux de le voir, & à ſa bouche d'en parler.

Tout homme qui raille eſt ennemy de ſa réputation & de ſon repos; il met les armes à la main de ceux qu'il maltraite, & ſouvent il en reçoit plus de coups qu'il n'en a donné.

Un homme qui a raillé dans une compagnie, n'en eſt pas plûtoſt ſorty, qu'on l'examine depuis les pieds juſques à la teſte, & tel qui n'avoit rien dit de luy pendant qu'il eſtoit preſent, le déchire à belles dents en ſon abſence. Cependant perſonne ne prend ſon party, perſonne ne l'excuſe, perſonne ne le plaint; & quelque retenu que l'on ſoit, chacun par ſon ſilen-

ce ſemble luy reprocher ſa conduite, & approver ce que l'on en dit.

Un Railleur doit eſtre regardé comme un perturbateur du repos public; & en effet perſonne ne le trouble plus que ces ſortes de gens qui trouvent à redire à tout, qui plaiſantent de tout, & qui n'épargnent ny Magiſtrats, ny Parens, ny Amis.

On peut dire de celuy qui entend raillerie, que c'eſt un homme d'eſprit, & on peut dire le contraire de celuy qui la fait. L'un ſe fait une affaire de gayeté de cœur, & ſans raiſon; l'autre ſe tire bien de cette affaire par ſa conduite & par ſa prudence; l'un eſt blâmé de tout le monde, & l'autre en eſt loüé.

Celuy qui n'eſt pas écouté dans ſon air goguenard & railleur, reſſemble à une Femme pleine de mouche & de fard. Loin de plaire, on le mépriſe, & l'on en évite avec ſoin la compagnie.

J'avouë que ſouvent le ton & la maniere dont on fait une raillerie, eſt cauſe qu'on l'excuſe, & qu'on ne s'en offenſe pas : mais il faut en meſme temps demeurer d'accord que quelquefois ceux de qui on fait cette raillerie, ou ceux en preſence de qui on la fait, n'ont pas le diſcernement juſte ſur ce ton, & qu'ils s'attachent plus à ce que l'on dit, qu'à la maniere dont on le dit.

Rien dans mon ſens ne fait plus de tort à un homme, que

de ſe mettre ſur le pied de railleur. Dés qu'on s'eſt donné cette réputation, on perd la confiance de ſes Amis, & l'eſtime des gens d'honneur. On ne peut faire de cas d'un homme qui borne ſes veuës & ſes ſoins à paſſer pour plaiſant, & à divertir aux dépens d'autruy. Rien ne paroiſt ſolide, rien d'honneſte, rien de loüable dans cette conduite.

Celuy qui raille avec eſprit, ſe fait des ennemis avec eſprit, & donne à connoiſtre qu'il eſt peu capable de quelque choſe de meilleur. Il fait croire que toute la vivacité, la force, & la penetration de ſon eſprit ne s'étendent qu'à une fade ou injurieuſe plaiſanterie, & qu'elles ne paſſent pas la bagatelle.

Il y a des gens qni pour ſe donner la liberté de railler ſans qu'on la leur puiſſe diſputer, commencent par eux-meſmes. & ſe tournent les premiers en ridicules. C'eſt acheter bien cher cette liberté.

Un homme de ma connoiſſance, fort porté par inclination & par habitude à railler, ſe prenoit à partie dés qu'il entroit dans une compagnie, & diſoit cent plaiſantes choſes de ſon nez & des autres traits de ſon viſage. Aprés cela il ſe croyoit tout permis, & perſonne ne luy échapoit ; mais en verité il y avoit encore plus à redire à l'humeur & à l'eſprit de cet homme, qu'à ſon nez ; à ſes yeux, & au tour de ſon viſage. Il donnoit ainſi priſe ſur

luy à tout ce qu'il y avoit de gens raiſonnables, & qui ſçavoient vivre.

On ne croit pas qu'un homme qui plaiſante & qui raille ſouvent, ſoit capable de ſecret ou d'affaire ; on a peur qu'il ne tourne en plaiſanterie tout ce qu'on luy pourroit dire de conſequence. On ne prie jamais cet homme de donner ſon avis ſur un mariage ou ſur un employ qui ſe preſente ; on eſt perſuadé que le ſerieux & le ſolide ne ſont pas du tour de ſon eſprit.

Dans une Republique bien policée on en devroit chaſſer tous les Railleurs ; c'eſt une peſte qui infecte & qui corrompt mille gens, qui pourroient rendre de bons ſervices au Public

& à l'Etat. Cette peſte eſt dautant plus dangereuſe, & ſe communique d'autant plus aiſément qu'elle paroiſt toujours plaiſante & agréable.

Un des hommes du monde qui railloit le plus ſpirituellement, m'a avoüé que dans une rencontre il s'eſtoit ſervy de ce malheureux talent contre un Magiſtrat qui ne l'avoit jamais deſobligé, qu'il s'en fit aprés tant de reproches à luy-meſme, qu'il ſe reſolut de s'interdire & de ſe defendre toutes ſortes de paroles qui auroient l'air de plaiſanterie & de raillerie. Il m'a avoüé de plus qu'il avoit eu honte d'avoir pris à partie des gens qui valoient mieux que luy, & que ces traits de jeuneſſe luy avoient paru ſi dignes de

haine & de mépris, qu'il ne luy eſtoit point arrivé depuis de tomber dans de pareilles fautes, dont il avoit une joye ſenſible.

Les railleries ne ſont bonnes ny à faire, ny à entendre. On ne peut eſtre trop delicat ny trop ſcrupuleux ſur cette matiere. En effet, la charité n'eſt pas moins offenſée dans celuy qui écoute une raillerie avec plaiſir; que dans celuy qui la fait avec eſprit. Si on applaudiſſoit point aux Railleurs, cette race de faineans & d'eſprits mal tournez ſeroit bien-toſt exterminée, & les converſations en ſeroient par tout plus honneſtes, plus douces, & plus agreables.

A force de nous accoutumer

à railler, nous perdons l'eſtime & l'amitié que nous devons tous avoir pour ceux avec qui nous vivons, & nous nous formons une fauſſe idée de noſtre merite & de nos perfections. L'un eſt contre l'honnêteté & la charité, l'autre contre la juſtice & la verité.

Railler un homme ſur un malheur qui luy eſt arrivé, c'eſt l'inſulter; le railler ſur une bonne action qu'il a faite, c'eſt vouloir paſſer pour libertin. Le railler ſur un vice que l'on remarque en luy, c'eſt prendre avantage ſur celuy qui ne ſe défend pas; le railler ſur un defaut de nature, ſur un œil, ſur un pied, ſur un bras qu'il n'a pas comme les autres, c'eſt s'élever ſans reſpect contre la

divine Providence, & ne la pas adorer dans tout ce qu'il luy plaiſt d'ordonner. En un mot, railler purement pour ſe divertir & pour divertir les autres, c'eſt perdre le temps dans une criminelle oiſiveté, & l'on doit rechercher des plaiſirs plus honneſtes & plus innocens.

Plus nous ſommes au deſſus des autres par la naiſſance, les emplois, & le bien, plus nous devons eſtre circonſpects à ne leur rien dire qui ne puiſſe chagriner. Le rang qui nous éleve ne nous donne pas droit de les mépriſer & de les bruſquer. Ils n'oſent nous railler, parce qu'ils nous craignent; ne les raillons pas afin qu'ils nous aiment.

Heureux celuy qui n'a point

de defauts notables, ſur leſquels on le puiſſe railler, mais encore mille fois plus heureux celuy qui regarde les autres, comme s'ils n'en avoient pas, & qui ſans avoir égard à la difference qui ſe trouve entre-eux & luy, les traite comme il en eſt traité; c'eſt à dire, qui agit avec eux avec la meſme prudence & la meſme honneſteté, qu'ils font paroiſtre pour ſon merite, & pour ſa perſonne.

Quand on veut vivre doucement les uns avec les autres, il faut tous ſe pardonner quelque choſe, & tous ſe faire grace en quelques rencontres. Il faut ſans ceſſe avoir en main des lunettes qui éloignent les objets, & qui rapetiſſent ſi bien les defauts des autres, qu'ils ne nous paroiſſent plus.

Celuy qui disant un bon mot, croit s'ériger en homme d'esprit, se trompe, il en aura toujours assez s'il passe pour honneste homme, & s'il sçait se conserver ses Amis.

Monsieur X. est content quand il a fait une raillerie fine & d'un tour adroit & spirituel. Monsieur XX. dit qu'il l'est encore plus quand il s'est empêché d'en faire, & qu'il a sacrifié quelques paroles qui luy auroient fait honneur, à la reputation des autres, & au repos de sa conscience.

La raillerie est encore plus messeante au beau Sexe. C'est une tache à une personne bien faite de n'avoir pas l'esprit de mesme, Ce n'est pas assez qu'on dise d'elle qu'elle est belle, il

faut qu'on diſe ainſi qu'elle eſt bonne. Son humeur obligeante plaira toujours plus que ſes charmes, & rien ne luy attirera plus l'eſtime de tout le monde, que ſon honneſteté & ſa modeſtie. Ainſi elle doit toujours s'abſtenir de railler, & ſon principal ſoin doit eſtre de dire du bien de toutes celles qui ſont de ſa ſocieté & de ſes plaiſirs.

Tout le monde eſtime & aime Madame X. parce qu'elle n'a de ſa vie parlé mal de perſonne, & qu'elle prend à tout moment le party des abſens. Railler quelqu'un, ou la chaſſer de la compagnie ou elle eſt, c'eſt la meſme choſe. On ne la peut aſſez louër ſur ce chapitre; ainſi on ſe fait un plaiſir de l'a-

voir, ſoit à la Ville, ſoit à la Cour, & l'on peut aſſurer qu'elle a pour Amis & pour Amies tous ceux & toutes celles qui la connoiſſent.

Monſieur X. de qui on faiſoit un jour cent railleries en ſa preſence, & que l'on traitoit d'homme ſans cervelle & ſans jugement, ſurprit tous ceux avec qui il eſtoit, lors qu'ils remarquerent qu'il ne s'en offenſoit pas; mais pour faire ceſſer cette ſurpriſe, il leur apprit que Seneque avoit coutume de dire, qu'il falloit naiſtre Roy ou fou; que n'eſtant pas né Roy, il s'eſtoit trouvé obligé de s'accommoder de l'autre titre, & qu'ainſi celuy qui l'avoit traité de fou n'avoit pas tant de tort qu'ils penſoient. Cette réponſe

fit rougir ceux qui ſe l'eſtoient attirée, & donna une haute idée de la moderation & de la vertu de celuy qui l'avoit faite.

La réponſe du Taſſe dans une pareille rencontre, ne fut pas moins ſpirituelle ny moins eſtimée. Un homme l'ayant raillé d'une maniere fort deſobligeante, il demeura dans un ſilence qui étonnoit le Railleur. Un autre de la compagnie dit d'un ton aſſez haut pour eſtre entendu, qu'il falloit eſtre fou pour ne pas parler dans de ſemblables occaſions. *Vous vous trompez*, répondit le Taſſe, *un fou ne ſçait pas ſe taire.*

CHAPITRE XIX.

De l'Intereſt.

POint d'argent, point de Suiſſes. C'eſt un vieux Proverbe, & qui ſera toujours nouveau, puis que, comme nos Peres nous l'ont appris, nous l'apprendrons à nos Deſcendans. L'interêt fait agir cette Nation, comme toutes les autres, & l'on peut aſſurer que la Clef d'or ouvre ſouvent plus de portes, que les Bombes & les Canons n'en ſçauroient enfoncer.

Le Poëte, pour exprimer,

ce que l'Intereſt a de pouvoir ſur nos cœurs & ſur nos eſprits, dit que la faim des Mortels pour l'or, eſt ſi grande & ſi preſſante, qu'il n'y a rien qu'ils ne faſſent quand ils la reſſentent. *Virg. lib. 1. Eneid.*

Les preſens font ouvrir les yeux & les oreilles à ceux qui ne veulent ny voir ny entendre, & ils font faire tout ce que l'on veut à ceux qui n'ont pas la crainte de Dieu. Que dis-je? ils la font meſme perdre ſouvent à ceux qui l'ont. C'eſt ce qui a fait dire à S. Ambroiſe, que nous nous laiſſons aiſément prendre dans les filets, quand ceux qui nous ſont rendus ſont faits d'or ou d'argent. *S. Amb. de Bono mortis c. 5.*

C'eſt ce qui a fait auſſi penſer à Saint Auguſtin, qu'il n'y avoit point de poiſon plus dan-

S. Aug. lib. 2. de Ord. c. 8.

gereux, que celuy que l'on prepare, & que l'on preſente dans une coupe d'or. C'eſt, dit-il, le plus efficace des poiſons; il va d'abord gagner le cœur, & donne la mort à l'ame en un moment.

Combien d'injuſtices faites dans les Jugemens! combien d'innocentes Vierges corrompuës! combien de meurtres & d'homicides commis! Enfin que de déteſtables actions faites pour avoir de ce riche métal que l'on va chercher dans les entrailles de la terre.

On ne ſçauroit trop gemir ſur le nombre de ces Ames mercenaires, lâches & criminelles, qui ſacrifient à leur intereſt la gloire de Dieu, & le repos de leur conſcience; mais auſſi on

ne peut trop ſe réjoüir du grand nombre de ces genereux Chreſtiens, ſur leſquels l'intereſt n'a aucun pouvoir ; que la droiture la juſtice , & la loy de Dieu gouvernent , & qui regardent avec des yeux de mépris & de haine , tout ce qui pourroit flater leur cupidité & leur ambition.

Il me ſouvient d'une action d'une Dame de qualité , qui fait bien voir la grandeur de ſon ame , & la ſolidité de ſa vertu. Il ne luy manquoit que du bien, parce qu'elle eſtoit autant diſtinguée par ſa beauté que par le rang qu'elle tenoit dans le monde. Un homme extrémement riche , & à qui rien ne coutoit, luy fit faire des propoſitions pour meriter l'honneur

de ſes bonnes graces. Ces propoſitions paroiſſoient avantageuſes audelà de tout ce que l'on en pouvoit croire, & elles eſtoient proportionnées d'une part à la naiſſance & à la beauté de celles à qui elles étoient faites, & de l'autre, aux richeſſes & à la paſſion de celuy qui les faiſoit faire.

La Dame coupa court, & luy fit dire qu'il eſtoit vray qu'elle reſſentoit plus que perſonne le malheur de n'eſtre pas à ſon aiſe, mais que quelque haine & quelque averſion qu'elle euſt que l'eſtat où elle ſe trouvoit, elle en avoit encore plus mille fois pour le peché; & ſa bonté l'empêcha de s'emporter, & de perdre celuy qui avoit eſté aſſez aveuglé pour oublier le

reſpect qu'il luy devoit.

Il me ſouvient d'une autre action, qui n'eſt pas veritablement d'un ſi grand éclat, mais qui eſt plus extraordinaire. Elle eſt d'un Confeſſeur d'une Maiſon Religieuſe. Une Dame le vint trouver, & luy apportant deux cens piſtoles, le pria de les vouloir employer à quelque parement d'Autel, ou à quelque autre uſage & profit de ſa Maiſon, tel qu'il le jugeroit à propos. Le Confeſſeur la remercia, & luy dit; Il y a, Madame, dans nôtre voiſinage des neceſſitez plus preſſantes que celles de nôtre Maiſon; elle n'eſt pas riche, à la verité, mais elle n'eſt pas dans le beſoin, & vous devez regarder les Pauvres de voſtre Paroiſſe pour les dignes

objets de vos aumônes & de vos charitez ; & ſur ce que cette Dame luy fit entendre que l'un n'empêcheroit pas l'autre, il luy répondit que ces honteux, ces affligez & ces malheureux meritoient bien qu'elle employaſt le tout à leur ſecours. Je n'ajoûte rien, je ſçay le nom du Confeſſeur & de la Dame.

L'un fit voir dans cette rencontre avec quel deſintereſſement il donnoit conſeil à ſa Penitente ; l'autre fit connoiſtre avec quelle ſoumiſſion elle recevoit ſes avis, & avec quelle fidelité elle tâchoit d'en profiter. Cependant on veut tous les jours faire paſſer cet Ordre pour tres-intereſſé. S'il eſt permis d'en juger par l'action de ce Particulier on luy fait grande injuſtice.

Ce

Ce que je viens de rapporter doit eſtre d'autant moins ſuſpect, que je n'ay jamais eu aucune étroite liaiſon avec ces bons Peres, que je n'ay point étudié chez eux, que je ſuis fort homme de paroiſſe, & que je ne leur ay jamais confié le ſecret de ma conſcience.

Les gens du ſiecle font tout par intereſt; ceux qui n'en ſont point de cœur & d'affection, & qui ſont à Dieu, n'y ont aucun égard. Je connois deux Communautez de bons Preſtres à Paris, qu'on ne peut aſſez louër ſur ce chapitre; Jamais Preſtres n'ont moins enviſagé le bien, & jamais Preſtres n'ont travaillé plus utilement pour l'Egliſe. Auſſi on peut aſſurer que leurs Communautez ſont devenuës le

Mrs de la communauté de S. Nicolas du Chardonet & de S. Sulpice.

modelle de toutes celles qui ſe ſont depuis établies dans ce Dioceſe, & par tout le Royaume.

A bien examiner tout ce qui ſe paſſe dans le monde, on reconnoiſt que l'intereſt ſeul eſt cauſe de tous les ſoins que l'on y prend, & de tous les pas que l'on y fait. On s'attache à un Prince ou à un grand Seigneur. Pourquoy ? parce qu'ils peuvent faire du bien, & il ſeroit contre la prudence & le bon ſens de s'y attacher autrement.

Le Lierre s'attache à un mur, parce qu'il eſt ſon appuy, & qu'il luy ſert à s'élever. Il en eſt de meſme du Gentilhomme à l'égard d'un Prince ou d'un grand Seigneur. Il faut eſtre ſoutenu dans ſa profeſſion ; par

le moyen d'un puiſſant appuy on s'éleve, & tout réüſſit.

Un Seigneur n'eſt pas faché que l'on s'attache à luy par intereſt; cela marque ſa grandeur & ſa puiſſance; mais il eſt faché que l'on faſſe trop paroiſtre cet intereſt, & que l'on ne ſe repoſe pas aſſez ſur ſa bonté & ſa generoſité, pour prendre ſoin de ceux qui le ſervent.

Un Prince ne ſouffriroit pas un Gentilhomme auprés de luy s'il ſçavoit que ce Gentilhomme n'en eſperaſt rien. La raiſon eſt qu'il ſe trouveroit redevable à ce Gentilhomme de tous ſes ſoins, & cela le chagrineroit. L'avantage que l'un auroit de ſervir pour rien, rendroit à l'autre ſon ſervice deſagreable. Nous ne voulons point avoir

obligation à celuy qui nous en devroit avoir ; on eſt ſi delicat ſur ce point, que l'on n'en peut revenir.

Un Domeſtique qui nous ſerviroit ſans gages, ne ſeroit pas celuy qui nous plairoit le plus; nous ne ſerions pas en droit de luy rien dire, ou de luy rien demander qui puſt luy donner de la peine, & il ſeroit en droit de ſe plaindre du peu de conſideration, qu'en quelques rencontres nous pourrions avoir pour luy ; il iroit trop du noſtre qu'un Domeſtique puſt nous reprocher noſtre conduite quand nous ne pourrions blâmer la ſienne. Les noms de Maiſtre & de Domeſtique ne mettroient pas ſeuls aſſez de difference entre eux ; il faut d'une part

qu'il ſe trouve de la dépendance, & de la reconnoiſſance de l'autre, il faut que d'un coſté on ſerve pour eſtre récompenſé, & que de l'autre on recompenſe aprés avoir eſté ſervy.

Je reprochois un jour à une Religieuſe que ſa Communauté eſtoit trop intereſſée. Elle me dit en riant; Vous avez bien fait Monſieur, de ne vous pas marier, vous n'auriez pas pris le ſoin d'amaſſer du bien à vos Enfans; & elle ajoûta qu'elle pardonnoit aux Peres & aux Meres, quand ils ne témoignoient pas tant d'empreſſement pour faire leurs Enfans riches, puis qu'ils ne ſçavoient pas s'ils meriteroient de l'eſtre; mais que les Communautez ſçavent bien que leurs Enfans

vivront toûjours d'une maniere à faire un bon uſage de ce qu'elles leur amaſſeront. Cette diſtinction ne ſeroit pas tombée par terre, ſi j'euſſe eu le temps de la relever, & ſi le lieu où j'eſtois ne m'euſt pas empêché de faire une repartie telle que je l'imaginois.

Un Directeur qui coupe bras & jambes à tout le monde, & à qui rien n'eſt trop chaud ny trop froid pour les autres, qui invective le plus contre les commoditez de la vie, & qui ne prêche que mortification & penitence, devient ſouvent fort traitable ſur tout cela pour celles qui ſe mettent ſous ſa conduite. Son intereſt le fait changer de langage; ſes Poulettes prennent un ſoin particulier de luy, leur

table en eſt meilleure, les boüillons ne luy manquent pas, ny les confitures dés qu'il eſt un peu indiſpoſé. Ainſi ſa ſeverité ne tombe plus que ſur celles qui ne luy rendent aucun ſervice, & qui n'entrent pas dans les veuës & dans les intereſts de ſa réputation & de ſa ſanté.

Il me ſouvient qu'une bonne Veuve, qui paſſoit ſoixante ans me conta un jour, qu'eſtant allée dîner chez une de ſes Amies à deux lieuës de Paris, elle y trouva un de ces ſortes de Directeurs inquiets & zelez, qui outrent la devotion en toutes rencontres, & qui portent tout à l'extrémité. Cette Dame ne fut pas plûtoſt deſcenduë de Caroſſe, que le Directeur l'entreprit, & luy dit qu'elle feroit

bien mieux de donner aux Pauvres ce qu'elle employoit pour nourrir ſes chevaux ; que ce ſeroit devant Dieu une action heroïque,& qu'elle ne pouvoit ainſi ſe dépoüiller pour revêtir les Pauvres, ſans meriter le Paradis.

La Dame ne goûta en aucune maniere ſon conſeil donné ſans raiſon,& ſi fort à contre-temps mais elle eſtoit chez une Amie, & elle avoit affaire à un Prêtre eſtimé & reſpecté dans la maiſon. Elle ſe contenta de changer de diſcours. Il fallut s'en revenir le ſoir; le Directeur ne manqua pas de luy demander une place dans ſon Caroſſe. Elle la luy refuſa de bonne grace,& le pria de ſe ſouvenir du conſeil qu'il luy avoit donné le matin, & que

tout homme qui parloit ainſi devoit toujours aller à pied. On eut beau s'entremettre, on ne pur jamais ménager une place pour ce Preſtre Directeur; & la Dame revint ſans luy avec une petite joye interieure, dont elle ne ſe pouvoit taire.

Le plus intereſſé des hommes eſt celuy qui tâche à le paroiſtre moins. L'intereſt le mieux caché eſt toujours celuy qui eſt le plus veritable. C'eſt ſouvent agir contre ſes intereſts que de les faire connoiſtre, & c'eſt quelquefois travailler pour ſes intereſts, que de porter ceux des autres.

Les intereſts ſont de differente nature. Il y en a qui paroiſſent d'abord; les autres ne ſont pas ſi aiſez à reconnoiſtre; il

faut de l'eſprit & de la delicateſſe pour en bien juger ; mais le temps & la maniere d'agir font enfin démêler le faux & l'apparent d'avec le vray, & l'on ne s'y trompe plus.

Une piſtole ou deux font faire à un Soldat, ce qu'il ne feroit pas pour ſon Capitaine, ſes Parens & ſes Amis. Un Avocat ſe prépare à plaider une cauſe avec un ſoin extrême, il y paſſe les jours & les nuits, & pourquoy ? Afin de paſſer pour habile homme, & de ſe mettre en eſtat de mener une vie douce & agréable.

Un homme intereſſé a toujours les yeux ouvers ; il voit de loin & de prés tout ce qui peut nuire, ou contribuer à ſa fortune ; tous les ſoins qu'il ſe

donne le menent au chemin qu'il veut prendre, & tous les pas qu'il y fait le conduiſent droit où il veut aller. S'il s'arreſte quelquefois dans ce chemin, c'eſt pour prendre haleine, & arriver plûtoſt.

Tout le monde ſçait qu'une ame pleine d'ardeur & d'amour dit un jour à Dieu dans le fort de ſon zele & de ſa priere, qu'elle voudroit avoir un flambeau bien allumé dans une main, & une cruche pleine d'eau dans l'autre, afin de brûler le Paradis d'une part, & d'éteindre les flâmes de l'Enfer de l'autre; & qu'eſtant ainſi ſans crainte & ſans eſperance, elle puſt aimer Dieu ſans intereſt, & rien que pour l'amour de luy.

Tout le monde ſçait encore

que S. Bernard avoit coutume de dire pourquoy & cõment il faut aimer Dieu, je repondray que la ſeule cauſe pour laquelle on le doit aimer, c'eſt luy-méme. Et pour ce qui eſt de la maniere dont on le doit aimer. C'eſt de l'aimer ſans bornes, ſans fin & ſans meſure.

S. Bern. de dilig. Deo. c. 1.

CHAPITRE XX.

Des honneſtes gens.

IL en eſt de l'honneur Comme de l'eſprit, tout le monde croit en avoir. Qu'on n'ait point de naiſſance, point de Charge, point de ſanté, point de bien, & que l'on ſoit par conſequent fort malheureux ſelon le monde, on ſe retranche ſur l'honneur, & il n'y a perſonne qui ne diſe que la fortune luy a tout enlevé, mais qu'elle ne peut luy ôter l'avantage d'eſtre honneſte homme, & de paſſer pour tel.

La qualité d'honneſte homme ne peut juſtement eſtre refuſée qu'à un fripon, qu'à un libertin, & qu'à un homme de mauvaiſe vie ; mais comme chacun ſe cache le mieux qu'il peut pour ne ſe pas faire connoiſtre, on la donne ſouvent à ceux qui ne la meritent pas.

C'eſt une conſolation pour un malheureux, qu'on le plaigne, & qu'on le traite comme s'il ne l'eſtoit pas ; ou pour mieux dire, c'eſt une conſolation pour un malheureux, que l'on reconnoiſſe en luy au milieu de ſes diſgraces, des qualitez qui font qu'on le conſidere, & que l'on agit avec luy avec diſtinction.

Ce n'eſt ny la naiſſance, ny l'eſprit, ny le bien, qui rend

ceux qui ont ces avantages honneſtes gens, & c'eſt la maniere dont ils uſent de ces avantages. Deux Magiſtrats ou deux Officiers d'Armée qui ſont dans un meſme poſte, ne ſont pas pour cela également honneſtes gens; c'eſt leur façon de vivre qui les rend tels. Il y a bien des conditions requiſes pour faire un honneſte homme. Il faut qu'il s'acquitte parfaitement de ſes devoirs à l'égard de Dieu, à ſon égard, & à l'égard de ceux avec qui il a à vivre; c'eſt à dire, qu'il faut qu'il ait de la pieté, qu'il ſoit ſans paſſion, & qu'il oblige tout le monde autant qu'il le peut. Un honneſte homme de cette maniere eſt bien rare.

Pourveu que l'on ſoit civil &

agreable en compagnie, que l'on aime les plaiſirs, que l'on ſçache vivre avec cette politeſſe que la routine du monde apprend, que l'on ait quelque habitude chez les Grands, on paſſe aiſément pour honneſte homme ; il n'en faut pas davantage dans l'uſage du ſiecle, pour faire donner ce nom & cette qualité à celuy qui eſt peut eſtre fort libertin, & qui n'a peut eſtre ny cœur ny honneur.

Chez les Dames, pourvû qu'un homme ſoit fort reſpectueux, qu'il ſcache & debite des nouvelles, qu'il ſoit toujours preſt de donner la Comedie, ou d'aller à la promenade, & que ſon équipage ſoit en bon eſtat, c'eſt un fort galant & fort honneſte homme.

A l'Armée, pourvû qu'un homme ſoit brave & intrepide, qu'il donne volontiers à manger, qu'il prête de bonne grace de l'argent à ſes Amis & aux Officiers de ſa Brigade ou de ſon Regiment, c'eſt un des plus honneſtes hommes que le Roy ait dans toutes ſes Troupes.

Qu'un Magiſtrat ſoit aſſidu à ſa Charge, qu'il reçoive avec civilité ceux & celles qui vont le ſolliciter, & qu'il ait de la droiture dans ſes jugemens, c'eſt un parfaitement honnête homme.

Que ceux qui ne ſont point dans l'employ ne bruſquent perſonne, qu'ils paroiſſent toujours complaiſans & bienfaiſans, ils ont beau avoir quelque habitude criminelle, ou eſtre ſujets à

quelque autre paſſion déreglée, on n'y a point d'égard, ils ſont honneſtes gens.

Que toutes ces ſortes de perſonnes ayent quelque bonne qualité, & qu'ils en ayent de mauvaiſes, on n'eſt pas obligé de les examiner de ſi prés ; ils ſont honneſtes gens ſelon le monde, & c'eſt aſſez.

Celuy qui voudroit s'inſcrire en faux ſur la qualité d'honnête homme, quelquefois ſi mal donnée, trouveroit mille gens qui luy romproient en viſiere, & qui s'emporteroient ſur cette injuſtice prétenduë.

Le monde eſt plein d'honneſtes gens de cette trempe, mais il n'eſt pas plein de gens de pieté dans ce qui regarde la Religion, & de gens d'équité

à l'égard de tous ceux avec qui ils ont affaire.

Tel eſt ſouvent honneſte homme chez ſes Amis, qui ne l'eſt guere chez luy, ſoit à l'égard de ſa Femme, ou de ſes Enfans, ſoit à l'égard de ſes Domeſtiques.

Un Officier General ou Subalterne, eſt ſouvent honneſte homme à la teſte d'une Armée & dans l'occaſion, qui ne l'eſt guere dans le Jeu, ou il s'emporte brutalement, & avec excés.

Que le monde en penſe ce qu'il voudra, je ne tiendray jamais pour honneſte homme, celuy qui ſe laiſſe dominer par une paſſion, ſoit d'avarice, ſoit d'amour, ſoit d'ambition. Tout ce que je puis dire de cet hom-

me, c'eſt qu'il a de bons intervales, & que dans le fond il ne peut eſtre honnête homme avec une foibleſſe de cette nature.

Un honnête homme l'eſt en tous lieux & toujours, il n'eſt point ſujet à des bizarreries & à des entretiens qui ſurprennent.

Chacun de nous doit plus s'étudier à vivre en honneſte homme, qu'à paſſer pour honneſte homme; & l'on ne vit pas long temps de cette maniere, ſans ſe faire connoiſtre pour ce qu'on eſt.

A parler ſincerement, c'eſt peu de choſe que d'eſtre honneſte homme ſelon le monde. A moins de l'eſtre comme le doit eſtre un Chrêtien qui

craint Dieu, & qui aime ſon prochain, cette qualité ne doit point faire d'envie.

Le titre ou la qualité d'honneſte homme ſe donne trop aiſément pour l'eſtimer beaucoup, elle va dans mon ſens d'un pas égal avec celle de Comte & Marquis, que l'on jette à la tête de bien des gens qui n'ont pas un pouce de terre en fief.

Le caractere d'un veritablement honnête homme, eſt d'être également zelé & reſpectueux pour tout ce qui a du rapport à la Religion, également delicat & prudent pour tout ce qui regarde l'honneur, également chaud & prompt pour le Service de ſes Amis, également plein de reconnoiſ-

ſance & d'amitié pour ceux à qui il a obligation ; également plein de juſtice & de bonté pour ſes Domeſtiques, également plein d'amour & de reſpect pour ceux qui luy ont donné la naiſſance, & enfin également plein de ſoin & de tendreſſe pour ſa Femme & ſes Enfans.

C'eſt à toutes ces marques que l'on doit reconnoiſtre les honnêtes gens. Celuy qui ne les a pas, n'a que les dehors trompeurs & les fauſſes apparences d'un honnête homme. C'eſt une méchante copie d'un bon original ; c'eſt un portrait qui ne reſſemble que dans les traits groſſiers de ce qu'il devroit mieux repreſenter ; ou, pour parler plus juſte, c'eſt la figure ou le cadavre d'un honnête

homme. L'ame & l'eſprit n'y ſont point, & on peut aſſeurer qu'un honnête homme ainſi bâty, ne doit être réputé honnête homme que parmy ceux qui ne le ſont pas plus que luy.

Si l'on trouve que je demande un trop grand nombre de bonnes qualitez dans un honnête homme, pour que l'on en puiſſe trouver beaucoup de cette ſorte, je ne feray pas un procés à ceux qui en exigeront moins. Nous ne convenons pas tous ſur nos ſentimens, & je ne pretens pas combattre ceux des autres en rapportant ſimplement les miens. Ainſi je laiſſe la liberté à tout le monde de ſe faire un honnête homme à ſon goût & à ſa mode.

Si on m'oblige neanmoins à

déclarer en peu de mots ce que c'eſt qu'un honnête homme ſelon l'idée que je m'en fais, je diray que c'eſt un homme qui a un bon ſens, une probité inviolable, une humeur douce, un cœur capable de tout bien, un eſprit agreable, un naturel fait pour la vertu, & pour plaire à tout le monde, un air qui attire les yeux de tous les autres, & qui marque l'empire que ſon ame a ſur les cœurs, par la modeſtie de ſon viſage, & par la tranquillité de ſon eſprit.

CHAP.

CHAPITRE XXI.

De l'Affectation.

IL faut avoir l'esprit bien mal fait pour blâmer toutes les Affectations. Il y en a, à la verité, que l'on ne peut s'empécher de condamner, parce qu'elles sont criminelles ; mais il y en a pour lesquelles on peut avoir de l'indulgence, & que l'on peut souffrir. Il y en a mesme que l'on doit approuver, & loüer.

Un Prédicateur remarque

qu'il preſſe & qu'il touche, quand il ſe ſert de certaines expreſſions tendres & fortes tout enſemble, & qu'il accompagne ces expreſſions d'un ton de voix qui penetre juſques au cœur. Affecter de toucher de cette maniere, c'eſt ſçavoir uſer de ſes talens avec avantage, c'eſt les employer utilement, c'eſt remplir les devoirs d'un bon & veritable Prédicateur, c'eſt travailler avec fruit au ſalut des Ames, & à la gloire de Dieu dans leur converſion.

Une Femme affecte de plaire par ſes habits, par ſes œillades, par ſes paroles, & par ſon immodeſtie, dans le deſſein de donner de l'amour à ceux qu'elle veut engager. Tout ce qu'el-

fait dans ces eſprit eſt criminel. Ainſi toutes les mouches qu'elle ſe met ſur le viſage, tout le rouge & tout le blanc qu'elle employe pour ſe faire un teint frais & uny, & toutes les peines qu'elles prend pour ſe donner un air jeune, ſont autant de chefs ſur leſquels on a lieu de luy faire ſon procés, & de la condamner.

Une Femme qui affecte de certaines petites minauderies, ſans autre deſſein que de vouloir paroiſtre plus jeune & plus belle, merite en verité qu'on l'excuſe. On en pardonne bien d'autres aux hommes, qui devroient eſtre au deſſus de mille choſes qu'ils affectent.

Les Perruques devenuës ſi à la mode, ne plairoient pas tant,

ſi elles n'accompagnoient pas ſi bien le viſage, & ſi elles ne cachoient pas dix ou douze bonnes années, qu'elles ſemblent oſter à ceux qui les portent. Cela fait, quoy qu'elles ſoient toujours fort incommodes, qu'on les aime en tout temps.

Cette affectation de ne paroiſtre pas ſi âgé que l'on eſt, ſe ſouffre ſans peine dans l'un & dans l'autre ſexe, parce qu'elle n'eſt pas contre les bonnes mœurs, & qu'elle ne fait préjudice à perſonne. L'enteſtement de paroiſtre plus jeune que l'on n'eſt, eſt ſi general, que je ne ſçay ſi les Perruques ne ſeroient pas d'un agreable ſecours aux Preſtres, aux Religieux, & aux Religieuſes, pour les flater ſur leur âge, ſi leur profeſſion

leur permettoit d'en porter.

Les anciens eſtoient trop ſcrupuleux & trop ſeveres ſur ce point. L'Hiſtoire profane nous apprend qu'un certain vieillard nommé Eoeus, s'eſtant preſenté devant Archidamus, Roy des Lacedemoniens, en qualité d'Ambaſſadeur d'un des Princes ſes Voiſins, fut honteuſement renvoyé comme un homme, à la parole duquel on ne pouvoit ſe fier, parce que voulant paroître jeune, il avoit peint ſes cheveux gris, & que par ce déguiſement qu'il avoit affecté, il faiſoit juger qu'il ne pouvoit être ſincere dans le fond de ſon cœur, encore moins dans ſes paroles.

Nous ſçavons mieux vivre que ces Lacedemoniens, & nous

ne voulons pas outrer la ſincerité juſques à ce point, que d'ôter aux Etrangers la liberté de paroître de telle maniere qu'il leur plaiſt, & encore moins de l'ôter à ceux que le droit des gens obligé de recevoir avec honneſteté.

Noſtre politeſſe qui ſe remarque moins dans nos habits que dans nos mœurs, fait que nous n'inſultons pas ſur les veſtemens qui nous ſemblent bizarres, & noſtre civilité s'étend juſqu'à en faire à ceux, que les humeurs & les inclinations ont plus ſeparez de nous, que les montagnes & les mers.

Mr le Duc de Leſdiguieres, Pere du dernier mort.

Un Seigneur, dans le voiſinage duquel j'ay long-temps demeuré, ne ſortoit jamais les ſoirs en hyver qu'avec quatre

flambeaux, & meſme quand il alloit à vingt pas de ſon Hotel, chez une Dame où il joüoit & mangeoit tres-ſouvent, il n'en rabatoit rien ; toujours les quatre flambeaux marchoient devant luy ; ainſi quand on voyoit quatre flambeaux accompagner ou préceder un Caroſſe, on eſtoit ſeur que c'eſtoit ce Seigneur. L'affectation de ſe diſtinguer de cette maniere auroit eſté blâmée dans un autre ; mais il avoit tant de belles qualitez, qu'on luy pouvoit bien paſſer cette ſingularité ſans la luy reprocher ; elle eſtoit en luy comme une ombre dans un Tableau, qui ne ſert qu'à le faire eſtimer davantage, & qu'à en augmenter le prix.

Il faut toujours agir naturel-

lement & de bonne foy ſans rien affecter ; mais lors que l'affectation eſt utile & agréable, elle perd ſon nom, & elle ceſſe d'être affectation. C'eſt avoir de la conduite que d'affecter de dire ou de faire ce qui peut plaire à ſon Prince, à ſes Parens, & à ſes Amis,

A l'égard du Prince, le bien qu'il nous peut faire, & le rang qu'il tient parmy nous, rendent ces affectations legitimes. A l'égard des autres, la ſocieté civile & l'amitié les autoriſent, & les font eſtimer par tout.

Il ne faut point affecter de dire que l'on n'aime ny le Jeu, ny le Cours, ny la Danſe, ny la Comedie, mais il faut agir de telle ſorte, que l'on voye en effet que nous ne les aimons

pas. L'affectation eſt toujours priſe en mauvaiſe part, & dés que l'on affecte de faire paroître qu'on aime, ou que l'on hait quelque choſe, on fait croire que l'on veut condamner ceux qui n'aiment pas ce qu'on aime, ou qui ne haïſſent pas ce qu'on hait. Cette affectation paſſe toujours pour une cenſure recherchée & étudiée.

L'Affectation n'eſt pas plus approuvée dans les Pauvres que dans les riches. Il y a des Mendians à qui on donneroit beaucoup davantage, s'ils n'affectoient pas de paroiſtre plus eſtropiez, ou plus malades qu'ils ne le ſont. Ils ont recours à cent artifices pour émouvoir à la compaſſion, & c'eſt ce qui la diminuë ou l'étouffe abſolument.

Il y a quelque temps qu'un homme d'eſprit me parla juſte ſur ce ſujet. Ce Pauvre, me dit-il, ſeroit bien-toſt riche & en parfaite ſanté, s'il n'affectoit pas de paroiſtre ſi pauvre & ſi malade.

Une Dame veritablement charitable prit la choſe d'une autre maniere dans une pareille rencontre. Un Gueux la perſecutant en ma preſence d'un ton plaintif & moribond, elle luy donna l'aumône; ſur quoy ayant pris la parole, je luy dis qu'il falloit eſtre bonne pour donner à ces ſortes de Gueux, qui veulent paſſer pour ce qu'ils ne ſont pas. Elle me répondit fort ſpirituellement, qu'elle ne leur donnoit pas en veuë de leurs maux apparens, mais en veuë

de leur veritable neceſſité, qui devoit eſtre bien grande, puis qu'elle les obligeoit à trouver dans l'induſtrie & dans le déguiſement, les moyens de ſubſiſter & de vivre.

Il y a des occaſions où il faut toujours affecter de paroître ce que l'on eſt ; c'eſt à dire, chaſte, plein de foy, plein de zele pour tout ce qui regarde l'Egliſe, & plein de reſpect & de fidelité pour ſon Prince. Il y en a d'autres où il ſuffit de ne pas changer ſa conduite, ſans affecter de paroiſtre ce que l'on eſt. La prudence fait prendre là-deſſus de juſtes meſures, & fait embraſſer l'un ou l'autre de ces partis ſelon les circonſtances dans leſquelles on ſe trouve, & ſelon les perſonnes avec qui on eſt.

Les plus établis dans le bien n'affectent point de parler de la vertu. Ils vont toujours leur train ſans s'arrêter, & ſans ſe détourner à droite ou à gauche. Celuy qui affecte d'en parler, donne à connoiſtre qu'il commence, & qu'il veut déja paſſer pour ce qu'il n'eſt pas encore.

Une affectation qui ſe fait remarquer, donne une idée du contraire de ce que l'on affecte; il n'eſt point de feſtin pareil à celuy d'un avare.

Il me ſouvient qu'eſtant prié d'aller dîner chez un Abbé, qui a la reputation de remplir ſouvent ſon coffre-fort, & de ne le guere vuider, & que l'on croit eſtre fort ménager en toutes rencontres, on me demanda le matin ce que je faiſois ce

jour-là Je répondis que je dînerois chez M. X. Chez M. X. me repartit celuy qui m'avoit interrogé ? vous ferez asseurément grande chere. Cet Abbé donne peu souvent à manger, mais quand il en donne, c'est toujours d'une maniere exquise & delicate ; rien n'y est épargné, & pour cause. Il croit, ajoûta-t-il, par quelques repas de cette nature passer pour liberal, & pour homme à qui rien ne coute pour regaler ses Amis.

Celuy qui n'aime pas la dépense, & qui veut se marier, affecte de se mettre en bel équipage, & veut qu'on soit persuadé que ce qui a de l'éclat est de son goût. Cependant il est certain qu'il patit, qu'il peste

dans le fond de ſon cœur contre la coutume, & qu'il ſe fait violence, mais il n'y a point de remede; il faut dans cette conjoncture paroiſtre malgré luy ce qu'il n'eſt pas, afin de mieux paroiſtre un jour ce qu'il eſt.

C'eſt une égale tromperie, de vouloir paſſer pour plus vertueux, ou pour plus vicieux que l'on n'eſt. Cette affectation eſt criminelle; mais elle l'eſt plus dans une rencontre que dans l'autre. Vouloir paſſer pour vertueux, eſt une marque que l'on eſtime la vertu; & vouloir paſſer pour vicieux, eſt une preuve que l'on fait gloire de l'emportement & du libertinage.

Ceux qui affectent d'eſtre civils & obligeans à tout le

monde, ſe font par tout des Amis, mais ceux qui le ſont en tous temps & en tous lieux ſans affecter de l'eſtre, ſont encore plus conſiderez, eſtimez & aimez.

CHAPITRE XXII.

Des Amis.

IL y a tant de belles & de bonnes qualitez requiſes à un homme, pour en vouloir faire ſon Ami, que je ſuis ſurpris d'entendre dire à des gens qu'ils en ont quantité ; dés-lors que le nombre eſt grand, on peut aſſeurer que ce ſont de faux amis, ou que ce ne ſont des amis que de nom.

Heureux eſt celuy qui a un bon & un veritable Amy, c'eſt un Treſor qu'il doit conſerver avec ſoin, & il doit s'eſtimer

assez riche de l'avoir trouvé & de le posseder, sans penser à en chercher, & à s'en faire un second.

On doit la mesme fidelité à son Amy qu'à sa Femme, quoy que ce soit d'une autre maniere; & comme un homme qui est content de sa Femme, & qui l'aime, n'en peut prendre une autre sans passer pour un scelerat, de mesme un homme qui a un Amy dont il se louë, ne peut songer à en faire un nouveau, sans se faire son procés, & sans se rendre indigne de passer pour honneste homme.

La pluspart des Amis du monde tiennent à peu. Ils ont esté faits dans le jeu, dans les divertissemens, dans le bal, dans la

promenade, ou dans des visites renduës à la mesme personne. Cessez de joüer, n'allez plus au bal, à la Comedie, à la promenade, & ne soyez plus assidu à vos visites, adieu vos Amis; vous les perdez avec la mesme facilité que vous les avez faits.

Estant à Rome un Amy de cette trempe, qui m'avoit quelquefois vû chez Monsieur le Duc de Chaunes, pour lors Ambassadeur de France, & chez Monsieur l'Ambassadeur de Malte, me vint un jour emprunter trente pistoles, sous pretexte qu'une Lettre de change de pareille somme qu'il attendoit, & dont il avoit avis, n'étoit pas encore arrivée. Son compliment me surprit. J'avouë que je ne m'attendois pas à en

recevoir un de ſa part de cette nature, & il me ſemble qu'il n'étoit pas avec moy ſur un pié à prendre cette liberté, ou au moins je ne le croyois pas; mais comme il eſtoit perſuadé qu'il êtoit mon amy, & que j'eſtois le ſien, je le traitay comme il m'avoit traité. Je luy fis entendre que la loy entre Amis eſt égale pour la demande & pour le refus, & que j'eſtois auſſi bien fondé pour l'un, qu'il penſoit l'eſtre pour l'autre.

J'eus neanmoins beaucoup de peine à le convaincre ſur cette liberté reciproque de l'amitié. Je vis bien qu'il ne la goûtoit pas, & je pris delà occaſion de luy dire qu'il n'eſtoit pas tant de mes Amis qu'il le penſoit eſtre, puis qu'il ignoroit cette

maxime qui eſt une des fondamentales de l'amitié, qui permet également d'emprunter, & de ne pas preſter, ſelon le beſoin dans lequel on eſt.

Comme nous ne convenions pas ſur nos principes, il ne faut pas s'étonner ſi noſtre amitié reçeut ce jour-là une mortelle atteinte. Il me quitta fort chagrin, & j'eus quelques joye d'avoir gagné trente piſtoles par la maniere dont j'avois receu ſon compliment; c'étoit en effet les gagner, que de ne les pas perdre en les lui preſtant. Il n'avoit pas la reputatiõ d'étre fort exact à payer ſes dettes, & il s'eſtoit meſme fait des Loix toutes particulieres ſur l'amitié, dont je n'avois jamais oüy parler. Il tenoit pour certain que

les preſts faits de cette maniere entre-deux Amis, changeoient de nature, & qu'ils devenoient des dons & des preſens. Quand on ne luy vouloit pas paſſer cette maxime, il diſoit que la coûtume l'établiſſoit & la confirmoit.

A entendre parler cet homme, il êtoit un des meilleurs & des plus chauds Amis qu'on puſt avoir; il le faiſoit en effet aſſez connoiſtre à ceux qui le recevoient ſur ce pied là; il ne les quittoit point; toujours à leur table, & toujours dans leurs plaiſirs; mais comme je ne m'accommodois pas de ces ſortes d'Amis, je ne fus pas faché qu'il ne me comptaſt pas pour un des ſiens, & qu'il fuſt perſuadé qu'il ne ſeroit jamais des miens.

Il n'eſt pas ſurprenant que l'on preſte des ſommes conſiderables à des Amis, puis que l'on en donne par honneſteté, generoſité & charité à des gens qui ne le ſont pas ; mais il eſt d'un galant homme de ne pas ſe laiſſer ſurprendre par de faux Amis, & de faire paroiſtre aux gens qui ſans raiſon prennent le titre & le nom d'Amis, qu'on ne les reçoit point pour tels.

Je ne conſeilleray jamais à un homme de ſe marier ; je ne luy conſeilleray auſſi jamais de ſe faire un Amy. Il n'y a guere moins d'engagement avec l'un qu'avec l'autre, & l'obligation de partager les peines, les diſgraces, & les afflictions avec tous les deux eſt égale.

On a assez de ses chagrins, sans en chercher ailleurs, & de nouveaux.

Que l'on mette dans une balance les agrémens & les avantages d'avoir un Amy, & que l'on mette dans une autre ceux de n'en avoir pas, je croy que cette derniere l'emportera toujours sur la premiere ; mais quand le poids de l'une & de l'autre seroit juste, la liberté est un assez grand bien pour se declarer en faveur de celuy qui n'est obligé de reveler son secret qu'à luy-mesme.

Quand un Amy en use avec nous comme nous le souhaitons, il fait son devoir ; quand il n'en use pas comme nous le desirons, nous en avons du déplaisir ; mais je ne sçay si nous

ne ſommes pas beaucoup plus ſenſibles à l'un qu'à l'autre. Je ne ſçay ſi trois confidences qu'il nous a faites, nous ont eſté auſſi agreables, qu'un ſecret qu'il nous a caché nous a donné de chagrin. Trois ſervices rendus ſont bien-toſt oubliez par le refus d'une bagatelle.

Ce n'eſt pas une action glorieuſe de garder le ſecret d'un Amy ; l'obligation que nous avons ſur ce ſujet eſt ſi étroite & ſi naturelle, qu'il ne faut qu'un peu de raiſon ou de bon ſens, pour ne s'en vouloir jamais diſpenſer ; mais c'eſt une action infame que le violer. Comme la confiance eſt le gage le plus eſſentiel de la ſincere amitié, c'eſt auſſi une lâcheté qu'on ne ſçauroit pardonner, que d'abuſer d'un

d'un ſecret, & de trahir, en le revelant, celuy qui nous l'a confié.

Il arrive aſſez ſouvent, qu'un homme qui nous a donné cent preuves de ſon amitié, qui a eſté l'eſpace de ſix ans le fidelle depoſitaire de nos penſées les plus cachées, ſe broüille avec nous pour un intereſt de peu de conſequence, pour une jalouſie, pour un point d'honneur; en un mot pour une parole qui nous eſt échapée; & cet homme diſcret qui ne parloit jamais, devient tout d'un coup un Valet de Terence, qui ſemblable à un tonneau percé ne peut rien retenir. Cet homme ſi ſecret devient un écho qui ſe fait entendre par tout. Faites aprés fond ſur voſtre Amy, & publiez en

tous lieux que c'eſt la conſolation d'un honneſte homme d'avoir un Amy.

Les Amis ſont obligez de garder le meſme ſilence, & d'avoir la meſme diſcretion que les Confeſſeurs ; mais la difference qui s'y trouve, eſt que les uns ſont toujours hommes, & qu'ils agiſſent toujours naturellement; que les autres n'agiſſent pas purement en hommes, mais en hommes fortifiez par la grace du Sacrement de l'Ordre qu'ils ont receu ; ce qui fait que les premiers n'oublient pas ce qu'ils ont ſçû, & que par imprudence ou par vangeance ils peuvent quelquefois en parler, que les autres oublient ce qu'on leur a dit, ou que s'ils ne l'oublient pas, la grace du Sacre-

ment les fait agir comme s'ils l'avoient oublié, & comme s'ils ne l'avoient jamais ſceu.

Si on ſe fait une loy & un plaiſir d'avoir un Amy, au moins que l'on n'en ait qu'un. Comme on n'a pour les ſecrets de ſa conſcience qu'un Confeſſeur, il faut auſſi pour le ſecret de ſes affaires, de ſon Domeſtique, & de ſes intereſts temporels, n'avoir qu'un Amy. Quand on change de Confeſſeur ou de Directeur, on ne s'en trouve pas mieux, & cette diverſité de Direction apporte toujours de l'inegalité dans noſtre conduite. Il ne ſe peut auſſi que le changement d'Amis ne prejudicie notablement à nos affaires & à nos intereſts.

D'un Amy que nous avions,

nous nous en faiſons pour l'ordinaire un Ennemy, ſi nous rompons avec luy ſans raiſon, & ſans qu'il nous ait donné lieu à ce changement. Ainſi quand nous nous ſommes trompez dans noſtre choix, il vaut mieux ſouffrir un peu de noſtre imprudence, que de nous expoſer à la vangeance d'un homme qui ſe croit mepriſé & offenſé; il faut faire bonne mine, ſe ſoutenir autant qu'on le peut, & ne pas démentir dans un moment & à la veuë de tout le monde; tout ce que nous avons dit & fait depuis dix ans.

En matiere d'amitié, il ne faut pas aller plus viſte que celuy avec qui nous la voulons lier. Il nous plaiſt, il revient à noſtre humeur, ſi nous paroiſt

avoit toutes les qualitez neceſſaires à un bon & prudent Amy, mais il n'en eſt peut eſtre pas de meſme de nous à ſon égard. Il n'a peut eſtre pas pour nous les meſmes ſentimens que nous avons pour luy. Ne faiſons pas toutes les avances, attendons au moins qu'ils faſſe une partie du chemin. Ne nous jettons point à la teſte des gens; il faut ſe connoiſtre avant que de s'eſtimer, & il faut s'eſtimer avant que de s'aimer.

Il vaut mieux que l'on nous accuſe d'indifference quand nous n'avons point d'Amis, que d'inconſtance & d'ingratitude quand nous les quittons, & que nous les trahiſſons. L'indifference que l'on nous reproche en ce cas, nous procure une

tranquillité d'eſprit dont on s'accommode aſſez ; mais l'inconſtance & l'ingratitude dont on nous charge, nous perdent de reputation, & quand on l'a une fois perduë, il n'y a plus de joye dans la vie.

Nous ſommes tous ſi foibles & ſujets à tant d'imperfections, que ſi nous n'avons de l'indulgence pour nos Amis, & s'ils n'en ont auſſi pour nous, noſtre amitié ne durera qu'autant que nos intereſts l'entretiendront, & qu'ils nous y feront trouver noſtre compte ; & quand nous romprons avec eux, noſtre bouche fera ſeulement connoiſtre ce qui s'eſt paſſé il y a long temps dans noſtre cœur.

Un homme qui ſe dit noſtre Amy, ne doit pas eſtre crû ſur

ſa parole, comme il ne doit pas ſe fier à ce que nous luy en diſons ; il faut s'en donner des preuves de part & d'autre, avant que de ſe le dire, & rien ne fait mieux croire qu'en effet on eſt amis, que quand l'experience le fait reciproquement connoiſtre.

Avant que de ſe déterminer à faire un Amy d'un homme que l'on eſtime ; il faut y penſer long-temps ; on ne peut aprés s'y méprendre, & je ne blâmerois pas celuy qui y penſeroit toute ſa vie.

Nous avons tous tant d'adreſſe pour nous déguiſer, & noſtre induſtrie nous fournit tant de moyens de paroiſtre ce que nous ne ſommes pas, qu'une habitude de quelques ſemaines,

ou de quelques mois ne donne guere une idée juſte & certaine de ce que l'on eſt. On ſe laiſſe prevenir; une parole obligeante un petit ſervice qui ne coute gueres, mais rendu de bonne grace, nous mene ſouvent trop loin, & l'on ne s'en répent pour l'ordinaire, que quand il n'en eſt plus le temps.

On dit du Taſſe, qu'un homme voulant luy faire croire qu'il eſtoit de ſes Amis contre l'opinion de tout le monde, demeura le dernier dans un Bateau avec luy, pour luy donner la main & l'aider à deſcendre, & que le Taſſe plein d'eſprit connoiſſant ſon deſſein, luy dit; Ce n'eſt pas pour deſcendre, Monſieur, que je voudrois eſtre aidé, c'eſt pour monter. Ils

eſtoient tous deux à la Cour d'Alphonſe, dernier Duc de Ferrare, & le Taſſe ſçavoit que l'autre jaloux de ſa fortune, luy nuiſoit en toutes rencontres autant qu'il le pouvoit.

Les veritables Amis ſont ceux, que la pieté a fait Amis; ils ont meſmes veuës, meſme fin, meſmes motifs, & comme la charité en eſt liaiſon, on peut aſſeurer qu'ils reſſemblent aux premiers Chreſtiens, qui n'avoient tous qu'un Cœur & qu'une Ame.

FIN.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, donné à Paris le 9. jour de May 1691. Signé DELAISTRE, il eſt permis à MICHEL GUEROUT Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer, vendre & debiter un Livre intitulé *Reflexions ſur les Défauts ordinaires des Hommes, & ſur leurs bonnes qualitez*, & ce pendant le temps & eſpace de ſix années conſecutives, à compter du jour que ledit Livre ſera achevé d'imprimer pour la premiere fois; & deffenſes ſont faites à toutes perſõnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, de l'imprimer, vendre, ni debiter ſans le conſen-

tement dudit Exposant, à peine de quinze cens livres d'amende, & de tous dépens, dommages & interests, comme il est plus au long porté par lesdites Lettres de Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs Libraires de Paris, le 10. *Iuillet* 1691.

Et ledit Sr Michel Brunet mary de la vefve Guerout, a cedé & fait part de son Privilege au Sr Baritel Libraire à Lyon, qui en a fait part aux Sieurs Jacques Guerrier, & Jacques Lyons, aussi Libraires à Lyon, suivant les conventions faites entr'eux.

Acheve d'imprimer le second Ianvier 1694.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

PANDIMIGLIO
APR. 1971
LEGATORIA - ROMA